

Mémoires sur l'enfance et la jeunesse de Napoléon jusqu'à l'âge de vingt-trois ans: précédés d ...

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 06933069 8

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

b G

The text on this page is estimated to be only 1.00% accurate

/v VI ■> / ^i s / C <'^~DQr

The text on this page is estimated to be only 16.06% accurate

^^-2 MÉMOIRES sut L'ENFANCE ET LA JEUNESSE DE
NAPOLÉON jusqu'à l'âge de vingt-trois à JH\$. V ;\^v ^ik^^'

The text on this page is estimated to be only 13.91% accurate

Ce livre ayant été déposé conformément aux lois ^ toute
contrefaçon sera poursuivie j ainsi que kwkte traduction non-autorisée.
Poissy. — Typographie ÂHBrEu.

The text on this page is estimated to be only 12.78% accurate

MÉMOIRES SUR L'ÉPOQUE ET LA JEUNESSE DE
NAPOLÉON I^{er} jusqu'à l'âge de VINGT-TROIS ANS, PRÉCÉDÉS D'UNE
NOTICE HISTORIQUE SUR SON PÈRE, PAR T. NASICHA, DBDIÉS A S.
A. I. LE Prince-Président, Par l'abbé IVasiea. Non gine Dis aniiuosus
infans. HOR. 1. ITI; 0. 4. PARIS LEDOYEN, ÉDITEUR-LIBRAIRE,
PAUVROTàL, galerie D'ORL^tNS, 31. 1852. J c

The text on this page is estimated to be only 0.20% accurate

■ » . » -f

The text on this page is estimated to be only 28.15% accurate

A SON ALTESSE IMPÉRIALE, LE PRINCE LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE. MONSEIGNEUR, j'ai l'honneur de déposer à vos pieds CE LIVRE, DONT VOUS AVEZ DAIGNÉ ACCEPTER LA DÉDICACE. AU MOMENT OÙ L'EMPEREUR MOURAIT, A SAINTE-HÉLÈNE, ET OÙ SON AUGUSTE FAMILLE ERRAIT DANS l'eXIL, UNE MAIN PIEUSE RECUEILLAIT, AUTOUR DE SON BERCEAU, CES SOUVENIRS LNTIMES, QUI SERONT LA LÉGENDE DES TEMPS A VENIR. CES MÉMOIRES DEVAIENT ÊTRE DÉDIÉS A VOUS, PRINCE ; a vous qui êtes le digne héritfer de napoléon et qui avez su vous inspirer de son génie, pour li salut de la france et du monde. L'Abbé NASIGA/ i

L'aitlBur écrivit les Mëmoins tpfim va Ere, de ISM à 1829, pendant qnll était juge d^instructioB, i Ajaccio. Sa modestie habituelle Ta seule empêché de les faire imprnner de son vifant; ^t c'est pour me conformera ses intentions ainsi que dans un intérêt historique que je les livre aujourd'hui à la publicité. Décédé à Bastia, le 3 décembre 1850, après plus de tren* te ans de ma^s^tralure, il est descendu dans la tombe axxK>mpagné de Festime et des regrets de ses concitoyens. Sa vie et sa nort QiH été celles da.} fisle. Je n'en dirai pas davantage. On comprendra aisément le motif qui m'arrête. Le conseiller Nasica était mon oncle, mon bienfaiteur, mon guide, mon père. Hélas ! une mort prématurée Ta enlevé à sa famille et à ses amis! Que les hommes graves et éloquents qui, le jour de ses funérailles, ont pris la parole, pour rendre témoignage de son mérite, en proclamant hautement des détails biographiques qu'il ne

The text on this page is estimated to be only 29.60% accurate

m'est pas permis de répéter, trouvent ici TexpressioD sincère de ma vive gratitude ! (1) Cet ouvrage, fruit consciencieux des travaux de Fauteur a été édité par mes soins tel qu'il est sorti de sa plume, sans retranchements, sans additions. Puisse-t-il honorer sa mémoire. Puisse-t-il servir à démontrer de plus en plus tout ce qu'il y a de providentiel dans ce grand Nom, dans cette grande Famille dont Dieu a fait choix pour la gloire de la France et le salut de la société. L'Abbé NASICA. Paris, ce 15 avril 1852. (i) Parmi les discours prononcés dans cette circonstance, cinq ont été imprimés. Ce sont ceux de Messieurs Casale, président de chambre à la cour d'appel de Bastia, Yiale et Gavini, conseillers, Casabianca, substitut, et Arrighi, bâtonnier de Tordre des avocats, près la même cour. Note de l'Éditeur.

PRÉFACE. Le nom de Bonaparte n'est pas aussi moderne en Corse qu'on Fa prétendu. Muratori, dans ses Antiquités d'Italie (1), rapporte une donation faite, en 407, par les seigneurs Otto JOomenico et Gmdone de Conti, à Fabbé de Saint-Mamiliano de nie de Monte-Christo, dans laquelle un Bonaparte figure comme témoin. L'acte ayant été passé à Mariana, ancienne ville de la Corse, il est hors de doute que le Bonaparte dont il s'agit était un habitant de Tlle. Il est également certain que c'était un personnage fort distingué et fort connu, puisqu'on le qualifie de Messer, titre qu'on n'accordait (i) Tome deuxième.

The text on this page is estimated to be only 26.36% accurate

X PRÉFACE. qu'aux nobles et à. ceux qui étaient revêtus d'in caractère public. Cette donation, dont Huratori lui-même ne garantit pas la date, est sans doute beaucoup plus récente ; mais, elle doit toujours être assez ancienne pour constater que la famille Bonaparte florissait en Corse depuis plusieurs siècles. Quoi qu'il en soit, mon but n'est pas d'aller chercher dans la nuit des temps la généalogie de cette illustre famille. Je veux laisser intact ce champ de conjectures et de combinaisons où quelques savants se sont jetés. J'en ai connu, en effet, qui prétendaient que les Bonaparte sont d'origine grecque et qu'ils descendent des Empereurs de Constantinople. Il est possible qu'ils aient raison, et je n'entends pas infirmer la véracité de généalogies qu'ils ont cofilé tant de viles ; mais je trouve qu'ils ont pris des soins superflus. La famille qui a donné naissance à un empereur tel que Napoléon peut se passer d'être grande par ses aïeux (2!). (Gibson, pour valoir l'air de la rareté de l'œuvre) Assez iBGTWBBj j'ai dû me régaler d'après «a ancio mamiicrit aasea intéressant que M. Santini a bien voulu me communiquer, mais dont je ne puis garantir l'authenticité, un arbre généalogique de la famille Bonaparte qui sera imprimé dans la fin de 49e Grèce avec des notes «applicatives. Note de l'éditeur, -On trouvera aussi de très-faciles détails dans

The text on this page is estimated to be only 19.79% accurate

. mÉPACE« XI FùÉictioliilire jnbm tlepiliis kWBtomfi^m la fffle
g» a été le berceau du plus grand oapitàifle éa monde» j'ai Yinda oonaacrer
le peu de loisir que j*avais à m'enquérir des cir* constances qui ont
précédé, .secondé son élénatioot i^Iani peat-être le chemin qui Ta conduit à
un si haut degré de gloire et de puissance. J'ai vu dans ce but plusieurs des
oompiigBons d'enfance de Napoléon; plusieurs de ses anciens amis et de
ses anciens adversaires politiques; j'ai consulté des vieillards ; j'ai recueilli
des uns et des autjnes avec le plus grand soin tous les détails, tous les
documents possibles sur l'état primitif de sa famille et sur ce qu'il avait dit,
fait ou écrit de plus remarquable pendant les vingt- trois premières années
de sa vie ; j'ai fouillé dans les papiers des particuliers; j'ai compulsé les
archives publiques, et, après avoir tout confronté, tout épuré, mis à Técart
quelques anecdotes Ift4avante dbsertatiofi sur la généalogie de la famine
Bonaparte %lte :fMr.la priœe Napoléoa-Loaia, qne la norta ai enMlleaedt
mrâiaiiiné à b fleur de Vâ^ et qui était frère du Prince-Présideot^ Louis-
P^apoléon Bonaparte, On y verra que, depuis le xii^ jusqu^auxv" siècle^ te
personnages delà pYos liante dlsiinetion, issus de cette antique et msamm
fflBMlk» oit %iiié tiès * hoBanUenôant^liM fM^mh Ibstoires de Tltalie.
(y4>yez, dans le Choix de chroniques et mémoires sur l'histoire de France,
xvi" siècle, à la page xi, par J. A. G. Buchon, icBlitm de Paris, tS9é, la
prêiaee de la traduction deTlâstohre du ai>da>>gi>t>|aBr'b>pmwa
WapaèéqoAoMt B^tpÉmij

The text on this page is estimated to be only 24.16% accurate

iii PRÉFACE. douteuses ou insignifiantes, j'ai coordonné sur un plan régulier le fruit de mes Recherches. Je ne suis d'abord livré à ce travail que par une curiosité trop naturelle chez tous ceux qu'un motif quelconque amène dans ce pays ; mais, voyant que mon séjour s'allongait au delà de mon attente, j'ai pensé que je pouvais l'utiliser au profit de l'histoire, en rédigeant les Mémoires que je destine au public. Cette pensée me souriait d'autant plus que les renseignements précieux que j'avais recueillis étaient presque entièrement inconnus. Le manteau impérial, les rayons qui partaient du trône ont dérobé aux yeux de l'Europe étonnée les premiers pas et les premiers faits de l'homme admirable qui a dominé de si haut son siècle. Les commencements des grands hommes ont été souvent entourés de nuages ; autrefois le mystère qui enveloppait leur origine contribuait à les rendre plus majestueux et en quelque sorte à les diviniser. Ils brillaient comme le soleil au milieu du jour ; cela suffisait à l'admiration, à la vénération du monde. Mais aujourd'hui l'esprit d'observation et d'analyse qui s'attache à tout est plus exigeant et veut, autant qu'il lui est possible, remonter des effets aux causes. Pour nos penseurs modernes, rien n'est insupportable dans la vie d'un génie extraordinaire ; il en a été

The text on this page is estimated to be only 21.75% accurate

PRÉFACE. im dient toutes les phases et cherchent à découvrir dans les jeux de l'enfant les batailles futures du grand capitaine. G'fst surtout pour ceux qui aiment ainsi à approfondir jusque dans leur genne les grandes destinées historiques que j'écris ces Mémoires. Toute l'Europe a vu l'Empereur le frant ceint de t'auréolr de sa gloire ; moi, je vais montrer l'enfant corse prenant des canons pour jouets, souriant à l'éclat des épées et créant des bataillons enfantins, en attendant ceux de sa vieille garde. Je vais montrer L'adolescent commençant à exercer suites hommes cet irrésistible empire qui n'appartient qu'aux profonds politiques et aux cœurs hardis ; se formant, dans une ville aux habitudes italiennes, un parti dont il se fail le chef, et assurant à ce parti une supériorité décidée au moyen d'une bravoure que rien n'effraie et de combinaisons audacieuses qui se sont reproduites plus tard dans sa vie d'Empereur. Je vais montrer le jeune offlcier d'artillerie étudiant les sites où s'étaient livrées quelques-unes des plus célèbres batailles de la Corse et se rendant compte des manœuvres stratégiques qui avaient donné ou enlevé la victoire. On verra le conquérant futur lever le plan de ces positions mémorable.s et même de quelques forteresses qui n'ont plus pour garnison que l'hirondelb ou les oiseaux de mer, et déterminer, avec ce;

XIV PRÉFACE. «U rapide qui ne le trompa jamais, leaemlfte dtiom^ mes nécauairea pour repousser ennemi. On le Terra, commandant d'un bataillon de gardes nationales soldées, instruire ses hommes avec un lèle infatigable; les former à la carrière des armes par une discipline tout à la fois rigide et paternelle; leur inspirer les plus nobles sentiments de probité, de patriotisme, d'honneur, de courage, et s'arracher des bras de sa mère pour voler à leur secours, en exposant sa vie. On le verra persécuté dans sa position, menacé maintes fois dans son existence; toujours intrépide dans les dangers, toujours actif, studieux, inébranlable dans ses résolutions, généreux dans ses sentiments, et, malgré l'hostilité des circonstances, toujours attaché à la grande nation, où il avait fait ses études et à laquelle il avait voué une affection sans bornes. Enfin, on le verra déployer pour la première fois ses talents militaires dans l'expédition de Sardaigne, dont une trahison mystérieuse empêcha le succès, et, proscrit de son pays avec sa famille, partir pour le continent où l'attendait une couronne. C'est là que ce récit s'arrête; l'univers entier connaît le reste de cette merveilleuse histoire. Bien des écrits ont paru sur les premières années de Napoléon et sur sa famille ; mais tous, jusqu'à présent, ne contiennent que des faits controuvés ou défigurés, pour la plupart

PRÉFACE. XV dénués de toute vraisemblance. Pour les habitants de la Corse et surtout d'Ajaccio, ces récits tiennent du roman. Gela s'explique : les écrivains du continent, manquant de renseignements locaux, ont pu> en général sans s'en douter, suivre les entraînements de la haine ou de Tenthousiasme. Placé plus avantageusement pour recueillir les documents et les vérifier, je tiens à honneur d'exposer la vérité sans alliage. Ces Mémoires sont écrits en conscience. On les imprimera, quand je ne serai plus. Le public trouvera dans cette détermination un gage certain de mon impartialité : les morts ne craignent pas les vivants et ne font la cour à personne. Ajaccio, 1829.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

\\

The text on this page is estimated to be only 19.64% accurate

NOTICE SUR LA VIE DE CHARLES BONAPARTE, PÈRE DE
NAPOLÉON. 1

The text on this page is estimated to be only 15.21% accurate

I GhurlM BoMpiHftA et M fiolle «UDt la eèBfnètto de b Gtnt
pirleiynii(Ms(4789). Chipïé». — Ses études. — Ses' mœurs. — Son
mariage. — Son Toyage à Rsme. — Son rttour ; sa Tisita et sa promesse à
Paolf. — Son sQour à Coriè. — Un de ses discours. — Sa retraite sur le
Mont-Rotondo. — Son rélôn à Ajaecio. — Di^ngérs de «à femille. — Il
veut suivre Paoll dans flon exil. Les Bonaparte étaient considérés comme
une des familles les plus distinguées d'Ajaceio à Tépoque où Charles
Bomiparte, père de Napoléon, attira sur lui l'attention de ses concitoyens par
ses qualités morales et par ses talents. Né en 1 7i6, il commença ses études
à Cortè et se fit remAr<{uer par son intelligence , sa

A NOTFCE SUR LA VIE # modestie et son amour du travail.

Privée de tout établissement scientifique par les Génois, dont Tesprit ombrageux redoutait les effets de l'éducation sur un peuple ({ui supportait déjà si impatiemment leur joug, la Corse envoyait les plus nobles de ses enfants faire leurs études en Italie. La proximité de la ville de Pise, et peutêtre aussi la sympathie douloureuse que font naître entre les peuples des infortunes qui se ressemblent, attiraient les Corses vers l'Université célèbre qu'y avait fondée Oôme de Médicis. Pise était alors l'Athènes de la péninsule italienne. Comme la célèbre ville grecque, elle gisait à demi-morte sous ses marbres, au milieu des restes magnifiques d'une grandeur qui n'était plus. La fameuse république de Pise, qui avait subjugué la Sardaigne, pris Carthage, et enlevé Palerme aux Sarrasins, qui avait défait des armées royales en bataille rangée, et envoyé une Qotte de quarante vaisseaux au secours d'Amaury, roi de Jérusalem ; Pise enfin, qui avait fait longtemps avec succès la guerre aux Génois, ces ennemis mortels et détestés des Corses, avait fini par être vend ue et livrée. Les Pisans avaient tellement pris à cœur la perte de leur liberté qu'ils s'étaient expatriés de colère; aussi cette pauvre cité se trouvait-elle si dépeu

DE CHARLES BONAPARTE. 5 plée, à l'époque dont nous parlons, que l'herbe croissait dans ses larges rues. Tel était à peu près le sort que la Corse avait eu elle-même à subir. C'est donc à Pise que Charles Bonaparte fut envoyé pour terminer ses études. Il trouva sur les bords de T Amo Télite de la jeunesse corse, jeunesse impétueuse et fière qui sympathisait avec celle de Pise et qui avait acquis, au contact des douces mœurs italiennes, ce poli d'urba* oité qu'on ne trouve pas aisément dans les montagnes. Ces pauvres insulaires, forcément économes, vivaient de peu dans une ville où tout était à bon marché, et quelquefois éprouvaient, malgré cela, des moments de gêne. Mais lorsque les galicns de quelque étudiant arrivaient, comme disait plaisamment l'Empereur en parlant des quelques cent francs que Junot recevait de sa famille, l'heureux possesseur du petit trésor se hâtait d'en faire part à ceux qui attendaient encore cette pluie d'or qui devait venir des rives de la Corse, et Charles Bonaparte n'était pas de caractère à se poser en exception à la règle. Au contraire, il ouvrait si largement sa bourse à ses condisciples dans l'embarras, qu'il s'acquittait bientôt l'estime et l'amitié de cette jeunesse studieuse et désintéressée qui serrait

The text on this page is estimated to be only 23.86% accurate

6 MOTI€£ SUR LA VIE ses raogs sur la terre de Tétraïiger. A leur retour du coQtioentt les acœw do Charles, dissémiiiés sur tous les points de Pile, le vantaieot comine un savant distingué » un ami généreuse , un étudiant modèle, et jetaient ainsi les premières bases de sa réputation naissante. Sa famille, heureuse du bien qu'elle en entendait dire, ne regardait pa^ aux sacrifices qu'elle faisait pour l'entretenir sur le continent, quoique ees saci*ifices fussent onéreux dans une 3e qui a toujours été fort pauvre en u uméraire. Lorsque Charles Bonaparte eut terminé son droit, U fit ses dispositions pour retourner dans sa patrie. De Tembouchurç de T Arno, et tandis que les molles brises de la Toscane rembaumaient encore du parfum de leurs oran^rs, il la découvrit au loin sous la forme d'un rocher nu, dont la cime blanchie de neige se dessinait sur l'a zur profond delà Méditerranée. Le jeune Corse, qui avait quelquefois Sacrifié aux Muses, dut alors éprouver ce sentiment si louable et si naturel qui faisait dire au fils d'Ulysse : < Dans mon Ithaque, il n'y a que des rodiers, c des bruyères, des terres arides, et pourtant mon « c(£ur la préfère aux {)Ius rielies plaines de la Grèce. ' Précédé de sa bonne renommée, regardé comme

The text on this page is estimated to be only 24.75% accurate

DE CHARLES BONAPARTE. 7 l'hoimeur de sa famille et
Tespoir de aa pi^ie, Ckariea regat de sesooiicitoyeps un accueil empressé.
Son éloquence^ son patriotisme, ses manières nobles et simples achevèrent
de lui concilier les cœurs, ^nfin, l'estime dont on Tentourait devint si
générale qu'elle fixa les regards de Paoli, qui voulut qfiele jeune Bonaparte
lui fijifL prés^ité. Paoli, dont la mémoire est epcore adorée des Corsati^
éUit alors à l'apogée de sa puissance et réglait de fiât sur ce peuple qu'on
disait si difficile à gouverner. Fils de GiacintoPaoli qui avait oommandé les
Corses dans les dernières guerres contre les Génois, frère de Clémept Paoli,
l'homme le plus brave de son temps et Tun 4es premiers ma^^trats de Tile,
Pascal Paoli avait été .proclamé général de la Corse et rappelé de Naples ,
où il servait avec distinction. Courageux, éclairé, polit^qu^ habile, mettant
toute sa gloire à sauver sa patrie et à la rendre heureuse, il marchait
noblement vers ce grand but. Après avoir battu les Génois, il avait profité
du calme qui suivit sa victoire pour réorganiser la Justice et faire fleurir
ragriculture. Investi par la nation d'un pouvoir absolu , il l'avait balancé
^luiwx^e en créant un conseil suprême composé d'h<)>î)in6s

8 NOTICE SUR LA VIE très-capables, et, au-dessus de ce conseil, il avait établi un syndicat chargé de surveiller tous les magistrats de nie sans faire d'exception pour lui. Afin d'occuperGénesde ses propres affaires,il avait armé en course des bâtiments légers qui poursuivaient le long des côtes de la Ligurie les navires marchands de la république. Ces corsaires, par des prises heureuses qu'ils ramenaient en Corse, faisaient reparaître Targent dans ce pays que des siècles de guerre avaient épuisé. Paoli battait monnaie, fondait une Univer«té , créait des imprimeries, et, chose qui ne s'était jamais vue, on eut alors un journal en Corse. Paoli, quoique partisan rigide des mœurs austères et simples de sa nation , voulut la distraire un instant des graves préoccupations de la guerre , en donnant des fêtes auxquelles il conviait les personnes les plus éminentes de file ; il se faisait ainsi une sorte de cour, et ce luxe inusité enchantait les Corses. C'est à cette époque que Charles Bonaparte, encore tbrt jeune, lui fut présenté. Le général, qui se connaissait en hommes et qui cherchait k s'entourer de gens (le cœur, le traita avec tant d'égards que Charles conçut pour lui un vif attachement, une admiration sincère qu'il

DE CHARLES BONAPARTE. 9 conserva jusqu'au tombeau. Si l'état de sa fortune le lui eût permis, il fût resté auprès du général; mais sa famille exigea qu'il utilisât dans sa ville natale les connaissances qu'il avait acquises en Italie, et il devint bientôt un des premiers avocats d'Ajaccio. Les talents et les qualités de Charles Bonaparte lui permettaient d'aspirer aux plus hauts partis, et sa famille, dont il était l'unique espoir, eût vivement désiré qu'il fit un mariage opulent. Charles n'entra pas dans ces vues et ne consulta que son cœur, en enlevant à l'admiration passionnée de toute la jeunesse de la ville, mademoiselle Letizia Ramolino, qui était d'une rare beauté, et qui, à peine âgée de quatorze ans, possédait tous les charmes de son sexe (1). La première année de son mariage ne fut marquée que par un événement bien triste : il perdit son premier enfant. L'année suivante, il voulut mettre à exécution un projet qu'il avait conçu pendant son séjour à Pise ; il partit pour Rome afin de visiter la patrie des Scipions, (i) n'est positif que le mariage de Charles fut célébré en 1764 ; mais les registres de cette année ayant été perdus, il est impossible d'en désigner le jour et le mois. — On sait que l'épouse n'était âgée que de 14 ans, et qu'elle était née le 4 août 1750.

10 NOTICE SUR LA VIE des Césars, et de se perfectionner dans la science si difficile des lois anciennes. Il y passa une année scolaire et revint en Corse peu satisfait de Rome et des Romains. Il débarqua à Rastia, et, en traversant Tile pour se rendre à Ajaccio, il voulut voir Paoli qui était alors à Tabbaye de Rostino, dont le général aimait le séjour parce qu'il était né pour ainsi dire à l'ombre de son clocher. Le jeune voyageur traversa Pontenovo qui devait être le dernier champ de bataille de l'indépendance, gravit la montagne du village de Pastoreccia où était née (la mère du général et dont quelques bois d'oliviers faisaient partie de son patrimoine. Sur le versant opposé, il découvrit bientôt, dans le petit hameau de la Stretta dépendant de la commune de Morosaglia, la maison paternelle de Paoli qu'entouraient des châtaigniers gigantesques et qu'accompagnait une petite chapelle dédiée à la Madone. Non loin de cette modeste maison du chef de la Corse, s'élevait le superbe monastère des Franciscains où se rendait Charles. Lorsqu'il demanda Paoli, on l'introduisit dans son salon en le priant d'attendre, le général étant enfermé dans son cabinet où il s'occupait de quelques dépêches importantes qu'il allait faire partir pour

DE CAIARLES BONAPARTE. ii ritalie. < Je reviendrai qaand il sera visible, » dit le jeune Corse qui se mit en devoir de se retirer. Mais à ce moment la porte du cabinet s'ouvre, et Paoli paraissant sur le seuil s'écrie : % C'est toi, Charles? Je t'ai bien « reconnu ; viens donc que je t'embrasse. » Et, sans écouter les excuses du voyageur qui craignait de le déranger : « Tu n'es pas de trop ici, dit-il en le fai« sant entrer dans son cabinet ; au contraire , tu ar« rives de l'Italie et j'ai besoin de savoir ce qui s'y « passe ; viens donc. » Il le garda toute la journée, le fit souper avec lui, et ne lui laissa reprendre sa route que le lendemain, après lui avoir fait promettre m de quitter Ajaccio pour s'établir à Cortè, ville centinile, où le général avait fixé le siège de son gouvernement. Cette promesse que Charles Bonaparte voulut tenir soideva une petite tempête au sein de sa famille. Madame Bonaparte, dont les parents habitaient la ville maritime quUl fallait quitter, refusa d'abord d'échanger les brumes de la côte, et surtout le doux parfum des orangers d' Ajaccio, pour l'air vif et pur des montagnes, alléguant pour gagner sa cause toutes les raisons que put lui suggérer sa logique de dix-sept ans. Mais quelque

là NOTICE SUR LA VIE touchantes que fussent les prières d'une femme aimée et d'un oncle vénéré à Tégali d'un père, elles ne pouvaient balancer dans le cœur d'un Corse. L'influence irrésistible de Paoli ; Charles se rendit seul à Cortè conformément à sa promesse, et sa jeune femme ne tarda pas à Vy rejoindre. A Cortè, Charles se révéla sous un nouveau jour : à son économie primitive succéda l'amour du faste et de la dépense; ses relations s'étendirent sur toute l'île, où il s'acquit bientôt une grande popularité, et il se posa en homme politique. Son caractère ardent, son éloquence passionnée, son instruction et sa connaissance des lois le firent rechercher par les principaux personnages de l'État. Il était admis dans la confidence de tous les secrets de la nation; ses avis étaient écoutés, et, sans avoir de place ostensible dans le gouvernement, il exerçait une véritable influence sur la conduite des affaires. Cependant la situation de la Corse devint bientôt très-alarmante. Dès l'an 1764, les Français, appelés par la république de Gènes, étaient débarqués en Corse sous les ordres du comte de Marbeuf et s'étaient mis en possession des lieux que les Génois possédaient encore sur le littoral. Cette occupation française avait

DE CHARLES BONAPARTE. J3 inquiété Paoli ; mais, déguisant habilement ses alarmes, il était demeuré en bons termes avec les nouvelles garnisons, tout en continuant de faire la guerre aux Génois. Pendant près de quatre ans, les Français se bornèrent au simple rôle de spectateurs. Mais ensuite la république de Gènes, à bout d'efforts, céda au roi de France ses prétendus droits sur cette île, à condition qu'elle pourrait la reprendre, après la conquête, en payant les frais de l'expédition. Lorsque cette effrayante nouvelle arriva aux oreilles (les Corses, un cri de fureur s'éleva d'un bout de Pile à l'autre. Paoli, qui n'osait assumer la responsabilité d'une guerre si périlleuse, convoqua les députés des communes à Cortè afin de connaître, disait-il, le vœu de la nation. Charles Bonaparte assista à cette consulte extraordinaire, et, après le discours de Paoli qui en était le président, il prit la parole et s'exprima en ces termes: « Vaillante jeunesse corse, < Toutes les nations qui ont aspiré à la conquête de « la liberté ont été exposées aux grandes vicissitudes « qui déterminent le triomphe des peuples. Il y en a « eu de moins vaillantes, de moins puissantes que nous;

The text on this page is estimated to be only 29.62% accurate

\\ NOTICE SUR LA VIE t Cependant à force de constance elles ont atteint le < grand but qu'elles se proposaitat. i Si le désir suffisait pour obtenir la liberté, tout le « monde serait libre : mais il faut pour cela une vertu « persévérante, supérieure a tousles obstacles, qui ne se < nourrit point d'apparence, mais de réalité.Cette vertu, « il n'est que trop vrai, se trouve rarement parmi les « hommes ; aussi ceux qui la possèdent sont-ils consl* c déérés comme des demi-dieux. < Les droits et la condition d'un peuple libre sont « trop inappréciables pour qu'on puisse en parler « d'une manière digne de leur importance. Je me « borne donc à vous rappeler qu'ils excitent l'envie « et l'admiration des plus grands hommes de l'uni« vers. « Je voudrais me tromper, mais je crois que là ptu« part de ceux qui se préparent à nous attaquer ne veu« lent qu'effacer de la carte une nation qui, ayant le « cœur plus grand que sa fortune, semble reprocher « à l'Europe son insouciance, et lui rendre plus sen« sible la honte de s'endormir au bruit de ses « chaînes. « Vaillante jeunesse , voici le moment décisif. SI

The text on this page is estimated to be only 28.93% accurate

DE CHARLES BONAPARTE. 15 tffous De triomphons de h
tempête qui nous mmace, c'en est fait tout à la fois de notre nom et de notre
gloire. En vain aurions-nous montré jusqu'id des sentiments d'hérmsme; en
vain nos pères auraient Mmbatto pour la liberté et nous t'auraient transmise
au prii de leur sang: tout serait perdu... Hais non! ombles honorées de tant
de braves » qui siégez au femple immortel de la gloire, ne craignez pas
d'avoir à rougir : vos enfants ont hérité de vobre courage et de vos vertus^
ils sont inébranlables dans la résolution de suivre votre exemple; ils seront
libres^ ou ils sauront mourir ! « Si nous en croyons nos ennemis, nous
aurons à « combattre les troupes françaises. Nous ne pouvons é nous
persuader que le roi très-chrétien, qui a été d médiateur entré nous et les
Génois, qui connaît la « justice de nos griefs, veuille maintenant épouser la
< querelle de la République pour exterminer un peu« pie qui a toujours
espéré dois sa puissante protection. « MaisénKn, s'il est arrêté dans le livre
dél^ destins que « le plus grand monarque du monde doive se mesurer «
avec lé pltiş petit peuple de la terre, nous ne pouvons « qu'en être fiers.
Nous sommes, dans ce cas, cer

16 mT\Œ «UR LA Vffi « tains de vivre avec honneur ou de mourir avec « gloire. « Quant à ceux qui manquent de courage pour affronter le trépas, qu'ils ne s'inquiètent point ; c'en'est « pas à eux que l'on parle : c'est aux hommes de cœur» c c'est aux vrais braves. Oui, jeunes Corses, c'est à • vous que la patrie s'adresse ; c'est à vous de vous « montrer dignes de vous*raêmes, dignes du nom que < vous portez. < On prétend que des armées étrangères viennent « courir les chances de bi guerre, pour protéger les « intérêts et soutenir les injustes prétentions de la Réc publique ; et nous, qui combattons pour nos propres « intérêts, pour nos personnes, pour nos enfants; « nous qui avons le nom et la gloire de nos pères à « défendre, pourrions-nous balancer un moment à « exposer notre vie ? « Chacun est persuadé, valeureuse jeunesse, que f votre courage ne vous permettrait pas de survivre à « la perte de la liberté. Surpassez donc par votre « promptitude l'attente générale, et apprenez à nos « ennemis qu'il n'est pas si aisé d'accomplir leurs cri« minels desseins.

The text on this page is estimated to be only 16.43% accurate

DE QHABLES BONAPARTE. il « Vn^eztieMreuxpour la patrie et pQUf vousHQoèh«me8(1). » Ce discours éleotrîsa Tâssendilée et T entraîna, par un mouTemeirt umDime «t spontané, à faoepter la guerre contre la France. Il arriva ce qui était feciie à prévcnr : accablés par le nombre, n'ayant pas même d'artillerie pour pouToir défendre avec des chances de succès leurs gros villages ainsi que les défilés de leurs montagnes, les Corses furent vaincus ; mais ils ne le furent p[^] sans gloire. Ils disputèrent leur île hameau à hameau, rocher à rocher, tuant aux Français le plus de monde qu'il était possible avec leurs misérables munitions; enlevant quelquefois des régiments entiers et forçant, à l'affaire de Borgo, une grosse garmson française à capituler; ils firent enfin, sous les ordres de Clément Paoli, l'Achille de cette courte et sanglante Iliade, de vrais prodiges de valeur. Les Français ne revenaient pas de leur étonnement en se voyant aux prises avec ces hommes (i) Ce <!i8cour8 est attribué par Tabbé Cattbfaggi à un jeune élève de PunWersité de Cortè ; mais les renseignements qu'on lui a donnés sur cet article ne sont pas pins exacts que tant d'autres dont il a hh Qsage. {Voy.y pour le texte italien, VÂppendice, n^o i.) 2.

18 NONCE SUR LA VIE qui, éprouvés par des siècles de lutte et quoiqu'étrangers aux leçons de la stratégie, connaissaient parfaitement toutes les ruses de la guerre. Ces patriotes intrépides, après avoir invoqué à genoux Dieu et la sainte Vierge, s'élançaient contre eux au bruit de leurs conques marines, en poussant des cris aigus, et yûaient avec une si terrible justesse qu'une foule d'officiers de marque tombaient sous les balles de leurs carabines. C'était quelque chose de touchant que l'abnégation héroïque de ce pauvre peuple qui, manquant de tout, hors de courage, pour se défendre, n'avait pas même d'ambulances pour recueillir ses blessés (4). Charles Bonaparte avait payé de sa personne dans cette guerre de l'indépendance. Après la défaite de Pontenovo, qui frappa au cœur la nationalité insulaire, il fut d'avis de tenter encore la fortune des combats. On pouvait en effet continuer à opposer une vive résistance aux troupes d'invasion. Il n'était pas difficile de rallier à Cortè les débris des patriotes. Dans cette ville (i) Un officier français, confondu de voir des troupes se battre sans ambulances et sans chirurgiens, disait un jour à un insulaire : Que faites-vous quand vous êtes blessés?— I^ous mourons, répondit le CorM. i

DE CHARLES BONAPARTE. 49 et dans les pièves des alentours» on brûlait de reprendre l'offensive, et le comte de Vaux se trouvait constamment harcelé par d'infatigables tirailleurs. Dans la Balagne, on luttait avec énergie contre de Luckner et le marquis d'Arcambal qui avaient plus de quatre mille hommes sous leurs ordres. Jacques-Pierre Abbàtucci» Jules Foata, le curé de Guagno, et d'autres chefs aussi intelligents que braves tenaient vigoureusement en échec, dans le pays d'outre-monts, les nombreux soldats que commandait Narbonne. Tout n'était donc pas perdu pour la Corse : tant de ressources, habilement employées, devaient au moins en retarder la conquête. Telle était l'opinion de Charles ; mais Paoli appréciait autrement l'état des choses. Dans sa sagesse, il crut devoir épargner de nouveaux malheurs à ses concitoyens : il prit la douloureuse résolution de cesser la lutte et de s'éloigner. Dès lors, le projet de défendre Cortè fut abandonné; et quand on apprit que les Français s'avançaient pour s'en emparer, une foule de familles de distinction, qui s'étaient réunies dans ce dernier sanctuaire de la liberté se réfugièrent sur le Mont-Rotondo, dont la cime atteint la région des neiges éternelles.

20 NOTICE SUR LA VIE Charles Bonaparte et sa jeune femme, alors enceinte de Napoléon, étaient parmi ces fugitifs. Après avoir franchi les montagnes boisées de pins qui sont posées en contre-forts aux flancs du Rotondo , il fallut gravir encore des sentiers étroits et rocaillieux pour arriver au terme du voyage. Lorsqu'on eut atteint les plateaux élevés de cette montagne haute et nue, d'où Ton découvre la mer Méditerranée, les côtes de Sardaigne, et, dans un éloignement vapoureux, les rivages de l'Italie et même de la France, les femmes s'abritèrent sous quelques roches avancées; les soldats de l'indépendance se groupèrent un peu plus loin , et agitèrent les questions douloureuses que soulevait la situation du moment : fallait-il mourir les armes à la main, ou quitter leur île natale? Mourir, oui; mais les femmes, mais les enfants!... Oh! si l'ange tutélaire de la Corse leur eût dit en désignant tour à tour la France et l'Italie : Voilà l'empire, voilà le royaume d'un de ces enfants qui causent vos alarmes; le vainqueur futur de l'Europe est sur cette montagne, où vous pleurez l'asservissement de votre patrie; la défaite qui vous désole entraine dans les vues de la Providence : sans elle vous ne pour

DE CHARLES BONAPARTE. 21 liez pas vous vanter d'avoir mis au monde Napoléon. Et ils accusaient Dieu de les avoir abandonnés. L'Impatience humaine ne laissera-t-elle donc jamais à la Providence le temps de mûrir ses desseins ? Il est vrai que les folles colères de l'homme ne Têmeuvent pas ! Ces fiers patriotes étaient tous décidés à ne pas sortir de la triste alternative qui faisait depuis vingt-quatre heures le sujet de leur délibération. Mais le comte de Vaux fut assez habile pour les porter à changer d'avis. Le lendemain de son entrée à Cortè, ayant à cœur de hâter la complète pacification de la Corse, il détacha, en parlementaires» ses aides de camp auprès d'eux, et les fit prier de lui envoyer une députation pour s'entendre avec lui. La députation fut aussitôt formée. Charles Bonaparte en faisait partie (4). Le général reçut avec beaucoup d'égards ceux qui la composaient, et leur dit que l'île (i) Voici, d'après M. Renucci, les noms de plusieurs membres de cette députation : Charles Bonaparte et Nicolas-Louis Paravisini d'A^accio, Laurent et Damien Giubega de Galvi, Dominique Arrigbi de Speloncato, Jean -Thomas Arrighi et Jean-Thomas Boerio deCortè et Thomas Gervoni de Soveria. (Voy. Renucci, Storia di Corsica, 2..

The text on this page is estimated to be only 9.65% accurate

3Î N<yriGË SUI LA VIE eatî^e était somiise «t que P«oK M
sod frère veaâfttt (ktoqyîMcfr^ It leur lôrt cki retle un langage si
contiIfoofty si râBsMiraiat «ur les ÎBtentions de ku France, < qui allait être
avec k Ck>r8e!'uBe seule natien, » qu'ils acceptèrent, peur eux et poar leurs
eèinpagDeBs, les saufH^onduits offerts par le comte, et chacun rentra diuid
setifoyete. CèpeDfâailt Charles Bodiperle, ea retoorMnt à Ajae* èio avec ék
ftltiiflle^ vtivM évitet autant que pëssiUe la f&icaùtte des troupe»
frMçâièelKpM oecftpaîêdllarobte de Tizza vbdsf, et suivit éé\de de Niolo,
YieO' et Cinarda. H yttttâhidfdaïaé Ôohaptrie &k)û t0(flperM»eM rekaste
et tbuieh trefMpë de seu iskràètère pour De pas succomber slHl fatigue»
d'ta» Vtiyagë si king et svpénibte. Elle dut marcher plus d'une demi-journée
à pied^ par desdie^ lilhië détourhës, tenant prescfuè tctojew's sur ses bras
Mû Mfant losephf qui èUai né à Gortè Faoïnée précèâéntel(1) et kïevisulàit
pa9 ta quitter. A« passage du T. V^. Voyez aussi — pour la plupart des
autres faits qui concernent la Corse et que tt. le eonsêilfer Nasica, tît
pouvatot pas sortir du cadre de son travaîTy n'a qu^énoncés dans ce
chapitre, — iPompei, État actuel âe ta Corse , etOlAcobi, ttistoîrè de la
Corse j T. II.) iHotedeVÉditew.) (x)Le 8 jtiiTi«ri768,

The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate

DE CHARLES BONAPARTE. . 23 Liamone, elle faillit se noyer : son cheval perdit pied et fut entraîné par le courant. Son mari et les pères que Fabbé Aouaiva Uor avait donnés pour guides, épouvantés du péril qu'elle courait, jetèrent à la nage pour la sauver, en lui criant de se laisser tomber dans la rivière. Mais la courageuse jeune femme s'affermait au contraire sur sa selle et dirigea si habilement son cheval qu'elle parvint à gagner la rive opposée. La Providence veillait déjà sur Napoléon ! Paoli, quoi qu'en eût dit le comte de Yauac» n'avait pas encore quitté la Corse. Il se trouvait alors à quelques pas de Porto-Vecchio, et se préparait à partir pour la Toscane avec son frère et plusieurs autres patriotes, sur deux navires anglais que l'amiral Smittoy avait mis à sa disposition (4). Charles s'était également proposé de le suivre; mais il ajourna l'exécution de ce louable projet, dans le but de reconduire sa femme et son enfant au sein de sa famille. Le lendemain de son arrivée à Ajaccio, il se disposa à partir pour le rejoindre et pour partager avec lui toutes (i) Le comte de Vaux s'était emparé de Gortè dans les derniers jours du mois de mai (1769), et Paoli ne quitta l'île que le 13 juin suivant. *

UN NOTICE SUR LA VIE DE CHARLES BONAPARTE. les souffrances de Texil. Son oncle, Tarchidiacre Lucien Bonaparte, et sa femme le conjurèrent les larmes aux yeux de ne pas les abandonner dans une circonstance si périlleuse, de différer encore du moins son départ pour voir quelle direction on donnerait aux affaires, lui promettant de l'accompagner si les Français voulaient abuser de la victoire. Charles ne put résister aux prières d'un oncle pour lequel il avait le respect d'un fils; il se laissa toucher par les larmes de son épouse qu'il chérissait de tout son cœur.

The text on this page is estimated to be only 20.87% accurate

II Charles Bonaparte depuis la conquête de l'île de Corse jusqu'à sa mort (1784). i

The text on this page is estimated to be only 19.58% accurate

Quirtoft , aMMBeur. — > Une de ses chanBons. ^ Ses relations avec Harbœuf. — On lai donne des bourses pour ses enfants. — Suceession Odone. — Charles nommé député. -^ Il conduit ffapoléoo à Brieme. -^ Une lettre de recommandation pour la reine. — Serrice qu'il rend à Harbœuf. — Sa maladie. — Il rentre en Corsé. —^ Qkaxl&i copttarfé pour 1k sutobée^ n Odone. — Il part pour Paris. ~ il meurt à Montpellier. — Son mémoire. -» Deux lettres de Napoléon.— Madame Bonaparte. •«- L'Ârchidiaei^. Fiers et impéttteux sur h ckiinp de bataille^ les Français sont ndagnaaim» et indulgents après la victoire. Satisfaits d'avoir vaincu des ennemis dignes sous tant de rapports de se mesurer avec eux, ils accoi^dèrent une amnistie ample et lojale à toug ceux qui ne refusèrent pas de se sowlmeltr8>k> la nouvelle domination.

28 NOTICE SUR LA VIE La politique ombrageuse et cruelle de Gènes avait soigneusement exclu les Corses de tous les emplois de leur pays (1); la politique sage et généreuse de la France voulut obtenir le concours des plus notables de Corse en les y appelant. Charles Bonaparte entre autres fut nommé assesseur à la justice royale d'Ajaccio. Il hésita d'abord à accepter cette place par suite d'une répugnance patriotique; mais les sollicitations de ses amis et de ses parents prévalurent. Cependant la frayeur de la domination française se dissipait de jour en jour. Les illusions de l'indépendance nationale s'évanouissaient avec le temps; le sentiment de la liberté se refroidissait dans les cœurs; le joug de l'étranger paraissait s'adoucir insensiblement par l'habitude de le porter, par l'impuissance de le secouer et par la grandeur du nom de la France. Charles pourtant en gémissait au fond de son âme; il voyait avec peine la résignation trop facile de ses concitoyens. Dans un moment de dégoût et de noble indignation, il comprit que cette exclusion oppressive et humiliante, contre laquelle ne cessera de réclamer tout peuple qui a le sentiment de ses droits et de sa dignité, était une des nombreuses injustices que les Corses reprochaient sans cesse à la tyrannie des Génois.

DE CHARLES BONAPARTE. » posa la chanson satirique Pastorella infida sei^ où Paoli« sous l'allégorie d'un bei^er , se plaint amèrement de la Corse, comme d'une maîtresse infidèle. La jeunesse de l'île apprit la chanson et resta française (1). En dépit de ses regrets cachés et de son amitié constante pour Paoli, Charles se concilia l'estime des Français. Le comte de Marbœuf surtout le traita toujours avec une bienveillance toute particulière. Ses talents, ses manières, sa position sociale et la haute réputation dont il jouissait lui valurent cette flatteuse distinction. Charles ne pouvait pas être insensible à tant d'égards; il paya de retour le gouverneur français. On a pris texte de cette liaison pour répandre les calomnies les plus absurdes : un simple rapprochement de dates suffît pour en faire justice. Charles Bonaparte, qui aimait le luxe et la représen(i) Je tiens ce fait de M. Ramolino dont robligeance et l'excellente mémoire m'ont beaucoup aidé à coordonner ce travail ; mais il ne m'a pas été possible de me procurer cette chanson. — * Pour donner un faible aperçu du talent poétique de Charles Bonaparte, je reproduis un sonnet qu'il composa à l'occasion du mariage de M. de Marbœuf et qui m'a été fourni avec beaucoup d^autres renseignements précieux par M. Moselliy son condisciple à Rome et son ami en Corse. (Voy. V Appendice f n« 2.)

ao NOTICE SUR LA VIE tation, dépensait parfois au delà de ses retenus. Cependant sa famille devenait chaque jour plus nombreuse, et, comme s'il en pressentait déjà la grandeur future, il se proposait de donner une éducation soignée à tous ses enfants. Prêt à s'imposer tous les sacrifices possibles pour atteindre un but si légitime et si sage, il songeait sérieusement à envoyer^ dans des établissements d'instruction publique, Tainé et le cadet de ses ûh qui étaient assez avancés en âge pour commencer régulièrement leurs classes. Ce fut alors que Marbœuf voulut lui donner une preuve certaine de rattachement qu'il lui avait voué. Il lui suggéra l'idée de faire des démarches afin d'obtenir les bourses du gouvernement pour Joseph et pour Napoléon. Il appuya lui-mém^ fortement sa demande et les bourses furent accordées (i). Charles avait toujours espéré pouvoir améliorer sa (i) Joseph d'abord fut placé dans le séminaire d^Autno. L'année saivante, Napoléon fat envoyé à Técole militaire de Brienne. Plus tard, lorsque Charles Bonaparte était député de la noblesse à Paris, on lui donna une troisième bourse dans Técole royale de Metz. Cette dernière était destinée à Joseph, qui fut remplacé par Lucien au séminaire d^Autun.

DE CHARLES BONAPARTE. 34 fortune par la revendication de la succession Odone, qui lui était dévolue et dont on avait injustement disposé en faveur des Jésuites. Il avait fait plusieurs réclamations, du temps de Paoli ; mais toujours sans succès. Après la conquête de Tile, qui entraîna l'expulsion des Jésuites, ces biens furent affectés à l'instruction publique. Charles renouvela ses réclamations qui ne furent pas plus heureuses. Comme il Ta dit lui-même, il continuait à s'épuiser en démarches inutiles. En 1777, Charles fut nommé député de la noblesse pour aller à Paris. Il passa par Florence, où il obtint une lettre du grand-duc Léopold pour l'archiduchesse de France, sa sœur (1). Cette recommandation lui valut l'honneur d'être admis à la cour et un libre accès au ministère. Monseigneur Santini, qui, par son rang, aurait dû conduire la députation corse, se trouva en seconde ligne. Il eut le bon esprit de ne pas s'en fâcher. (i) Charles avait été nommé le 8 juin 1777 député de la noblesse, avec Mgr Santini pour le clergé, et Paul Casablanca pour le tiers état ; mais cette députation ne fut appelée à Paris que vers la fin de 1778. Elle revint en Corse dans le printemps de 1779, comme il résulte du compte rendu aux états de la Corse, le 6 mai de la même année.

The text on this page is estimated to be only 22.98% accurate

3Î NOTICE SUR LA VIE ' Chartes profita de la fveur dont il jooiaaât pour faire de nouTellea déoMiHshee au sujet de U suceession Odone. U présenta fia ministère de k guerre un mémoire détaillé sur les droite qu'A avait à cette auceession. Des ordres précis furent donnés ; il aurait obtenu enfin U justiee qu'il réclamait depuis longtemps, sans les diC* ftcultés que lui suscitèrent en Corse <|ueiques fonctioihnaîres intéressés personnellement à fûre éltminfPsa demande. Dans cet mterv^Ue, les premiers eymptômes delà maladie qui devait conduire au tombeau Charles Bonaparte se déclarèrent. Il se rendit à Montpellier pour consulter la foculté de médecine et revint à Pariiii mteuK portant ; ce qui lui fit croire qu'il était sauvé. Vaine espérance qui devait être bientôt détruite ! Ce fut pareillement à cette époque que Charles acquit de nouveaux titres à la bienveillance du eomte de Mar* bœuf. Des mésintelligences existaient entre ce dernier et le comte de Narbonne. Les Corses, dont la destipéese ress^tir^ toujours des capriees, des haines, eldeaven.geances mutuelles de leurs chefe, étaient partagés en dçux f^çljops ; car ils ignoraient ^JQrs, Corning ik sem^ blent l'ignorer encore aujourd'hui, que ce qu'ils ont

The text on this page is estimated to be only 23.24% accurate

.«• WE CHARLES BONAPARTE. " 3\$ de'cffeix s&^f^cr, e^dtdë
depieurer étrangers aux démîtes dêieurs gouvernants, d'avoir autant de
respect pour les^loiSi que de mépris po^r ceux quijs foulent . aux pieds et
les font servir h, leurs mauvaises passions. Les choses en étaient au point
quç la cour jogÇa à propos de rajfipeler l'pn des deux ; ihaisiftîle fiurait
voulu "^ Rappeler celui qui avait îô jrtus de tôrteà \$e reproeKer, e!;,qui>
daâs tous 'les cas, était le moins agréabfe aux Corses. Charles fut consulté,
et le rappel de Narbonne ■ a(0rété. En cela Char^^s ne fut que l'interprète
des sen- « tiftients bien prononcés de ses commettants, qui tous, ou presque
fous, préféraient les manières affables, insimfenteff et populaires
deMarbœuf, aux manières franches^ loyales sr Ton veut, mais rudes, et
hautaines de "*" NftrlMine. Cependant, si celui-ci avait un faible parti en
Corse, il efi avait en revanche un bien puissant à la cour : Marbœuf, qui le
savait, s'attendait à lui être sacrifié. Victorieux, il sentit toute retendue de
Tobligation qu'il avait à eeki qui le faisait triompher d'un rival aussi
redoutaUe* La famille Marbœuf lui fut dès ce moment tfii^ttachée, et
trouva plus d'une fois Toccasion de ** m être agréable.

The text on this page is estimated to be only 15.53% accurate

^ NOnCS SUR LA VIE . l'archevêque de Lyoo lui écrivit pour
terraiereier 4^ ce qu'il avait fait en faveur de son oncle et lui en fit part en
même temps une lettre de recommandation pour M. de Brienne, sachant
qu'il avait un de ses enfants à l'école militaire de Brienne. Cette
recommandation fut très-utile à Napoléon, puisque la famille Brienne eut
pour lui un attachement tout particulier : elle ne contribua pas peu à le faire
remarquer de bonne heure aux inspecteurs, qui tous les ans venaient à
l'école. Les relations de la famille Bonaparte avec la famille Marboeuf
furent dès lors plus intimes , plus amicales» Ceux qui ne voient les choses
que de loin, ou se souviennent fort peu de les voir de près, font remonter
cette intimité à une époque à laquelle ces deux familles ne se connaissaient
nullement, et se trouvaient d'ailleurs, par leurs positions respectives, placées
dans des rangs opposés. Napoléon lui-même disait dans son exil sur le
rocher de Sainte-Hélène, que c'était de cette époque que datait la
bienveillance de sa famille. M. de Marboeuf en fit part à son fils
Bimbert .. Charles fut obligé de retourner en Corse plus tôt qu'il n'aurait
désiré, la maladie dont il était atteint l'empêchant

The text on this page is estimated to be only 23.12% accurate

DE CHÂTELES FIONAPÀATË. 35 des progrès effrayants sous le ciel de Paris. Les médecins» qu'il cc^ûsulta pour la seconde fois^ lui conseillèrent de rentrer au plus yite chez lui ; l'air natal pouvait seul lui apporter quelque soulagement. Il ramena avec lui Joseph, qui était placé dans le séoimaire d' Autun, et pour lequel il venait d'obtenir une place à l'école militaire de Metz. Napoléon, qui l'attendait àBrienne, en fut d'abord désolé ;' mais il ne s'en plaignit point et fut au contraire satisfait du prompt retour de son père a ▲jaccio, dès qu'il sût que l'état de sa santé l'ayait empêché de venir le voir à Brienne, comme il le lui avait promis. Quoique Charles fut après son retour lié plus que jamais avec le comte de Marbœuf, aussi puissant alors en Corse qu'il l'était à la cour, il ne cessa d'éprouver des désagréments de la part des créatures du comte de Narbonne, qui ne pouvaient lui pardonner la préférence qu'il avait accordée au premier. Us loi suscitaient toute sorte de difficultés pour le faire échouer dans* la revendication des biens de la succession Odone. Ils étaient d^ autant plus à craindre, qu'étant du continent, ils avaient tous des patrons à Paris, qui les soutenaient en dépit des rédamatioiis lés plus vives et les plus fondées. # < «

36 NOTICE SUR LA VIE Voyant enfin qu'il ne pouvait pas venir à bout de surmonter les obstacles qu'une chicane déloyale élevait sans cesse contre lui , il se détermina , pour en finir, à demander à bail emphytéotique une portion des biens de la succession Odone. Cette demande parut d'abord déjouer les intrigues et les cabales de ses ennemis ; mais elle fut bientôt paralysée par les retards que la mauvaise volonté mit à en régler la redevance. Toutes ces tracasseries déterminèrent Charles à partir pour Paris, et à porter lui-même ses réclamations au ministère, au pied du trône, s'il le fallait. La traversée fut pénible, sa maladie s'éveilla tout à coup, s'annonçant avec des symptômes alarmants. Il fut obligé de s'arrêter à Montpellier, mais il se hâta, quoique dangereusement malade, d'adresser au ministère un mémoire contenant ses griefs. Ce mémoire, fait pour ainsi dire au lit de mort, ne sera pas tout à fait indifférent pour ceux qui attachent un certain intérêt à connaître le père de Napoléon (1). (i) Cest aussi M. Muselli qui m'a remis oe mémoire^ écrit de la main de Charka. U ditaît le tenir de rareUdiacre Bonaparte.

DE CaaARLES BONAPARTE. 37 MEMOIRE Pour régler ta redevance du bail emphytéotique de la campagne dite les Milelli, et la maison la Badine, appartenant autrefois aux Jésuites d^Ajaccio en Corse. Monseigneur , « Charles de Buonaparte, d'Ajaccio en Corse, a rhonneur de vous représenter qu'ayant été prévenu par une lettre de l'Intendance du 42 novembre dernier qu'il vous avait plu d'ordonner une expertise des biens ci-dessus demandés par le suppliant en bail emphytéotique , il attendait d'en être instruit par le sieur Souiris économe séquestre, et subdélégué de monsieur l'Intendant; mais voyant que, malgré les ordres reçus, le sieur Souiris observait le plus profond silence pour conserver le plus longtenjps possible la possession et jouissance des biens dont il se regarde^ comme propriétaire depuis tant d'années, il prit; le parti de lui présenter une requête de la teneur suivante :

The text on this page is estimated to be only 22.31% accurate

38 NOTICE SUR LA VIE A monsieur Souiris, économe des biens de l* Instruction publique 9 et subdélégué de la juridiction d^Ajaccio. MoNKEim, « Charles de Buonaparte a Tbonneur de vous repré« senter que, depuis Tannée 1 779, il présenta un mé« moire au Ministre de la guerre, en hii exposant qu'il « était le seul héritier de Virginie Odone, que la dite <c Virginie, ses enfants, et héritiers étaient appelés à la « succession de Pierre Odone son père, qui par son tes« tament avait substitué tous ses biens à la dite Virginie, « sa fille, et à ses enfants, au cas que Paul Emile son fils « vint à mourir sans enfants, ou que les enfants nés du <(dit Paul Emile mourussent eux-mêmes sans laisser « de postérité ; que le cas prévu par le testament était « arrivé; que Paul François Odone, méconnaissant le « droit de la nature, enivré d'un faux principe de re^ « ligion, avait donné aux jésuites d'Âjaccio les biens « grevés de la dite substitution fidéi-commissaire, dé* « volus de toute justice à la famille Buonaparte. /

The text on this page is estimated to be only 15.20% accurate

DE CHARLES BQMAPAirrE. . 39 « Que h prise de possession faite par les Iftsuites dé« notait asdee les biens considérables dont la dite fbmilfe ^ avait été privée; que Tlnstmetion publique était & Ta « Térité censée propriétaire des dits biens, mais que M l'otMité d'une pareille destination ne pouvait pas « eouvrir le vice de son titre. « Oue^ pour éviter les suites toujours funestes d'un « procès .en justice réglée vis-à-vis desiconomes.qui « plaideraient atit frais de Tlnstruction, il s'était borné « à demander une indemnité proportionnée à sa priva« tion, justifiée par les titres qu'il avait produits. « Que monseigneur le prince de Montbarey avait < renvoyé la requête et les titres aux commissaires du < roi en Ck^rse, et qu après trois années de débats avec < Téconome général, le suppKant, pour voir la fin de « ses demardies, s'était restreint, du consentement de « monsieur l'Intendant, à demander la préférence d'un « bail emphytéotique de la campagne dite teê MiUU; et « de la maison la Badine^ moyennant une légi^e /ede^ « vanee. < Qtjie monsieur l'Intendant, en 1782) avait formé « son rapport, et que Analement il vous avait plif ^ « Monseigneur, d'accorder au suppliant., piar poréfé-»

The text on this page is estimated to be only 29.47% accurate

4» NOTÏGB BDR LA Vœ « Qu^efnfin les experts nommés, le sieur Souiris, jouant le rôle de juge et partie , ne voulut point des ex■ perts publics, mais il nomma le médecin Greque, son intime ami , auquel il délivra une instruction secrète sur la manière dont on devait rédiger l'expertise, afin de à' être jamais d'accord. « Que les experts n'ayant pas été d'accord, le suppliant laissa au sieur Souiris le choix du troisième, pourvu qu'il fût pris parmi les gens du métier; mais il répondit qu'il fallait en écrire à Bastia au subdélégué général. Cette réponse de Bastia ne venait jamais, et, à force de réclamations, le sieur changeur nomma pour troisième le sieur Frère , géomètre du terrier, absent d'Ajaccio. « Le suppliant, voyant alors qu'il était joué de toute part, se décida à s'embarquer pour venir à Paris se jeter à vos pieds , et il a eu le malheur de tomber malade dans la traversée de mer, et d'être obligé de s'arrêter à Montpellier pour le rétablissement de sa santé. « 11 s'est efforcé de vous adresser le présent mémoire, parce qu'il est persuadé qu'aussitôt qu'on aura su qu'il est tombé malade, on fera achever l'opération au

DE CHARLES BONAPARTE. J9 gré du sieur Souiris, qui espère que les biens finiront par lui être adjugés, si on règle une redevance au delà du produit. » Ce mémoire produisit son effet. Le ministre ordonna que l'exposant fût mis en possession des biens réclamés; mais Charles n'existait plus, lorsque cet ordre fut mis à exécution par ses ennemis : il était mort à Montpellier (1) d'un squirre à Festomac, cause de ses souffrances depuis plusieurs années* Joseph, que Charles avait amené avec lui pour le conduire à Metz, fut le seul qui l'assista dans ses derniers moments. Son beau-frère, l'abbé Fesch, accouru à son secours du séminaire d'Aix, n'arriva que pour pleurer avec Joseph sur son cercueil. Pendant son agonie, Charles appelait souvent Napoléon, son fils, le conjurant d'aller à son secours avec sa grande épée. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, Fesch revint à Aix, Joseph retourna en Corse (2). Napoléon (i) IlalMie cdmmmt àa mois de février x^éS {Voy* VAppendice, n« 3). (a) Joseph partit quelque temps après pour Pise, où il fit son «oor» d^ droit.

41 NOTICE SUR LA VIE reçut la fatale nouvelle à Paris, où il avait été transféré par les inspecteurs, qui avaient apprécié de bonne heure ses talents et son génie. Lorsque sa douleur fut un peu calmée, il écrivit à son oncle, Parchidiacre Lucien , et à sa mère les deux lettres suivantes : c

Paru, le 3S mars 17 8S. « Mon cher oncle , « Il serait inutile de vous exprimer combien j'ai été sensible au malheur qui vient de nous arriver. Nous avons perdu en lui un père, et Dieu sait quel était ce père! Sa tendresse, son attachement; hélas! tout nous désignait en lui le soutien de notre jeunesse. Vous avez perdu en lui un neveu obéissant, reconnaissant.. . ah ! mieux que moi vous sentez combien il vous aimait. La patrie même , j'ose le dire, a perdu par sa mort un citoyen zélé, éclairé, et désintéressé. Cette dignité dont il a été plusieurs fois honoré marque assez la confiance qu'avaient en lui ses concitoyens. Et cependant le ciel l'a fait mourir, en quel endroit? à cent lieues de son pays.

DE CHARLES BONAPARTE. 45 dans une contrée étrangère, indifférente à son existence, éloigné de ce qu'il avait de plus précieux. Un fils, il est vrai, Pa assisté dans ce moment terrible ; ce dut être pour lui une consolation bien grande, mais certainement pas comparable à la triste joie qu'il aurait éprouvée s'il avait terminé sa carrière dans sa maison, près de son épouse et au sein de sa famille. Mais l'Être suprême ne l'a pas ainsi permis : sa volonté est immuable, lui seul peut nous consoler. Hélas ! du moins, s'il nous a privés de ce que nous avions de plus cher, il nous a encore laissé les personnes qui seules peuvent le remplacer. « Daignez donc nous tenir lieu du père que nous avons perdu. Notre attachement, notre reconnaissance seront proportionnés à un service si grand. Je finis en vous souhaitant une santé semblable à la mienne. « Votre très-humble et très-obéissant serviteur » et neveu, , « NiPOtEOUE DE BU0NA?ARTS. »

46 NOÛVEAU SUR LA VIE I « Parla le Maître. « Ma Chère
«Eu, < C'est aujourd'hui, que le temps a un peu calmé les premiers
transports de ma douleur, que je m'empresse de vous témoigner la
reconnaissance que m'inspirent les bontés que vous avez toujours eues pour
nous. Consolez-vous, ma chère mère ; les circonstances l'exigent. Nous
redoublerons nos soins et notre reconnaissance, et heureux si nous pouvons,
par notre obéissance, vous dédommager un peu de l'incalculable perte d'un
époux chéri. Je termine, ma chère mère; ma douleur me Tordonne, en vous
prieant de calmer la vôtre. Ma santé est parfaite et je prie tous les jours que le
ciel vous en gratifie d'une semblable. Présenter mes respects à Zia Geitruaë,
Minana Saveria, Minana Feschy etc. « P. S. La reine de France est
accouchée d'un prince»

The text on this page is estimated to be only 15.57% accurate

DE CHARLES BONAPARTE. 47 jioiQmé le duc de Normandie»
leS7 de marSt à 7 heures du soir. < Votre très-humble et affectionné fils, c
NÀPouBœifi ra Buomàpartk (1). » Charles méritait bien les regrets de son
fils ; il emportait ceux de ses concitoyens et de tous ceux qui Pavaient
connu. Il était bon patriote, bon époux, excellent père, loyal, franc et sincère
ami. Il ne laissait pas à ses enfants une grande fortune» mais il leur léguait
en revanche une* réputation pure et intacte. Sa passion pour la dépense
avait sans doute un peu dérangé ses affaires} mais elle ne l'avait pas ruiné
comme on su osé le dire. madame Bonaparte sentit plus que personne la
perte qu'elle avait faite. Sa douleur fut extrême; cependant (i) Lea ^tOL
lettres ^*on vient d# Ufè Mnt évite* sur là Mt^e feuille de payier^ qui porte
cette adresse : A Monsieur de PuQTHf^ parte, archidiacre de la cathédrale
d'Ajaccio en Corse, à Ajaccio f\$it iimî&e^.'-^'llUlgré cette adtvssé, on nt
yxAi aucune marque inq^^ y^nxdi,^ 4it, M, f«^ par U^ oafie, ''

48 NOTICE SUR LA VIE elle n'oublia pas qu'elle était mère d'une nombreuse famille, qu'elle se devait tout entière à ses enfants. Ses larmes coulèrent longtemps, mais son parti fut bientôt pris. Quoique à la fleur de l'âge, elle avait donné le jour à treize enfants, dont cinq garçons et trois filles avaient survécu. Jérôme était encore au berceau. Le monde n'eut plus de charmes pour elle; le souvenir de son époux et l'éducation de ses enfants remplirent toute son existence. Elle vécut dans la retraite et n'eut d'autres soins que le rétablissement de ses affaires domestiques. Son guide, son appui, son soutien, c'était Tarchidiacre Bonaparte, son oncle. Ce respectable vieillard s'était dessaisi depuis plusieurs années de l'administration des affaires de la famille pour se livrer entièrement à son ministère; mais, d'une telle conjoncture, il n'hésita pas à en reprendre le fardeau. La maison Bonaparte ne tarda pas à se ressentir de l'habileté de la main qui la dirigeait. Une bonne partie de la fortune de la famille Bonaparte se composait de gros et menu bétail ; l'autre de vignes, enclos et maisons. Les colons, les bergers, les locataires furent mandés; l'archidiacre prit connaissance de tout et rétablit le plus grand ordre dans ces affaires.

DE CHARLES BONAPARTE. 49 Madame Bonaparte trouva dans les soins affectueux de son oncle un adoucissement à ses chagrins. La mort, qui avait empoisonné sa vie en moissonnant trop tôt celle de son mari, respecta aussi longtemps qu'il fallait les jours de son mentor. Lorsqu'il descendit dans la tombe (1), ses larmes coulèrent de nouveau, son cœur saigna encore, mais ses enfants étaient en âge, sa situation de fortune singulièrement améliorée : elle se résigna, et attendit. (i) Le 16 octobre 1792, 4

The text on this page is estimated to be only 21.82% accurate

MÉMOIRES SUR L'ENFANCE ET LA JEUNESSE DE
NAPOLÉON JUSQU'A L'AGE DE 23 ANS. Non sine Dîs animosus infans.
(HoR.> liv.iii, 0. 4.)

The text on this page is estimated to be only 26.19% accurate

CHAPITRE I. Napoléon jusqu'à son entrée à Brienne. Naissance de Napoléon.— Circonstances.*~Sa première enfance. — Sa nourrice. — Sa grand'mère. — Il reçoit le baptême. — Son parrain, sa marraine.— Circonstances. — Sa passion pour les militaires. — Il se fâche contre un grenadier. — Ses promenades militaires. — Querelle des enfants. — Napoléon part pour Brienne. Napoléon naquit à Ajaccio le 4 5 août 1 769, vers les 11 heures du matin. Sa mère était à l'église lorsqu'elle sentit les premières atteintes. Elle sortit précipitamment, courut s'enfermer dans sa chambre; mais elle n'y était pas plutôt arrivée qu'elle accoucha heureusement. Sa belle-sœur, Gertrude, qui l'avait sui~

The text on this page is estimated to be only 25.94% accurate

54 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. vie, servit de sage-femme en attendant qu'on en eût trouvé une. L'enfant, qui en s' échappant du sein de sa mère avait jeté des cris perçants, devint doux et tranquille aussitôt qu'il fut emmaillotté. Il montra le même caractère pendant les deux premières années de son enfance. Depuis lors il devint colère, emporté et d'une obstination extraordinaire. Dès qu'il avait émetté ou refusé quelque chose, il n'y avait pas moyen de le faire changer d'avis. La résistance l'irritait, les menaces l'excitaient au lieu de l'intimider. Il fallait commencer par le satisfaire et puis lui parler doucement raison en le caressant : c'était le seul moyen d'obtenir quelque chose de lui. Sa nourrice ne pouvait souffrir que personne le contrariât. Sa grand'mère, qui s'avisait quelquefois de vouloir le corriger, avait des scènes avec elle. « Allez prier le bon Dieu, disait la nourrice; ne vous mêlez pas de son petit ; cela ne vous regarde pas. » Napoléon touchait à sa deuxième année, et n'avait encore été soumis à la cérémonie du baptême. Bientôt le 2^e juillet 1771 en même temps que sa soeur, Marie-Afme, née le 14^e de la même mois, et décédée peu

The text on this page is estimated to be only 17.36% accurate

^ t«Bips après. Il vouliA ne «enîr agenouillé f emâaiit que le prêtre pponoiitçait sur 4m les prièresd'us&ge ; smi p&rraitt (Laurent Ginbega) et da marraine Cerfmâe (sa t&Dte) eu ^firent 4siuta»t par 'ses instafices* C'est qwe TnadatneBonaparte^-vraitype de la mèi%clirÀtieime,lQt faisait sucer avec le knl les 'premiers prmcnpes ^e lareligion catholique . Pendant qu'on baptisait sa scenr, il'garda un silenee respectueux, jusqu'^ ce que le prêtre voulut lui verserde l'eau bénite surlatête : «Non,non,s'écmitil , ne la mfniiRez pas : » il s' élança comme pour le retMir, mais Teau avait déjà ooulé. Il se fâcha contre le prêlre, 4 contre la marraine, contre tous ceux qui assistaient au baptême. A Fage de trois ans, il commença à apprendre l'alphabet. Il faisait des progrès rapides, mais la passion pour les jeux d'enfant, les tambours, les fusils, les épées, etc., etc., l'emportait sur l'étude. Rien ne pouvait l'arrêter lorsqu'il entendait les soldats passer dans la rue. Si sa nourrice n'était pas prompte à le conduire, il ne s'en mettait pas en peine ; il s'armait de son petit fusil, ceignait son épée, et courait se placer hardiment dans les rangs. Les officiers lui faisaient toutes sortes de caresses, les soldats étaient charmés de le voir suivre

56 MÉHOIBES SUR NAPOLÉON. avec soin leurs évolutions, se placer à leur tête, et balbutier quelques mots de commandement. C'était l'enfant chéri de la garnison. Il voulait des moustaches, des plumets sur son chapeau » des éperons, des épaulettes, des sabres, des tambours, des fusils, et même des canons. Si parfois il ne voulait pas lire, ou se refusait à quelque chose, il suffisait de lui promettre l'un de ces objets pour qu'il fit tout ce qu'on désirait de lui. Il ne pouvait pas concevoir pourquoi il n'avait pas de moustaches. Il en était chagrin. Il demandait aux grenadiers comment ils s'y prenaient pour en avoir de si belles. Un sergent le conduisit un jour au quartier, lui appliqua une superbe moustache, et le ramena tout joyeux à la maison. Son père s'en amusa beaucoup. Lorsque le sous-officier voulut se retirer, il demanda un louis à sa mère pour lui en faire cadeau : on lui donna six francs. Comme le sergent refusait : « Acceptez-les, camarade, dit-il, vous boirez à ma santé. 1 » Un jour que, selon son ordinaire, il s'était mêlé aux exercices des soldats sur le champ de manœuvre, un grenadier fit semblant de se fâcher contre lui. « Petit bonhomme, lui dit-il, marchez vite ou je vous colle

The text on this page is estimated to be only 29.73% accurate

CHAPITRE PREMIER. 57 «c sur. ma giberne. » L'enfant le regarda de travers et continua comme auparavant.— < Vous faites le .crâne! » , Il ne du nioL Aussitôt T instant du repos venu, il s'ap«proche du grenadier et lui dit : — « Monsieur, vous m' avez manqué . — Et puis ? — Vou&m' enrendrez raison. — De quelle majQièrè ? -^ En tirant le sabre avec mot — Je le veux bien . » Napoléon ôte son habit, tire sonpetU sabre et se met en garde. Le grenadier, de son côté, tire en riant son sabre du fourreau. Napoléon fond inopétueusemtnt sur lui. Le grenadier recule, comme s'il eût eu peur. En ce moment les oiBciers, qui aperçoivent cette scène accourent, loi font des compliments sur sa bravoure, affectent de donner tort au grenadier, menacent de le mettre en prison. — « Eh non ! laisseznous nous battre. — Mais vous êtes ofBcier ; un officier ne se bat jamais avec un soldat. — Puisque j'ai ua sabre, c'est pour m'en servir contre ceux quim'offeU"*^ sent. » On eut toutes les peines du monde à le calmer. Son père, quipassaitparlà, fut enchanté de le trouver le sabre à la main ; il plaisanta sur ses goûts guerriers et dit en riant : « Vous me gênez cet enfant, messieurs, et\ vous m'obligerez à en faire un soldat. » ^ / Les oi&ciers ne négligeaient rien de toutce qui pouvait . i.«.' -j » 'r » \ «\ 1 .V • V .*, '\ v-^ 0 9 *^ C •

The text on this page is estimated to be only 13.63% accurate

S8 * MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. flatter sa petite vanité. Les soldats étaient beuveux lorsqu'ils pottaient Ta Toir parmi eosi. Ils vûent pour lui une prédilection toute particulière, et il les payait de « retour. 'La première enfance de Napoléon n'est remarquable que par cette passion immodérée pour les amusements y* « militaires. Son âme y était toute entière. Ce n'était qu'en secondant ce penchant que Ton pouvait lui faire apprendre tout ce que Ton voulait, car il ne lui fallait que la volonté pour réussir en tout. Sa mère connaissait son faible et le mettait à profit : avec une promesse ou une louange donnée à propos, elle lui faisait passer une journée entière enfermée dans une chambre, occupé à apprendre par cœur son catéchisme, "des noms, des verbes, des règles, etc. On lui offrait un grand et un petit uniforme d'officier ; on avait garni sa chambre de tout ce qui pouvait frapper et satisfaire sa fantaisie. Un petit canon était la seule pièce qui manquât à son arsenal; c'était depuis quelque temps l'objet de tous ses vœux : on trouva moyen de lui en procurer un de fonte avec son affût (4) . Dès lors commencèrent les (i) Ce canon a été volé chez M. Ramolino, en 1806. n'était encore dans le même état que lorsqu'il fut donné à Napoléon le 10 août.

The text on this page is estimated to be only 24.36% accurate

CHAMTKE PREMIER. ' ?9 promenades militaires dans la Tille. Tous les enfants furent enrégimentés. les uns étaient attelés à la prolonge, les autres ^inirrdh&ie»t en colonne derrière la pièce, ayant Napoléon klein* tête, le salore nu à la main, la mèche allumée. Taniôtune place était attaquée, emportée à rassatrt, tantôt défendue et sauvée. Les hommes prenaient plaisir à voir toutes ces manœuvres et jouissaient en «ecret Ôe l'esprit guenier qui gagnait les enfants. Une vieille rivalité existait depuis des siècles entre les habitants du faubourg et ceux de la ville. Les 'eîÉftAùis en liértaient pour ainsi dire de leurs pères et «en devenaient de tout temps les coryphées. Dans les classes, dans les rues, anx promenades, il y avait toujours quelque défi ; mais, à des époques déterminées, on guerroyait en masse, on se battait à coups de pierres (1). Assez souvent le sang coulait de part et d'autre. C'était une habitude que les pères pardonnaient aux fils, lors nrèn>e qu'ils tie l'approuvaient pas. La façon en était toute simple : à leur âge ils en avaient fait autant (§})• m (i) On guerroyait ordinairement en avril et septembre. Depuis la «âémolitfon des remparts, cette rivalité n'existe plus, (2) Cette rivalité et cet usage existent dans presque tous les vilV \ N

60 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. Ceux du faubourg étaient en plus grand nombre ; ordinairement plus adroits et plus exercés à la lutte. L'avantage leur demeurait presque toujours. Ceux de la ville placèrent Napoléon à leur tête, dans l'espoir qu'il ferait jouer l'artillerie contre leurs adversaires ; / mais il s'y refusa, parce qu'il lui paraissait honteux de se battre avec d'autres armes que celles de ses ennemis. Cependant il garda le commandement et la direction de ses camarades, quoiqu'il y en eût de plus âgés que lui. Napoléon s'aperçut dans les premières escarmouches que les Borghigiani (ceux du faubourg) étaient plus forts que les Ajacciens, en nombre, en adresse et en courage. Il eut recours à la ruse. Quelquefois il attaquait à la tête d'une partie des siens, puis battait en retraite, attirait les poursuivants dans une embuscade, faisait tout à coup volte-face, et les mettait en déroute. Tantôt il les faisait attaquer brusquement par derrière et sur les flancs, pendant qu'il faisait en tête une charge vigoureuse ; tantôt il s'emparait d'une position avantageuse de terre, surtout dans ceux qui se composent de plusieurs hameaux«

CHAPITRE PREMIER. 61 geuse, y faisait faire une grande provision de pierres, envoyait le défi aux Borghigiani[^] qui, accoutumés à vaincre, ne pouvaient souffrir qu'on les provoquât. Ils attaquaient en désespérés, faisaient des prodiges de valeur, mais la position restait aux Ajacciens ; ils étaient forcés de se retirer honteux et maltraités. Le moral des Ajacciens s'était relevé depuis que le jeune Napoléon était à leur tête. La bravoure revenait avec la confiance. Les Borghigiani auraient voulu oublier les échecs reçus pendant la campagne d'avril et se dissimuler la supériorité qu'avaient acquise leurs adversaires ; mais la ville avait retenti de leurs défaites : les Ajacciens en étaient très-orgueilleux ; ceux-là en étaient au désespoir. La pensée des Borghigiani se portait avec une espèce de complaisance sur le mois de septembre. Cette seconde campagne devait effacer la honte du mois d'avril et leur faire ressaisir l'avantage. En attendant, les Ajacciens célébraient leurs victoires « par des promenades militaires et des salves d'artillerie. C'étaient autant de coups de poignard portés au cœur des Borghigiani. De là de nouveaux défis, des combats sur les places, dans les rues, partout où l'on se rencontrait.

The text on this page is estimated to be only 19.87% accurate

62 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. Le mois de septembre approchait. De ce côté on s'apprêtait à courir les chances d'une nouvelle lutte. Napoléon, toujours à la tête des Français» avait médité dans l'intervalle un nouveau plan de campagne. Il avait pensé à porter le champ de bataille du côté des salines afin de mettre les siens dans la nécessité de vaincre par impossibilité de prendre la fuite, comme ils avaient coutume de le faire lorsqu'ils combattaient du côté de la place Diamant. La première quinzaine du mois d'août fut employée par les Français à ramasser des pierres. Le soir ils les embarquaient sur des nacelles pour aller les enfouir dans le sable qui est sur le rivage de la mer du côté des salines où il était fort difficile d'en trouver. Napoléon avait formé le plan d'attirer les Français sur la grève, où, manquant de pierres, ils auraient été accablés par les siens qui savaient où en prendre. Il voulait suppléer au nombre par les ruses, par les manœuvres, par des coups inattendus. Le génie, qui, en changeant la tactique de la guerre, devait frapper le monde d'étonnement et d'admiration, s'annonçait dès l'âge de huit ans. Ce furent cette passion pour la milice et cette adresse

CHAPITRE PREMIER. 63 pour tous les exercices militaires qui déterminèrent son père à lui procurer une place à l'école de Brienne. Marbœuf, comme il a été dit, lui prêta son appui et ne tarda pas à la lui faire accorder. Charles en reçut Favis dans le mois d'août i 778 et partit vers la fin du mois avec Napoléon (I). (i) Il résulterait cependant des registres de Técole militaire de Brienne que Napoléon n'y est entré que le 23 avril 1779 (histoire de Napoléon, par M. Alexandre Dumas, pages 2 et 6).

The text on this page is estimated to be only 12.44% accurate

CHAPITRE IL Naj^léan à Brieiine, à Paris, à Valence, en Corse,
jasqu'à la rérolation de 1789. 5 [

The text on this page is estimated to be only 22.10% accurate

Napoléon à Brienne. — On veut lui faire subir le Bort des nouveaux venus. — Il met bientôt un terme aux mauvaises plaisanteries. — On le punit.— Sa réponse au maître de quartier. — Le père Patrault. — Le portrait te duc de Ghoiseul.— Progrès de Napoléon. — Bienveillance de la maison de Brienne. — ^Une lettre de Napoléon.— De Kéralio.-- De Regnault.— Napoléon à Paris. — Ses nominations de cadet gentilhomme et de lieutenant. — Il ▼a à Valence. — Demazzis.— Il concourt à TAcadémie de Lyon.— Il travaille à l'histoire de la Corse. — L'abbé Rayoal. — Napoléon dirige l'éducation de ses frères et sœurs. — Anecdote sur la bombe. — Cabinet de MUelli. •— Le chêne astique. En entrant à l'école militaire de Brienne , Napoléon sentit promptement qu'une vie nouvelle commençait pour lui. Aux soins affectueux de ses parents succédait une discipline sévère ; au tendre sourire de sa mère, la physionomie dure et sombre des professeurs, qui, à Texception d'un seul, ne savaient guère tempérer

68 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. Texercice de leur autorité par la douceur et la bienveillance des manières. D'un autre côté, ses condisciples, loin de se prêter aux habitudes de supériorité et de commandement qu'il avait contractées à Ajaccio avec les enfants de cette ville, voulurent le faire passer par les petites avanies auxquelles les anciens avaient coutume de soumettre les nouveaux venus. Mais, si son cœur eut à souffrir des procédés de ses maîtres, sa fierté naturelle se révolta contre la tyrannie de ses camarades et mit bientôt un terme à leurs mauvaises plaisanteries. Dès les premiers jours, il repoussa à coups de règle deux de ses condisciples, qui, dans la classe, voulaient s'amuser à ses dépens. On le mit aux arrêts pendant trois jours. Ensuite le maître de quartier lui fit une sermonce. — « Si à l'avenir, lui dit-il, vous n'êtes « pas sage, on vous mettra en prison. » — « Eh bien I « Monsieur, vous pouvez m'y mettre dès à présent, car c je suis décidé à me faire justice de quiconque s'avise sera de plaisanter sur moi. » — « Mais personne ne « vous plaisantera. » — < Alors, Monsieur, je vous réc ponds de moi. » Le père Patrault, qui était présent, fut étonné de trouver dans un enfant de son âge tant d'énergie et tant d'aplomb.

CHAPITRE DEUXIÈME. 69 La première fois que Napoléon aperçut dans une des salles de Técole le portrait du duc de Choiseul, il s[^]approcha d'un air sombre du tableau et dit tout haut du ton de la menace : « Tu me rendras compte un jour du « sang que tu as fait couler dans ma patrie et des « libertés que tu nous as ôtées. » Puis, se tournant vers quelques élèves stupéfaits de cette apostrophe, il ajouta avec dédain : « qu'il était honteux de garder à <t Brienne le portrait d'un homme tel que le duc de « ChoiseuL » Cette incartade patriotique fut bientôt connue des professeurs et les indisposa contre le jeune Corse , au caractère impétueux et indompté, qui ne ressemblait en rien à ses condisciples. Le père Patraultseul devina, dès lors, le génie qui se cachait sous cette rude écorce. Il étudia cet enfant à Pâme inflexible, et se prit pour lui d'une affection qui ne se démentit jamais. Les progrès du jeune insulaire furent bientôt remarqués à l'école. Son aptitude au travail, son adresse étonnante aux exercices militaires le firent souvent proposer pour modèle à tous les élèves de sa classe. Rien ne le rebutait, rien ne lui semblait difficile ; son esprit jui[^]te et pénétrant saiiûssait vite et retenait avec ténacité.

The text on this page is estimated to be only 20.80% accurate

70 MÉMORAIRES SUR NAPOLEON. Le binôme de Newton, les logarithmes, le calcul différentiel, intégral, l'hypothèse, etc., étaient parfaitement compris par Napoléon, dès la première démonstration, au grand étonnement des professeurs et des élèves. A en juger par la grande facilité qu'il avait à apprendre les théorèmes qu'on lui démontrait, et à résoudre les problèmes qu'on lui proposait, on aurait dit qu'il avait plusieurs années de mathématiques. Il faisait des progrès rapides dans les sciences; ses facultés intellectuelles, en se développant, anticipaient sur l'âge. En moins de quatre ans, il était le premier élève de l'école de Brienne. Pichegru, qui était alors son répétiteur, s'étonnait des progrès immense que le jeune élève faisait tous les jours. Bientôt, il ne fut plus question que de lui dans l'école. La recommandation de l'archevêque de Lyon à la famille de Brienne l'aida à conquérir l'intérêt de ses maîtres. Tous les dimanches, elle l'envoyait chercher, et en avait en même temps un des professeurs à dîner chez elle avec lui. L'hospitalité de la maison de Mme de Brienne, alors très puissante, lui valut aussi celle de toute l'école. Autant il avait essuyé de mauvais traitements en son enfance, autant il éprouva dès lors de bons soins.

The text on this page is estimated to be only 11.62% accurate

dé». Tous rhdlBaieDt de compUsance envers Im. Cependant Gehû gra kii in^irait te plus d'estine, le pke^ d'attachement, c'était le père Patradt. C'était ie sed qui jouît de toute sa confianœ, le seul à qui ii dévoilât le Ibad de son âme. Par la lettre soivanle, on verra quelle était Tes-^ tîme qa'il avait pour ce {iروفesseur, et qaelles étaient ses idées et ^s occopations à Page de dix à onse ans. V Mon ghek pèrb, « Votre lettre (4), ooininevott8penseziNen, neni'apa& iait beaiiooiq[] de plaisir; mais la raison et tes intérêts de V6tre santé et de la famille, qui me sont fort ehers, m'ont fiût loner votre prompt refour en Corse et m'ont consolé tout à fait. D'ailleurs, étant assuré de la continuation de vos bontés et de votre attachement et empressement à me Êôre sortir et seconder en ce qui peut me faire plaisir, comment ne serais-je pas inen aise «t content? (i) L'original de ceUe lettre se trouve entre les mains de M. Bractâsi, d* Ajaccîo, qui a bîm toolii nie le eomnmgîqver.

n MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. Au reste je m'empresse de vous demander des nouvelles des effets que les eaux ont fait sur votre santé et de vous assurer de mon respectueux attachement et de mon éternelle reconnaissance. « Je suis charmé que Joseph soit venu en Ck>rse avec vous, pourvu qu'il soit ici le 1 «' de novembre, un an environ de cette époque. Joseph peut venir ici parce que le père Patrault, mon maître de mathématiques que vous connaissez, ne partira point. En conséquence monsieur le principal m'a chargé de vous assurer qu'il sera très* bien reçu ici et qu'en toute sûreté il peut venir. Le père Pa* trault est un excellent maître de mathématiques, et il m'a assuré particulièrement qu'il s'en chaî;erait avec plaisir ; et si mon frère veut travailler, nous pourrions aller ensemble à Y examen d'artillerie. Vous n'aurez aucune démarche à faire pour moi, puisque je suis élève simplement. H faudrait en faire pour Joseph ; mais puisque vous avez une lettre pour lui, tout est dit. Ainsi, mon cher père, j'espère que vous préférerez le placer à Brienne plutôt qu'à Metz, par plusieurs raisons. 4 "" Parce que cela sera une consolation pour Joseph, Lucien et moi ; <(9i^ Parce que vous serez obligé d'écrire au principal

. CHAPITRE DEUXIÈME. 73 de Metz, ce qui retardera encore puisqu'il vous faudra attendre sa réponse ; <K 3<» Il n'est pas ordinaire à Metz d'apprendre ce qu'il faut que Joseph sache pour l'examen, en 6 mois 3 en conséquence, comme mon frère ne sait rien en mathématiques, on le mettrait avec des enfants, ce qui le dégoûterait. Ces raisons et beaucoup d'autres doivent vous engager à l'envoyer ici; d'autant plus qu'il sera mieux. Ainsi j'espère qu'avant la fin d'octobre j'embrasserai Joseph. Du reste il peut fort bien ne partir de . Corse que le %6 ou 27 d'octobre, pour être ici le i 2 ou 43 novembre prochain. Je vous prie de me faire passer Bosv[^]el (Histoire de Corse) avec d'autres histoires ou mémoires touchant ce royaume. Vous n'avez rien à craindre ; j'en aurai soin et les rapporterai en Corse avec moi, quand j'y viendrai» fût-ce dans 6 ans. « Adieu, mon cher père : Chevalier vous embrasse de tout son cœur; Il travaille fort bien, il a fort bien su à l'exercice public. Monsieur l'inspecteur sera ici le 15 ou le 16 au plus tard de ce mois, c'est-à-dire dans 3 jours. Aussitôt qu'il sera parti, je vous manderai ce qu'il m'a dit. Présentez mes respects à Minana Saveria , Zia Gel'

The text on this page is estimated to be only 12.08% accurate

74 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. irude^ Ziù iViWino, Zm
ImUa^ etc. Mes coittpliiieit& à Minana Francescay Santo^ Giovannaj
Orêzio : je vous pnt d'avoir soin d'eux. Doanez^iûoî de leurs nouvdles et
ditesr-iDoi s'ils sont à leur aise. Je finis ea vous soutudtant une aussi bonne
santé que la mienne. « Totre tres-humble et très-obéissant, t. c. et fils « Ds
BcoNAPAETB, rarrière*c&det (4). » Napoléon l'esta enviit^n six ans à
Briemie, ou il devint non-seulement le premier élève, inais cacore Fenfant
chéri du coU^e. Lorsque deKeralio manifesta, eo 4782, Tînteation de le
&ire appeler à l'école militaire de Paris^ tous tes professeurs s'y opposèrent
sous différents, prétextes. L'inspecteur n'eut point égard aux observations
qa*on lui fit, elle porta dans ses notes. Cependant il n'eut pas le temps
d'accompUr ses desseins. La mort l'enleva trop lot à sa fanûlle et à sa potrie.
S'il eût vécu jusqu'à l'eai(i) Cette lettre ii*a point d'adresse parce que la
feuille est écrite ^JB^UM boHt. filkd«î| «loar éié iwfr SM» eit««|Dppt«

The text on this page is estimated to be only 26.99% accurate

CHAPRE DEUXIÈME. 75 fîre» il aurait pu s'enorgueillir avec raison d'avoir été l'un des premiers à pressentir dans un enfant le plus grand génie du siècle. M^r de R^{an}navdt, appelé au poste de M. de Keralio, eut le bon esprit de suivre les intentions de son devancier : Napoléon fut appelé à Paris. Le jeune élève continua à mériter l'estime de ses chefs, à faire l'admiration de ses professeurs. Tout était original en lui jusqu'à ses défauts. Il pensait et s'exprimait en philosophe: ses idées frappaient par leur nouveauté, par leur justesse ; ses conceptions étaient vastes et sublimes ; ses réflexions savantes et profondes. La théorie, comme la tactique militaire, était, à son avis, surannée, trop au-dessous des lumières et des connaissances du temps. C'était un échafaudage confus, qui devait s'écrouler au premier choc: une nouvelle méthode était indispensable ; le premier qui en oserait proposer une ne pouvait pas manquer de paraître à l'époque. Il regrettait de ne pouvoir dissiper la terreur des siècles, mais » en ce moment » il était trop jeune pour se bercer d'un pareil espoir. Il se bornait donc à soumettre à ses professeurs les objections que lui fournissaient ses méditations sur l'histoire et sur

76 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. l'art de la guerre. Personne ne savait mieux que lui exalter les exploits des anciens, ni en relever les fautes. Il ne tarda pas à obtenir une nouvelle marque de la bienveillance royale : on lui donna une place de Cadet-Gentilhomme, ce qui lui aplanissait déjà le chemin à une place d'officier. L'année suivante, il obtint la charge de lieutenant en second dans une compagnie de bombardiers du régiment de La Fère» — Si Ton aime à jeter les yeux sur ces deux nominations, les voici (4) : « [434] A monsieur le marquis de Timbrune[^] inspecteur général de mes écoles royales militaires. « Monsieur de Tooirime, « Ayant donné à Napoléone de Buonaparte, né le « 4 5 août 4 769, une place de Cadet-Gentilhomme dans < la compagnie des Cadets-Gentilshommes établie en « mon école royale militaire ; (i) Le texte original de ces deux pièces se trouve entre les mains de M. Braccini. Il en est de même de plusieurs autres lettres de Napoléon qu'on trouvera dans la suite.

The text on this page is estimated to be only 28.31% accurate

CHAPITRE DEUXIÈME. 77 « Je vous écris cette lettre pour vous dire que vous « ayez à le recevoir et faire reconnaître en la dite c place de tous ceux et ainsi qu'il appartiendra; et c la présente n'étant pour autre fin, je prie Dieu qu'il « vous ait, monsieur le marquis de Timbrune, en sa « sainte garde. « Écrit à Versailles, le 22 octobre 1784. c Louis* » c Le maréchal de Ségur. » A monsieur le chevalier de Lange, brigadier d'infanterie, colùtiel du régiment de la Fère de mon corps royal de l^ artillerie , et, en son absence y à celui qui commande la compagnie des bombardiers d^Autun. (A Napoléone de Buonaparte.) Monsieur le chevalier de Lange, i Ayant donné à Napoléone de Buonaparte la charge ^ de lieutenant en second de la compagnie de bom

The text on this page is estimated to be only 21.94% accurate

78 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. « bardiers d* Autan du
régiment de la Fère de mop « corps royal de rartillerie ; « Je TOUS écris
cette lettre pour voua dire que vous « ayez à le recevoir et faire reoonnaitre
en ladite chaîne <i de tous ceux et ainâ qu'il appartiendra ; et la pré< sente
n'étant pour autre fin, je prie Dieu qu'il vous " ^c ait, monsieur le chevalier
de Lance, en sa sainte « garde. € Écrit à Saint-Cloud, le 1«' septembre 4785.
c Louis. » « Le maréchal de Ségur. » Au moment de partir pour sa
destination, il reçut ordre de se rendre à Valence, ce qu'il fit promptement.
Ce fut pendant son séjour dans cette ville qu'il médila sérieusement sur l'art
de la guerre. Toujours enfermé dans sa chambre, toujours occupé, il roulait
dans sa tête des projets, des plans gigantesques. Il travaillait pendant
plusieurs heures du jour à ébaucher ses idées sur le papier, ou, comme il
disait lui-même, ses rêveries : puis il déchirait tout , s'habillait, allait se

The text on this page is estimated to be only 29.87% accurate

CHAPITRE DEUXffïiJE. 79 prameiMr tout seul, ou avec son cher Demarzzîs, celui de SCS camarades qui lui était le plus attaché. L'Acaàémie de Lyon proposa un prix sur cette question donnée par Tabbé Raynal : Quets sont tes principes et les smtifnents quim éeit le plus recommander pour rendre rhomme heweux ? Napoléon, qui avait la conscience de ses forces, que rien ne rebutait, puisque rien n'était audessus de son génie, traita cette difficile et importante question. Il remporta le prix en gardant l'anonyme. Ce fut pareillement pendant son séjour à Valence que Napoléon travailla à l'histoire de son pays. Il avait conçu oe projet dès son séjour à Brienne, mais jusquelà ii n'avait pas eu le temps de s*en occuper. Ayant alors achevé ses études, se trouvant en garnison dans une ville où il n'avait rien à faire, il revint naturellement à ses premières idées. Son père avait négligé de lui envoyer à Brienne les livres qu'il avait demandés. Comme il venait alors tous les ans passer quelques mois à Ajaccio, il les emporta avec lui, dès son premier voyage, mais non sans quelque opposition de la part de son oncle, l'archidiacre Bonaparte, qui regardait ees livres comme des ouvrages rares et précieux, surtout pour un Corse.

80 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. Frappé du long esclavage de sa patrie, vivement contristé à la lecture des maux qu'avaient endurés nos pères. Napoléon sentait chaque jour augmenter sa haine contre les tyrans : sa sensibilité s'échauffait, son imagination exaltée peignait les faits, les abus avec des traits de feu. L'abbé Raynal, auquel il soumit son travail, lui donna beaucoup d'éloges, et lui conseilla de le publier. Napoléon avait à cœur l'éducation de ses frères et de ses sœurs; il prenait toute sorte d'intérêt à ce qu'ils en reçussent une complète, comme s'il eût eu le pressentiment de son élévation future. Il recommanda Lucien à Joseph, et se chargea lui-même de l'éducation de Louis. En 1786, il l'emmena à Valence, où il ne négligea rien pour l'élever militairement. En lui donnant toutes les notions nécessaires à la profession des armes, il avait soin de l'accoutumer en même temps à une discipline exacte et sévère. L'élève, avec des talents supérieurs, n'entraînait pas dans les vues militaires de son frère. Il témoignait plus de goût pour la littérature et pour les beaux-arts, ce qui contrariait beaucoup les projets de Napoléon, qui aurait voulu voir tous ses frères dans l'armée, dès leur jeunesse.

CHAPITRE DEUXIÈME, 81 Joseph, doué d'un esprit juste et solide, avait endossé la robe J Lucien, avec le feu et la vivacité du talent, n'était pas façonné pour l'état militaire ; Jérôme était encore enfant : on ne pouvait porter sur lui aucun jugement. Néanmoins Napoléon ne se rebutait pas; il continuait l'éducation de Louis, comme Joseph continuait celle de Lucien. Lorsqu'il venait en Corse, et il y venait tous les ans, il prenait aussitôt la tutelle de la famille, sans se mêler des finances, dont la direction était dévolue à son oncle, l'archidiacre Bonaparte ; il veillait à ce que ses frères et ses sœurs s'acquittassent exactement de leurs tâches respectives. Joseph , quoiqu'il fût Tainé , n'était pas moins soumis que les autres à sa censure; il ne jouissait d'autres privilèges que de n'être pas mis aux arrêts, lorsqu'il était en faute. Lucien, Louis, Jérôme gardaient ces arrêts, simples ou forcés , selon les sujets de plainte qu'il avait contre eux. Quant à ses sœurs, elles se croyaient sévèrement punies, lorsqu'il ne les approuvait pas. Madame Bonaparte, très-austère et très-réservée dans l'éducation de ses enfants, s'en déchargeait sur Napoléon, toutes les fois qu'il arrivait à Ajaccio, On aurait 6

The text on this page is estimated to be only 17.79% accurate

8? MÉMOUHES SUR NAPOLÉON, dit (} u'ou était dans un collera ou dap» iw couvgit. La prière, lei^ommeil, l'étude, lesrçpas, les divwtlMeïi^eqts, la promenade, tout était calculéi meauré, I^ plup grande; hairpiQuie, uu awQur teudre et «iftçère régnaijt entre tou3 les inembrei^ de la familtef £U^ était alors le modèle de la ville, comm^ ^Ue en a été par la suite Tournement et la gloire. Un jour, pendant que Napoléon était à AjaQciOi 1^ officiers d'artillerie voulurent fairç l'essai d'un gro3 mortier qui venait d'arriver du contipeQt. Lacurlo^îtéi avait attiré une foule nombreuse ; Napoléop u'av^yit pas été des derniers à se rendre sur les lieu}^ : U était eu ha* bit bourgeois. Les officiers, Içs artilleurs s'ép^isai^ut eu efforts juutttile^ pour faire arriver la boipbe \$ur uu point marqué à Aspreto (1).^ Napoléon s'aperçut de suite que ni les ous, ni les autres ne connaissaient leur métier et dit à ceuX qui étaient avec lui : « Ils n'eu feront rien. » Enfin,)e\$ officiers remarquèrent qu'il désapprouvait leur méthode* et, croyant l'humilier tout en paraissant vouloir lui faire honneur : «Monsieur, lui dirent-ils, vou9 ave% l'air de (i} Côte^if en face ie la pita^Ue 4*AJ[4çci9f

The text on this page is estimated to be only 17.99% accurate

CHAPITRE DEUXIÈME. 83 « vous moquer de nous; Toudriez-vous nous donner un « échafaud de votre savoir-à faire ? — Je suis bien loin » « r^artit Napoléon, de vouloir me moquer de vous ; « mais je vous avoue <|ae je n'approuve pas votre méthode. — Eh bien » répliqua Ton d'entre eux avec « humeur » veuillez nous apprendre la vôtre. — Pourvu é • ■ « que cela ne vous fâche pas, j'essaierai. — Point du tout, au contraire. » Napoléon mesura de l'œil la distance qui le séparait d'Aspreto et chargea lui-même le mortier et y mit le feu. La bombe tomba juste. On le pria de répéter l'épreuve ; il y consentit : par trois fois consécutives, il mit la bombe au but marqué. Les officiers lui adressèrent des excuses , le public fit retentir la citadelle d'applaudissements mérités. > L'archidiacre était le dépositaire de l'argent de la famille. Il était économe, mais pourtant sans avarice. Quoique Napoléon possédât toute son affection, lorsqu'il s'agissait d'argent, il se montrait un peu difficile. Ce n'était qu'après lui avoir rendu un compte exact de l'emploi de son traitement, de la pension que la famille lui faisait, et lui avoir démontré l'utilité ou la nécessité des sommes qu'il demandait que Napoléon pouvait es

84 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. pérer de les obtenir ; alors même, il n'était pas sûr d'avoir surmonté les obstacles. Dans tous les cas, il devait s'attendre à des sorties contre la prodigalité de son père, à l'énumération des dettes qu'il avait laissées et qui, disait-il, n'étaient pas encore soldées. Sur cet article Napoléon savait bien à quoi s'en tenir. Les dettes •■4 n'étaient pas si nombreuses que l'archidiacre se plaisait à le dire , puisque toutes avaient été acquittées l'année même du décès de Charles. Néanmoins il écoutait avec patience, comme il disait lui-même, le refrain accoutumé de son oncle. Au bout du compte, il parvenait à obtenir ce qu'il demandait. Du reste Napoléon chérissait beaucoup son oncle, et lui portait un attachement vraiment filial. Il savait que ce vénérable vieillard avait à cœur, plus que personne, la prospérité de la famille; aussi il était toujours prêt à lui en témoigner sa gratitude par une déférence et un respect sans bornes , et il exigeait que ses frères et ses sœurs se conduisissent envers lui avec les mêmes égards. Les réparations que l'on faisait à la campagne de Milelli absorbaient une bonne partie du revenu de la famille Bonaparte. Cette campagne, qu'après de longues

, CHAPITRE MEUXIÈME. 85 tergiversations on lui avait enfin concédée en i 786, était entièrement délabrée. Pour en tirer quelque revenu, il fallait y dépenser beaucoup d'argent. L'archidiacre, qui n'avait pas une grande confiance dans la stabilité du gouvernement, con* sidérait comme perdues les sommes qu'il y employait. Napoléon, au contraire^ prenait le plus vif intérêt à l'amélioration de cette terre. Il y passait une partie de son temps, lorsqu'il venait en Corse. Quand il voulait se livrer tout entier à l'étude, il se retirait à Milelli. Là, il était libre d'écrire, de réfléchir tant qu'il voulait sans crainte d'être interrompu. Quelquefois heureux de s'asseoir à l'ombre d'un chêne antique (1), qui avait vu passer bien des siècles, il se livrait aux rêves de son imagination. Il s'entretenait avec son oncle l'archidiacre, assis à ses côtés, de l'histoire des temps anciens ; il en parcourait les périodes, en jugeait les événements, en admirait la gloire, finissant toujours par conclure que le talent, le génie, ne sont rien s'ils ne viennent à propos ; que les grands (i) Ces lignes sont tracées à Tombre de ce même chêne-vert qui semble né avec le monde et ne devoir périr qu'avec lui. \ I

The text on this page is estimated to be only 16.76% accurate

86 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON; hommes soil Im résoUate des grands évéDements qui arrivent dans Tordre de la providence dirine; que tout est (ranâitoire dans ce bas monde ; que la verta, quoique souvent oiéoonnue des hommes, est seule inébranlable au milieu- de la mer orageuse dejia ¥ie. Mécontent du présent, il s'élançait dans l'avenir, qui se présentait à sa pensée gros d'événements. Comme du sommet d'une montagne, il promenait ses regards sur un vaste horizon. Il voyait les nuages se formtf dans le lointain, la foudre, qui, sans gronder encore, lessfflonnait et préparait l'orage. Le sang bouillonnait alors dans ses veines, son âme tout en feu jouissait des approches de la tempête et l'appelait de ses vœux. La campagne de Mîlelli était pour lui un lieu de délices; il s'y plaisait plus que partout ailleurs. L'archî^aere se trouvait ainsi obligé de la faire exploiter malgré lui, et même,, disait- il, au détriment de ses intérêts. « •

The text on this page is estimated to be only 17.50% accurate

CHAPITRE IIL Napoléon jnsqu'aa mois de fénier 4791.

"*

The text on this page is estimated to be only 22.62% accurate

• • < 4 I Gonniûasance^ de Napoléon en politique. — Son jugement sur Louis XVI et sur la réTolution. — La prise de la Bastille. — Ajaccio imite Paris. — Le général Barrin. — Gaffori à Ajacdo. — Adresse à la Constituante. — Niipoléon embrasse le parti delà révolution.— Municipalités. — Jean-Jérôme LeTle. ^ Le comte Ferri-Pisani. — Joseph, officier municipal. -^ Genti. — Po. — La garde nationale. — Peraldi, colonel. — Maximes de Napoléon. — Paoli; ses projets. — Masseria. — Paoli à Paris. — Emeute d'Âjaccio. — Anecdote. — Madame Bonaparte. — Madame Souiris. — Napoléon fait un mémoire. — Joseph. — Ferri-Pisani. — Paoli en Corse. . — Le clergé. -^ L'abbé Recco. — Trentacoste. — Une réponse de Joseph* — Une autre de Napoléon. — Assemblée d'Qrezza.— Paoli et Napoléon.— Joseph.-^Pesch.'- Napoléon à la tribune.— Pozzo-di-Borgo.— Joseph, président. — Pronostic de Paoli sur Napoléon. — Club d'Ajacdo. — Lettre au comte Buttafuoco. Malgré son extrême jeunesse, Napoléon suivait de {Hrës les affaires politiques et financières du royaume. Il connaissait la situation de la France en \ 789, comme

The text on this page is estimated to be only 28.04% accurate

90 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. s'il eût passé toute sa vie dans l'administration. Il avait des idées arrêtées sur tout ce qui pouvait avoir trait au gouvernement. Louis XVI était un excellent roi, mais ce n'était pas le roi que demandait l'époque. Dans un autre temps il aurait fait le bonheur de ses peuples mais alors il n'était pas à la hauteur de sa position. Nous en étions au point où il fallait tout accorder ou tout refuser: les demi-mesures, les demi-réformes étaient insuffisantes. Il fallait conduire et dominer. Le roi, avec des dispositions excellentes, manquait de cette fermeté inébranlable, de cette volonté souveraine qui étaient indispensables pour établir le règne de la loi ou consolider l'ancien système. Engagé dans une fausse route, il n'avait ni le courage de l'abandonner, ni la force de la parcourir jusqu'au bout. La France, la monarchie étaient sur un volcan où il n'était personne parmi les grands, qui pût ou sût les en tirer. Galonné avait creusé, sous une surface agréable, un abîme qui menaçait d'engloutir, avec la fortune publique, celle des particuliers. Les emprunts s'étaient élevés en quelques années à un million d'un million et demi le déficit annuel était de cent quatre-vingt millions. L'Assemblée avait saisi la nation, l'alarme était au comble.

The text on this page is estimated to be only 10.61% accurate

GHAI'FTRE TROISIÈME. «I désabusée. Depuis deux ans^ les deux ctieises^ étiiient en préseiiee, se regaràient, se loîsaieett avec une dé^ fiance mutadle» Krienne était insuffisant pour les concîfier. fl s'était épuisé en démarches inutiles^ Ses coups d'État cmtré les parlements avaient aigri et soulevé l'opinion contte lui. n était tombé, après avoir compromis Tautorité. Necker revenait trop tard pour calmer les esprits^ pour dissiper les appréhensions , pour arrêter le mou^ vement imprimé à une grande nation. Il n'avait d'autre choix et ne pouvait avoir d'autre mérite que celui d^ le diriger; maïs il était douteux qu'il sût le faire. Sieyes, qui vensdt de publier une brochure s«r fe tiers état, était le seul qui, de Tavis de Napoléon, p'ât sauver la monarchie et l'État. C était le seul qui eût des idées jitstes^ panrce qu'il avait beaucoup médité suc lanatwe des gouvernements et sur les institiitions des peuples. TdSeskétafient les idées de Napoléon à son retour de Valence^ au nKHséejoîHel i 7è9. Sononcle, comme ton» ceuxqwVappnschaîent^ Técootait a^dement, iMsqt'iE parlait politique ou rapprochait les événements censH gués dans rbistbiire;.

02 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. La précision, la clarté de ses idées, la profondeur de ses raisonnements, prouvaient que rien n'était nouveau pour lui. Il était parfaitement au niveau de son époque. Un jour que son oncle lui demanda ce qu'il pensait de la révolution, qui s'annonçait avec tant de bruit, il répondit : « Qu'une lutte formidable était déjà engagée entre la philosophie et les préjugés, entre les idées nouvelles et les vieilles habitudes ; qu'il était impossible d'en prévoir l'issue; mais qu'on pouvait raisonnablement assurer, qu'après de longs débats, la loi remplacerait l'arbitraire, l'égalité le privilège. » La nouvelle de la prise de la Bastille (14 juillet), et des événements qui s'en suivirent, n'arriva en Corse que dans les premiers jours du mois d'août. L'île en général ne répondit pas. à l'appel du continent ; elle garda d'abord une attitude calme, silencieuse, au milieu de la combustion générale. La ville d'Âjaccio fut la seule qui s'empressa de partager l'élan du peuple français et de marcher sur les traces de la ville de Paris. La garde nationale commença aussitôt à s'organiser; on arbora la cocarde aux trois couleurs; un comité fut créé pour être l'organe du peuple. Napoléon, qui était à la fois le tribun, l'orateur, le no

CHAPITRE TROISIÈME. 93

Tateur de la ville, ne négligeait rien de tout ce qui pouvaif augmenter l'enthousiasme et servir la cause de la régénération sociale. A Ajaccio, il remua, il électrisa tout avec son infatigable activité. Le comité fit un appel énergique aux communes, aux patriotes de l'intérieur ; mais presque tous gardé⁹ rent un morne silence. Cependant les habitants de la montagne , sans partager encore les innovations de la capitale, s'éveillaient en sursaut aux premiers cris de la nouvelle liberté. Les souvenirs de ce qu'ils étaient jadis les enivraient ; le sentiment de leur bravoure, de leur fierté naturelle, revenait avec l'espoir de leur ancienne indépendance. Les beaux jours de Paoli étaient regrettés alors plus que jamais. Le nuage qui portail la foudre s'élevait déjà sur l'horizon. Le général Barrin, alors commandant de l'île, effrayé des mouvements d' Ajaccio, et craignant le progrès des idées nouvelles, détacha Gaffori pour étouffer un élan qui, à son avis, pouvait avoir des conséquences fSSicheuses. Sous l'égide d'un nom illustre et cher aux Corses,' on espéra pouvoir empêcher, ou du moins retarder, dans l'Ile, la révolution qui venait de s'accomplir sur le continent.

The text on this page is estimated to be only 20.48% accurate

94 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. . Gaffori, boa gré, mal gré, se chargea de cette insupportable odieuse. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il perdît tout d'un coup l'héritage de popularité qu'il tenait de ses aïeux. Nul n'est plus ombrageux que le peuple; il se défie de lui, et il se défie de sa confiance avec une égale facilité. Docile et prodigue de louanges quand on sert sa cause, il devient soupçonneux, difficile et intraitable > si l'on contrarie ses penchants. Gaffori qui, sous l'auréole de la gloire paternelle, s'était flatté que toute entière se lèverait à sa voix pour marcher contre Ajaccio, se trouva cruellement désabusé lorsqu'il voulut essayer son influence. Les patriotes, qui n'avaient pas répondu à l'appel des Ajacciens, ne répondirent pas davantage à celui de cet étrange coryphée du pouvoir. La prudence les avait faits circonspects. Sa défiance les rendit inaccessibles. Gaffori partit enfin pour sa mission, le cœur navré de voir s'évanouir la confiance et la popularité qu'il ambitionnait. Il ne rencontra sur sa route que des visages tristes et abattus. On aurait dit qu'après vingt ans de deuil public il allait enterrer à Ajaccio la Liberté insulaire qui avait été noyée dans des flots de sang à Pontenovo. Dans les premiers jours d'octobre, il se présenta aux

The text on this page is estimated to be only 15.71% accurate

CHAPITRE Taoisism. 9» p[^]rtaft d'Ajai[^]o; U y fut reçu par um foula morue et «ilej¥»6usa. Il «'ét[^]it avsmcé à petites journées , dans r«f»p<iir 4a recruter du mjoude at impoier à U faction d/[^]mocxnUque ; mm U s'était bercé d'uo vain espoir. A peine fkUi\ introduit dans la villa , qu'une tarreuj? paniqua s'empara de lui. Il craignit qu'un accueil aussi dédaignaus, aussi iroprobateur» ne fut l'avant[^]coureur de la vengeance publique. Il descendit cba[^] Bacioccbi, plus tard prince de Uiquesetda Piombino, qui lui offrit, dans une cireons-* tance aussi critique, une généreuse bospitalité. Il s'y tint enfermé pendant trois jours, au bout desquels U partit, après avoir vainement sondé les esprits , emportant la repentir de sa mission, la conscience de sa défaite et tout saisi lui-même de la cxainte qu'il avait voulu inspirer. Le refus des patriotes, l'activité des démocrates et la contenance des Ajacciens avaient renversé ses plans, et abattu son courage* Pendant son séjour, ou plutôt sa détention volontaire dans la maison Bacioccbi, les habitants s'assemblèrent dans l'église de Saint-FrançoiSt Après de longues et mûxes reflétons sur la situation du continent et de Tile, des hommes et des choses[^] on ré<v golut d'attendre encore pour organiser défmitivementU

96 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. municipalité et la garde nationale. On jugea prudent de demeurer dans l'expectative et de prendre conseil des événements. Une adresse à l'assemblée constituante, rédigée par les frères Bonaparte (Napoléon et Joseph), fut signée avant de lever la séance. Après avoir félicité l'assemblée de son courage et de sa constance ; après avoir applaudi à sa sagesse et lui avoir manifesté le désir qu'on avait de la voir poursuivre sans relâche la grande œuvre de la régénération française, on lui exposait des griefs contre l'administration et on demandait que la Corse fut déclarée partie intégrante de la France. La Corse était bien digne de cet honneur. L'asile généreux qu'elle avait accordé à la liberté expirante, fugitive de l'Europe ; la longue défense qu'elle avait opposée aux tyrans qui la poursuivaient ; le sang et les larmes qu'elle avait versés sur son tombeau ; les vifs regrets qu'elle conservait encore de sa perte étaient autant de titres pour l'associer à la destinée d'une grande nation, qui, après une longue léthargie, se réveillait enfin* Napoléon retourna à Valence dans le mois de novembre. Il trouva les esprits inquiets, agités. Les partis étaient en présence : d'un côté, les privilégiés ; de

CHAPITRE TROISIÈME. 97 l'autre, le peuple. L'un voulait tout obtenir, les autres ne voulaient rien accorder. L'arène était ouverte; tous s'y précipitaient en aveugles, sans consulter leurs forces, sans mesurer retendue du danger, sans en calculer les chances, ni les résultat[^]. Il avait laissé la France vieille, abaissée sous le poids de la féodalité , il la retrouvait rajeunie, retrempee, énergique, dès le début de sa nouvelle carrière : à la place de l'espérance il trouvait la réalité. En moins de cinq mois, la face du continent était changée complètement. Les préjugés, les vieilles habitudes avaient été ébran-* lées. Le souffle de la liberté, en épurant , en vivifiant l'atmosphère politique, donnait enfin un énergique essor au moral de la nation. Mais l'anarchie, avec tous ses fléaux, marchait à côté des institutions récentes, menaçant à tout instant de les dévorer. A chaque pas, de chaque côté, on voyait un abîme. Le choix était difficile, mais celui de Napoléon fut bientôt fait. Il se rangea du côté de la révolution. Les troubles du Languedoc et de la Bretagne, à l'oe[^] casion de la nouvelle division du royaume, les oppositions des parlements, les tentatives enfin .de Meunier dans le Dauphiné , grâce aux soins de Napoléon ,

The text on this page is estimated to be only 18.20% accurate

98 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. n'eurent aucune prise sur les officiers d'artillerie alors à Valence. Napoléon revint en Corse au moment où Ton devait orgamaer les municipalités et les autres brandies du gouvernement. Il ne voulut rien pour lui; mais il se donna du mouvement pour faire nommer son frère offi-cier municipal. Il désirait le voir initié au pouvoir. Les concurrents étaient nombreux, car les municipa* lités s'étaient emparées du gouvernement, et placées dans une position fort élevée : tout, dans la nation, relevait de l'autorité municipale. Joseph rencontm beaucoup d'obstacles ; il n^aurait même pas réussi, sans l'énergie et Tactivité de son frère. Celui^i mit en œuvre tout le crédit que ses talents lui avaient donné dans la ville. Jean- Jérôme Levie et ses nombreux parents, qui exerçaient tous une espèce de patronage dans le faubourg, se dédarèrent pour hii. Le comte Ferri-*Pisani, alors fort jeune, mais dont les beaux talents et les rares qualités avaient conque un grand ascendant sur les patriotes du faubc»irg^ se déclara parefllem^at pour Joseph, dont il était Famî et le compagnon. Josie^ eut plus de suffrages qu'il n'espérait; mais

The text on this page is estimated to be only 13.38% accurate

CHAPITRE TROISIÈME. W il n'en faillit pas moins être exclu. On loi opposa soll âge» qui n'était pas celui que la loi exigeait pour être nommé officier municipaU Conti et Pô^ qui étaient pottr les BonapartOi parèrent ce coup avec une faré habileté. Joseph était né à Clortè ; son aote de naiasanee se ttfou*' Tait, par conséquent, aux arclâves de cette andenne capitale de la Ciorse. On ne pouvait donc lé présente!^ titrant quelques jours« Conti et Pô dirent qu'il était de notoriété publique que Joseph aVait Tage reqni» pour être officier municipal; ilë proposèrent à Va\$^ senoblée de délibérer sur ce point : lA délibéi'ation fot favorabk. Les opposants ne s'en tinrent pas là : ils firent venir de Cor te l'acte de naissance, renouvelèrent i devant les autorités compétentes, leurs réclamations. On vit alors dans l'opiniâtreté de cette opposition plus d'intérêt personnel que d'esprit public. Tout le monde savait que Joseph arrivait attx affaires avec des qualités et des talents sopérieurs. On fit hi sourde oreille^ La garde nationale fut organisée presque en métnê temps que la municipalité <r Napoléon, tout en doonant rimpulsion à ce mouvement et en exerçaM ttne in-«

100 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. fluence décisive dans cette organisation, ne réserva rien pour lui. Il voulait faire nommer colonel Jeannerôme Levie, homme d'un patriotisme à toute épreuve ; mais celui-ci s'en excusa sur son grand âge. Le choix tomba alors sur Marins Peraldi, homme riche, qui venait d'embrasser tout récemment le parti de la révolution. Peraldi n'était pas l'ami de la famille Bonaparte ; néanmoins Napoléon ne le contraria point, quoiqu'il eût pu aisément le faire. Il aimait à voir le parti national se recruter tous les jours ; il sentait, d'un autre côté , qu'il ne fallait pas froisser ses concitoyens dans leur amour - propre , ni dans leur vanité. Quant à lui, pleinement satisfait d'être simple soldat, il s'acquittait de ses devoirs avec la plus scrupuleuse exactitude. C'était un plaisir pour lui que de donner l'exemple de l'obéissance. Il montait et descendait la garde à la porte de son colonel, avec lequel pourtant il n'était pas bien. Mais son devoir, l'amour de la patrie, devaient l'emporter sur toute autre considération, sur tout intérêt personnel. Profondément pénétré de ces principes, il les proclamait hautement par ses paroles et par ses actes. Son exemple entraîna tout le monde à monter la garde 0

CHAPITRE TROISIÈME. 101 tour à tour à la porte du colonel. Il y eut cependant deux ou trois gardes nationaux des plus notables d'Ajaccio, qui ne voulurent pas descendre jusqu'au rôle de factionnaire à la porte d'un homme qu'ils ne pouvaient pas s'accoutumer à regarder comme leur supérieur. Ils préférèrent quitter la ville et se retirer à Mezzana. On voulait sévir contre eux; mais Napoléon s'y opposa. Il disait qu'il fallait donner à tous le temps d'acquiescer de l'expérience. La révolution qui venait de s'opérer en France avait porté une forte atteinte au système politique de l'Europe. En déblayant les décombres de la féodalité, elle avait miné les bases des vieilles monarchies, qui pouvaient s'écrouler au premier choc. Mais si les rois effrayés craignaient pour leur autorité, les peuples se livraient avec confiance à l'espoir d'un meilleur avenir. Paoli, le martyr de la liberté, sentit qu'il pouvait être encore utile à ses concitoyens. Il aurait été heureux de leur sacrifier le reste de ses jours. — *c Dulce et decorum est pro patria mori.* » — Dans son exil il pleurait encore sur le sort de sa patrie. Il espérait de la générosité de la Constituante l'abandon de l'île, conquise par la force contre le droit des gens, au mépris I

The text on this page is estimated to be only 23.37% accurate

lot MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. de oette loyauté si naturelle à la nation française. Sa grande âme rêva pour un moment riodependance de la Corse et s'abandonna tout entière à Tenthousiasme de son patriotisme. Il fit un mémoire où , après avoir exposé et flétri la conduite tortueuse du duc de GboU seul, il réclamait la nationalité de son pays. Masseria, qui, par sa constance dans l'adversité et par sa fidélité à la cause commune, avait acquis une certaine réputation, fut chargé de porter le mémoire à Paris. Le mauvais temps Vayant retenu vingt-quatre heures à Douvres, il n'arriva à Parla que le l*' décem-. bre 4789, précisément vingt-quatre heures après que Salicetl et Mirabeau avaient fait déclarer la Corse partie intégrante de la France. Le mémoire de la ville d'Ajaccio, appuyé par la nouvelle de Témeute survenue à Bastia au moment de la formation de la garde nationale, avait été couronné de succès (4). Dieu sait quelle (1) Çe f^r^nt \e^ |rois capits^ipç» de U |frdi) oatiai^lA (U SaaUa ^ Jean-Çaptiste Galeazzini , Paul Murati et Jean-Baptiste Gua\$co, qui s*empressèreiit de transmettre à F Assemblée la nouvelle de Pémeute dont il est question ddua oe passage. Ils demandèrent en même tempe]^ eux aussi j^ que la Corse fut déclarée partie intégrante de la France. {Note de V Éditeur.)

The text on this page is estimated to be only 19.02% accurate

CHAPITRE TROISIÈME. 103 aurait été la destinée de la Corse» de la France , Àe TÈurope, si le mémoire de Paoli était arrivé à temps à la tribune de la Constituante ! L'éloquence de Mirabeau pouvait lui en faire accepter les idées ; la Corse abandonnée à dle-mêmei Napoléon eût probablement manqué à son lûècle en manquant à la France. Quoique affligé de cet incident, Paoli ne désespéra pas de sa patrie. Appelé à Paris presque aussitôt, il s'y rendit, dans l'espoir de trouver un peuple formé, pro«* pre à recevoir des institutions libérales, un gouverne-* meut prêt à les accorder. Mais quel ne fut pas son éton« nementy lorsqu'il vit la France déchirée parles factions, agitée par le froissement des intérêts particuliers^ per-» sonniels, locaux ; le torrent pdpulaire franchissant toutes les digues ; le pouvoir discrédité et a^ccordant à regret ee qu'il ne pouvait pas^ refliser; l'anarchie prête à dé-, vorer le bien comme le mail Le fils afaié de la liberté ne pouvait pas manquer d'être fêté, honoré par une nation qui se proclamait Hbre. Sa gloire, ses longues infortunés avaient retenti dans toute l'Europe ; il arrivait à Paris précédé par soixante ans de vertu, par une réputation colossale dignement méritée. Les grands, le peuple, la cour, l'as

* * 104 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. semblée, tous ambitionnaient son suffrage ; mais il ne l'accorda ni aux uns, ni aux autres. Peu satisfait des principes, mécontent des faits, il se défia des hommes et des choses. Le rappel de Paoli fut appris par les Corses avec une véritable joie. Les patriotes, jusqu'alors engourdis, coii' rurent aux armes. Celui qui les avait conduits dans cent combats, qui les avait fait triompher de la tyrannie génoise, qui avait arboré et fait respecter le pmllon national, celui qu'ils avaient tant invoqué quittait enfm la terre d'exil. L'espoir, l'enthousiasme revenaient ■ avec lui. Par un mouvement spontané, les patriotes de toutes les classes s'assemblèrent; des députés clwsis furent envoyés à Paris pour le complimenter^ au nom de la patrie reconnaissante. Sur ces entrefaites, une assemblée avait été convoquée à Orezza pour organiser le département et les districts; mais les nouveaux troubles, qui dans l'intervalle eurent lieu à Bastia, en paralysèrent les opérations. On ne prit que des mesures provisoires, et on ajourna r organisation définitive après le retour de Paoli qu'on annonçait comme très^prochain. En effet, il ne tarda pas à quitter la capitale, pour rentrer au milieu de

CHAPITRE TRCaSIÈME. «05 « ses concitoyens, qui l'en sollicitaient de tous leurs Yoeux et regardaient son retour comme le présage de jours meilleurs. Lorsqu'on eut appris qu'il s'était mis en route, on nomma une* seconde députation pour le recevoir à Marseille. Joseph, alors officier municipal, en faisût partie, les députés de la tille d'Ajaccio avaient été nommés par l'influence de Napoléon. Ils firent voilé le 2«juin 1Î90. Leleiulemain, le peuple^fatigué d'une administration qui il'épuisait iBU efforts inutiles pour entraver la marche de la révolution, brisa la -chaîne qu'il ne pouvait plus porter. Indigné qu'on vetdût méconnaître la toutepuissance de la municipalité,' qu'on osât lui résister, il jugea <pe, pour la faire respecter, pour lui assurer Tobéissance it était iiîdispensable d'employer la force. Un prétendu abus d'autorité de la part de la justice royale d'Ajaccio mit le comble au mécontentement général et fournit imprudemment l'occasion de rompre la digue qui arrêtaît encore en partie le torrent populaire. Les habitants, comme s'ils eussent reçu le mot d'ordre, coururent en armes sur la place ; des cris

The text on this page is estimated to be only 22.51% accurate

106 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. d'alarme reteotirent dans toute la ville et y répandis rent l'épouvante. Napoléon, averti par le bruit, par les cria de la foule, quitte aon oabioet, a'anne d'un fuaii, se précipite dans la rue, en pantoufles^ en veste, sans chapeau. Le peu** pie l'entoure, le prend pour chef. Dans les drcoastances périlleuses, toutes les petites vanités, toutes les basses jalousies se taisent : c'est alors qu'on sent le besoin de se confier à des mains habiles, qu'on avoue sa propre insuffisance, qu'on proclame le mérite éclatant de la supériorité. Tout cède alors à la néoessitâ de sa propre conservation; tout est aisémwt inunolé au triomphe de la cause commune. Napoléon fut entraîné 'malgré lui par l'élan, par le mouvement général. Il prit la direction du peuple qu'il ne dépendait plus de lui de* refuser. On constitua prisonniers de Raquine , juge royal ; Souiris, subdélégué; Cadenol, ingénieur des ponts et chaussées ; Descamps, directeur de l'hôpital militaire ; Lajaitle, major d'artillerie. Ils furent conduits sur-lechamp au couvent des capucins, et mis sous la sauvegarde de la loi et de l'honneur. Des sentinelles furent placées à toutes les issues du

CHAPITRE TROISIÈME. 107 souvent, floit pour empêcher les prisonniers de s'étader, soit pour les garantir contre toute attaque ultérieure (1). Napoléon, en consentant à leur enlèvement, avait suivi l'impulsion de son courage ; mais il voulut les soustraire à la vengeance publique, et en cela il suivit les nobles inspirations de son caractère. Son cœur magnanime, qui se raidissait contre les dangers, s'ouvrait tout entier au malheur des vaincus. Malgré l'effervescence générale et l'appareil des armes, tout s'était passé tranquillement. On revenait en ville pour délibérer d'une manière plus calme, puis légale sur le sort des prisonniers ; mais les parents des femmes Raquine et Souiris se présentèrent, armés de pied en cap, pour se faire rendre raison de leur arrestation. (i) L'enthousiasme avait tellement gagné la populace qu'un certain Antoine Costa, connu sous le nom de Camonchino, jura de tuer son père pour l'avoir soupçonné d'intelligence avec les prisonniers. Voici le fait ; il mérite d'être connu : Camonchino montait la garde à l'une des issues du couvent ; sa consigne portait de ne laisser sortir, ni entrer personne. Son père se présente, demande à entrer ; il lui répond qu'il ne peut le permettre sans forfaire à l'honneur sans trahir la confiance qu'on a placée en lui. Le père s'obstine, il veut entrer ; le fils le repousse d'abord avec douceur, avec respect ; mais voyant qu'il ne peut pas venir à bout de l'en empêcher, il lui porte un coup de hache, et le renverse dangereusement blessé.

108 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. Le moment, pas plus que le procédé, n'était propre à une explication paisible ; aussi les fusils furent couchés en joue dès les premiers mots. Un grand carnage allait infailliblement s'en suivre, lorsque madame Bonaparte* d'un côté informée du danger imminent où se trouvait son fils, madame Souiris, de l'autre, avertie d'indigner de ses parents, accoururent, se jetèrent au milieu des deux partis et arrêtaient la mort prête à partir de mille bras* Ces deux anges de paix conjurèrent l'orage, calmèrent les esprits. La municipalité jugea à propos de justifier sa conduite par un manifeste; Napoléon en fut le rédacteur. On le publia dans les deux langues. La version italienne est attribuée par les uns à Joseph, par les autres, avec plus de raison, au comte Ferri-Pisani. Voici ce manifeste (1) : (i) Voyez pour la version, VAppendice n° 4*

CHAPITRE TROISIÈME. 109 MANIFESTE DU CORPS
MUNICIPAL DE LA VILLE D'AJACCIO. « Le palladium de la liberté des
nations est Topinian publique ; les princes, les magistrats sont humiliés de
ses censures, glorifiés de ses louanges : dédaignée quel* quefois par des
hommes puissants, elle ne le fut jamais impunément. L'exemple du plus
despotique des gouver* nements, qui succombe sous ses traits ; celui de
Taoguste assemblée, qui» par ses seuls efforts, triomphe des préjugés et des
tyrans, doit faire trembler ceux qui, se fondant sur les efforts d'une faction,
l'ont méprisée sans ménagement et n'ont paru vouloir se justifier que pour
l'outrager. t Notre ville, qui de tout temps donna l'exemple du patriotisme le
plus désintéressé, qui fut la première à reconnaître les vertus et la sagesse
du grand homme qui nous conduisit si rapidement à la liberté ; notre ville, si
maltraitée par l'administration qui nous a dé

The text on this page is estimated to be only 15.21% accurate

liO MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. soIés vingt années ; notre ville, séduite par Tintrigue, a pu donner dans des écarts capables d'indisposer l'opinion publique. « Les actes répréhensibles d'un petit nombre de per* sonnes séduites par les partisans de l'ancienne administration, ayant été dénaturés par ces derniers , ont pu faire douter un instant de nos sentiments. C'est pourqfuoï les lé^time^ représentaiits du pèdpte ont résolu d'esquisser, avec eette franebise qol cofivient il leur dignité) la série d6S événements qfâ êé sont mo* oédés depuis le mm d'aoèt* i Vous ignoree encore, cher» compatriote»^ Theii^ reusé révolution qni s'opérait tsm le contioent, et nous avons déjà organisé nos gardes nationdes, et arboré la eecarde poor le soutien do la tMÉàin-^ tum. c Vous étie^ encore soumis aux abus àe V^émit^^ tration, aujourd'hui si bien appréciée, et KU comité lentement chotst était ici Foi^de dn pétiple. « Si Von eéî inété notre exemple, si la tardive révolution de Bastia se fût opérée alors, rcMôil eût été facile, mcun ofysfacle ne s'y serait opposé, et ces projets enfantés dans les ténues de la cabale, repro

The text on this page is estimated to be only 14.02% accurate

CHAPITRE TROISIÈME. il doit SOUS tant de faces différentes par les chefs de Tad-* ministration si intéressée à notre anlissemnt^{nt} ou eussent été anéantis dans leur naissance» ou même se seraient dissipés avant que de naître* Kous n'eus* >^Qn8 pas vu s[^] partisans s'unir[^] se correspondre[^] prodiguer Ter et le mensonge pour séduire* gager, souffler la division[^] faire partout des prosélytes et créer dans notre sein, à la honte du nom corse, un corps d'aristocrates. Nous n'eussions pas vu le fils d'un grand patriote prêcher partout le despotisme, usuper sur ses .pouvoirs, désarmer les citoyens, convoquer de^{de} assemblées, parcourir les Pièves à la tête de ses troupes et .marcher sur les traces des Narbonneet des SicmviU le ; nous eussions alcH^{^s} agi comme Ton a supposé qtte nous avions agi ; maîtres de toute Vûe[^] mis, araiést nous eussions attendu avec une contenance fUre les décrets de rsoassemblée natkmale; nous les eussîond accueillis parce qu'ils nousrendeasf; la liberté ; nous tes eussions ref uisés si le parti royal eÂt dommé, ou si, au lieu d[^]une assemblée m[^]nale, la France n'eât eu que des états généraux ; nous eussions appelé ce grand homme, l'objet de notre enthousiasme, que 40,000 bwonnettes et des cîreconstances malheureuses ont pu

The text on this page is estimated to be only 27.84% accurate

• • .lia MÉMOIRES SUR NAPOLÉON, seules nous mâcher; nous lui essionsdit: «'Toi, le ff» seul homme en qui la Corse ait confiance, reprends le « gouvernail d'up navire que tu sus ai bien conduire ; < notre amour» inaltérable comme tes vertus, s'est « accru par tes malheurs ; des brigands nous mt corn« mandé... notre terre est jonchée de leurs victlines ; c mais il n'ont pu nous avilir ; parais, nous soodmes « encore dignes de toi. » Voilà comment auraitfdù se conduire le département de Corse ; voilà comment il se fût conduit si Bastia eût imité Ajaccio , et si les deux capitales de concert n'eussent laissé atwin aMle à nos ennemis. Il en fut autrement : Ba^tia et le reste de la Corse restèrent ensevelis dans le silence ; tous les efforts de la cabale, dont les moteurs étaient à Paris, se tournèrent contre nous ; Ton résista longtemps, mais enfin il fallut succomber ; la garde nationale cessa son service et fut anéantie sous le poids des préjugés de toute espèce ; la multitude, agitée par des tiraillements contraires, était dans une incertitude qui la rendait pfopre à recevoir toutes le impressions, lorsque M. Gaffori y arriva pour y déployer toute la pompe de la force militaire. Ses discours, sa conduite furent d^un satellite de la tyrannie ils surprirent les patriotes qui, pressen

CHAPITRE TROISIÈME. Mi m tant qu'on machinait quelque chose contre la cause commune, se réunirent pour adresser à rassemblée nationale le premier mémoire qui contenait, et nos plaintes contre Vadministration sous laquelle nous gémissions, et nos vœux. Dans cet état de choses, nos frères de Bastia brisèrent en cent morceaux la chaîne dont on prétendait nous envelopper ; les esprits étaient prévenus, le parti lié, la cabale trop puissante et trop appuyée pour que nous pussions participer à leur^ mouvement. c La municipalité s'organisa enfin, et tout le monde rendit hommage à la sagesse du législateur ; la trame, tissée avec tant d'art par l'intérêt, fortifiée par l'ignorance, ne put plus résister aux élans du patriotisme, au sentiment inné dans un cœur corse pour la liberté, dès le moment que Ton permit au peuple de voir qu'on l'aidait à dissiper les nuages qui obscurcissaient la vérité : la Constitution est devenue alors l'objet des sollicitudes de tous. « Nous avons sans doute, vigoureusement secondés par le conseil général, contribué, autant qu'il est en nous, à cette heureuse révolution; nous avons éclairé nos concitoyens et leur avons fait éviter les pièges tendus à 8

114 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. leur simplicité ; c'est le plus essentiel de nos devoirs, le plus cher à nos cœurs. « Nous eûmes des obstacles de toute espèce à vaincre ; d'abord il fallut accoutumer à nous respecter libres ceux qui nous avaient méprisés esclaves; nous employâmes la force de la loi contre Tarrogance, l'orgueil, et les préjugés ; on devint plus humble , on s'accoutuma, quoique en frémissant, à respecter le magistrat, représentant du peuple, et à lui obéir. <K L'état du pays, en deçà des monts, demandait que l'on prit quelques résolutions : on en assembla les communes; mais, dans le sein de nos patriotes de la montagne, à notre grand cbagrin, nous ne nous vîmes pas en sûreté contre l'influence maligne de l'exécrable cabale ; l'on fomenta toute espèce de projet, pour faire naître la désunion entre les deux parties de l'île ; ce fut surtout à ridée d'établir un comité d'en deçà des monts que s'arrêtèrent les mêmes personnes qui s'é[^]taient opposées à toute espèce de nouveauté lorsqu'on pouvait espérer de nous tenir dans la léthargie. c Mais la ville d'Ajaccio para ce coup, foneste dans ses conséquences, et sacrifia la vanité d'être capitale au bien de la chose publique.

CHAPITRE TROISIÈME. 415 a M. l'abbé Peretti, député, envoya un imprimé incendiaire et séditieux daqs ses fins, absurde dans ses moyens, dernier effort, mais effort vanté de Faristocratie expirante; tout le monde en fut indigné. Le chapitre, pénétré des vrais principes de l'Évangile^ le rejeta avec indignation ; le conseil général de la commune le condamna à être brûlé, et, dans son adresse à l'Assemblée nationale, se plaignit avec force de MM. Buttafuoco et Peretti, qui l'avaient signé. « Les ennemis de la Constitution obligés au silence, leurs intrigues dissipées. Ton ne tarda pas à sentir la nécessité de la garde nationale ; les classes du peuple, les dernières par leur fortune, maiè qui n'en son pas les moins zélées pour la patrie, furent les premières à donner l'exemple ; nous vîmes avec une sincère joie ces heureux effets des lumières et du bon esprit. « Pour combler nos souhaits, il ne nous restait plu\$ qu'à désirer de voir promptement ultimer la constitution et de revoir le père de notre liberté. Nous étions intimement convaincus qu'à son aspect les méchants changeraient, ou qu'ils cacheraient, sous les repUs de leur cœur, leurs projets pernicioeux et leur fiel détestable, lorsque le vendredi, 25 juin 4 790, le peuple 8.

116 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. s'émeut, prend les armes et constitue prisonniers MM. de Raquin juge royal, Cadenot Ingénieur aux ponts et chaussées, Lajaille major d'artillerie, l'abbé subdélégué, Descamps directeur de l'hôpital militaire. c Nous vous laissons à penser les perplexités qui durent nous agiter ; d'un côté, nous voyions des citoyens que l'opinion accusait et désignait depuis longtemps comme les auteurs de la tyrannie aristocratique ; mais nous les voyions enlevés par la force et sans que la décision du magistrat eût été rendue. Nous voyions une conspiration générale : des citoyens de toutes les classes, riches, pauvres étaient unis. C'était une raison bien puissante, elle pouvait l'emporter sur toute démaurescence ; mais les suites que nous avions à craindre, les accidents qui pouvaient arriver étaient faits pour inquiéter au plus haut point ceux que la loi a chargés de veiller à la sûreté publique. Tout s'est passé cependant avec tranquillité ; l'ordre et la résolution caractérisèrent toutes les démarches de cette journée ; les prisonniers ont été transférés au couvent des capucins et immédiatement transférés les primes sous la protection de la loi. « 0 Vite les raisons qui depuis longtemps indisposaient l'opinion publique contre les détenus, il en existait

. . CHAPITRE TROISIÈME il7 tait de momen^nées,
d'accidentielles , qui ont échauffé le peuple et renouvelé des plaintes que leur humiliation lui faisait oublier. «c M. Gadenol, chargé de la construction du pont d'Ucciani, a semé dans ce village la division, en parlant et en agissant contre la constitution ; depuis quelque temps il cherchait à s'évader, comme il est constant par le passe-port qu il vint nous demander ; il avait en garde les papiers, matériaux, ferrements et autres ustensiles ; il était donc sous plusieurs rapports important à la Piève que Ton s'assurât de sa personne ; en conséquence les diverses municipalités de Gelavo s'unirent pour nous présenter un mémoire à cet effet. Dans le même moment il se rendait coupable d'infraction réitérée au règlement de pohee : il ol))îgea le corps municipal à lui infliger la prison. « M. de Raquine, dont tout le monde connaît l'ineptie et contre qui, depuis 1778, la juridiction ..n'd cessé de se plaindre, jusqu'à proposer de lui abonner ses appointements pourvu qu'il se retirât} M. de Raquine, sans procès, sans interrogatoire, sans sentence légale, par une fantaisie, seule explicable par son caractère, le mit en liberté ; le corps municipal lui fit représenter

The text on this page is estimated to be only 20.63% accurate

us MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. rinooniéquetice de sa démarche et prit des l'enseigtibmetits sur les motlf]^ qtii ravalent porté à tiiiie détermination si erronée; mais M. de Raquine répondit ail député^ en lui fermant là porte au ne^. Tout ceci, répandu dans le public, fteicrut le mécontentement tant de * foid manifesté contre ce magistrat; Ton courut aux armée, persuadé qu'il n*y àrait plus d'autre alterriatitc, ou de soutenir avec Vigueur, et par tous les moyens, l'honneur et le respect dû aux représentants du peuple, ou de les voir avilis par toute espèce d'outrage. u M. de Lajaille, major d'artillerie en résidence, était accusé de propos révoltants auxquels sa conduite, pendant qu'on transférait les prisonniers, ne donna que trop de créance : nous eûmes bien de la peine à empêcher qu'on ne se portât contre lui aux dernières extrémités. < Quant k M. SoUiriS, trop intéressé à la conservation de l'ancienne admiriiitt*ation , puisqu'il réunissait îlèuf emplois sur sa tête, il avait été, dès le mois d'août, l'objet des réclamations dU peuple; on l' accu feàit alors d'avoir (ioopéré à la perte du livre rouge, et il paraît que ses justifications n'ont pas fait dans le public Timpressiiôn qu'il en attendait : quelques retards dans ta promul

CHAPITRE TROISIÈME. 1 19 gation du décret sur la gabelle du sel ont achevé d'indigner les esprits. < Ce décret, enregistré à Bastia le 3 mai, ne Tétait pas encore ici le 20 juin. Sachant qu'ailleurs Ton vendait publiquement le sel, on permit aux négociants d'en aller chercher, leur assurant la vente libre ; ce que ayant vu, les administrateurs affichèrent précipitamment cet édit sans en donner avis au corps municipal. Comme il n'avait été affiché que le mardi; Ton se disait : « Est-il possible que ce décret ait été six semaines à parvenir de Bastia à Âjaccio? » Dans la supposition la plus favorable, il ne pouvait être arrivé que par la poste du samedi, et il n'a été affiché que le mardi, tandis que le lundi est un des jours de la semaine où la vente de cette denrée est la plus considérable i c'est en raisonnant de cette manière que le public accusait M. Souiris de concussion. ((Le peuple satisfait, tout le monde rentra chez lui et l'ordre succéda rapidement. Pendant toute la durée de cette affaire, M. de la Férandière nous sollicita de publier la loi martiale, sollicitation à laquelle nous étions bien loin d'adhérer. « M. de la Férandière, qui sans doute croyait être

1210 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. au temps où dans notre infortuné pays la puissance militaire faisait trembler sous le poids de son autorité, la nuit du vendredi assembla un conseil de guerre, où l'on proposa d'arracher par la force les prisonniers mis sous la sauve-garde de la municipalité ; Ton tenta tous les moyens pour entraîner la troupe dans une coupable rébellion; mais le patriotisme éclairé des sous-officiers garantit et la ville et la garnison des malheurs qui eussent succédé à une démarche irrégulière. Un jeune sergent, qui s'est principalement distingué par son zèle à soutenir les décrets de l'Assemblée nationale dans ce conseil de guerre, a mérité notre reconnaissance. Vous verrez, chers compatriotes, avec indignation, se tenir des conseils de guerre où Ton discute sur notre sort ; ils ne peuvent être autrement dénommés que d'infâmes complots contre la loi, que de principes d'une rébellion dangereuse dans ses conséquences. < Dans ce nouvel état de choses, il n'était plus possible que MM. de Raquine et de Lajaille restassent parmi nous : le premier, outre ses méfaits, est absolument dépourvu de capacité ; nous l'avons engagé à s'en aller. La même résolution aurait été prise pour M. de Lajaille, mais nous crûmes devoir céder à MM. les of

CHAPITRE TROISIÈME. 121

iciers et sous-officiers de la garnison, qui vinrent nous solliciter de le livrer à leur garde : l'orateur, qui était le même sergent qui avait su si bien défendre nos droits, n'influa pas peu sur notre décision ; cependant, craignant que le peuple ne fût mécontent et ne trouvât déplacée une indulgence, dont il ne voyait pas le motif, le corps municipal s'assembla , et acquiesça, quoique avec peine, aux résolutions prises. c Quant à M. Cadenol, nous avons convoqué les municipalités de la Piève de Celavo pour entendre leur résolution et leurs griefs. a M. Souiris a d'abord été transféré à la citadelle : depuis, faisant observer au peuple que les griefs dont il était accusé étaient de nature à pouvoir se poursuivre tranquillement, lors du rétablissement de l'ordre et de l'organisation du département , nous l'avons rendu à sa famille. « Tel est, compatriotes , l'exposé que nous avons à mettre sous vos yeux. C'est dans ces moments où des hommes orgueilleux et vendus à la tyrannie s'efforcent d'obscurcir la vérité et d'accréditer des rumeurs qui favorisent leurs projets criminels, qu'il est du devoir des citoyens de les dissiper : que leurs intrigues, que

122 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. leurs mensonges tournent à leur détriment : que la nation réunie leur fasse connaître leur faiblesse. Hélas ! serons-nous joués par quelques ambitieux, par quelques hommes corrompus? Leur masque imposteur vous tromperait-il ? « Les cendres des patriotes sont quelquefois profanées ; des familles qui se sont illustrées par de grands sacrifices sont tout d'un coup déshonorées par les indignes actions d'un fils, d'un frère, d'un neveu : c'est alors que ces grands hommes demandent à la patrie, au nom de leur vertu , de les venger de ces indignes descendants; c'est le plus doux encens qu'on puisse brûler sur leur tombe. *^

« Ghers compatriotes, permettez, dans Teffusion de notre cœur, une réflexion dont nous sommes pénétrés : jetez un coup d'œil sur notre infortuné pays; hélas! nu, dépouillé, dépeuplé, arrosé du sang de ses martyrs, nous le voyons jonché des hommes qui, dans leur exaltation, sacrifièrent tout à l'acquisition de la liberté. Jetez un coup d'œil sur nos annales, vous y verrez perpétuellement un peuple luttant avec enthousiasme contre les efforts étrangers, être toujours vaincu par sa désunion, trahi par ses fils : nous trouverons-nous donc

The text on this page is estimated to be only 14.87% accurate

(ÎHAI>tRfî tROlStÊMË; 423 ëncdi'è dâiis h même pôiâitidl ?
Notisl, que Ton appelle les pfécbrseârd de k liberté, notis laissezfons^^hous
imputiémetit trahit* pai* cètlx t(tli vireM au milieu dé nôitd, par ces finies
basses, (JUî fUretit les prenlièrès à se jeter daus les bras dès Français,
lorsque cette IUustfe nation ne pouvait au plus que tioun oifrir un bout dé là
chaîne oii elle était violentée ? par ces âmes basses^ qui oht prospéré dans
ravilissertiént universel et qui aujourd'hui détestent une Constitution, qui
nous rend à nous, nous permet de vivre sans rougir, nous restitue êflfln cet
homme créé pour la cottsolatiott commune î. . . . ïïotj, non ; qu'ils tremblent
: le moment où leur Coinpiot 8erâ dévoilé s'avance] que leur châtiment
cimenté là régétiératlou de notre Ihfortuhéé patrie. « Signés, conforme à
Toriginal : Tavbiu, BUONAPARTE. GUITERA. SEMSTIANO
COTiÔNNA. robaglia. Frasseto. CONTI. Metjron. Lbvis, Maire. Recco ,
Procureur de la commune. »

1U MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. Paoli débarqua à Maginajo le 14 juillet 1790, jour de l'anniversaire de la prise de la Bastille. Cette circonstance ajouta à l'enthousiasme général. On considéra comme un beau présage le retour du martyr de la liberté sur le sol sacré de la Corse, après vingt ans d'exil, dans un jour qui avait vu tomber le premier rempart du despotisme. Bastia le reçut avec les démonstrations d'une joie exaltée, mais respectueuse. Les habitants de l'intérieur accouraient en foule pour revoir le sauveur de la patrie. Il était obligé de se montrer souvent pour satisfaire aux désirs empressés de ses anciens compagnons d'armes. Il recevait des adresses patriotiques de tous les points de l'île. Ajaccio ne pouvait pas manquer de lui adresser l'expression de ses sentiments. Napoléon fut chargé de cette adresse, qui fut digne de lui et du héros qui en était l'objet. Cependant les tendances assez nettement dessinées de l'assemblée constituante; les décrets qu'elle avait portés contre les privilèges de toutes sortes, et surtout ceux qui abolissaient les vœux religieux et mettaient les biens ecclésiastiques à la disposition de la nation, avaient jeté l'alarme dans tout le clergé du royaume.

The text on this page is estimated to be only 24.46% accurate

PHAEITRB TRQISfÉJiJE. m Le^ prêtrjQ^ de la Cor\$« furesi^
pa^urçll^m^nt poptô» à partagpr leç pi:wî}t,eç cpfBinupfia. Jft^is tf>nB o.'
acceptèrent pas répreuve avec ré^jgg^tipa. ILeiç ^pres Bppsyp^rte n§
négligeaient i\^^ de ce qui pppyait tranquilliser)jbs consciences alarmé^.
Ils étaient connus pp^r partisans de la ré^^olption et ne ^'en cap|ia^ent pa^^
Leur éducatioq toute libérale, leurs moyens persoi^nel^, leup séjp^ir en
Fraoce, leurs traditions de ^qqîlle, tput, en un ODOt, avait contribué à leur
faire embrasser avec entliousiasme ces idées d'affranchisse* noent et de
régénération qui remuaient alors si puissaipmeij^t leç e&ipriJts; tout leur
donnait la volonté et le cpqr^age pour, le^ soutenir et pour les propager.
Yer^ la fin du mois de juillet? Napoléon et Joseph se promenaient un jour
sur la place à'Olmo. Un prêtre du i)pm de; Becco conçoit le projet de les
intimider. Il ras^em^le plusieurs personnes de la lie du peupU, les harangue,
les électrise, les somme, au nom du ciel, de la religion, de le suivre « contre
les apostats de la foi chrétienne. » Ces sortes de gens, ordinairement peu
inquiets de l'intérieur de leurs consciences, mais excessivement jaloux de
Içur religion, cèdent aveuglément à l'impul

126 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON* sion qu'ils reçoivent.

L'abbé Recco est bientôt environné, suivi par une foule nombreuse qu'il exdte à venger, dit-il, l'Église offensée. On aperçoit de loin ce cortège effrayant que la curiosité, la surprise augmentent à chaque instant. On se regarde, on s'interroge mutuellement, on cherche à en deviner la cause, lorsque l'abbé Recco, à la tête de cette multitude en délire, arrive sur la place en criant : c Mort aux jacobins ! » Il se dirige vers les frères Bonaparte et leur adresse en même temps des paroles véhémentes. Surpris à l'improviste, les frères Bonaparte sentirent tout le danger de leur position ; néanmoins, sans se déconcerter, ils repoussèrent avec mépris les apostrophes de l'abbé Recco. Gonti et Po, qui se trouvaient à quelques pas de là, se jetèrent au milieu de la foule, pour l'engager à ne commettre aucune violence. Jean- Jérôme Le vie accourut sur les lieux, se plaça entre la foule et les frères Bonaparte, reprochant à l'abbé Recco d'avoir égaré le peuple et réprimandant tous^'eux qui le suivaient. Son influence, le respect qu'on lui portait, l'estime qu'on avait pour les deux frères, leur contenance fière et V **

The text on this page is estimated to be only 29.67% accurate

CHAPITRE TROISIÈME. i27 assurée, hs exhortations adroites de Conti et de Pô, firent échouer le plan de l'abbé Recco. La foule s'écoula dans tous les sens. Au milieu de ce mouvement, un certain Trentacoste se plaça au devant de Joseph, un pistolet à la main, et menaça de mort quiconque se permettrait la moindre voie de fait contre les frères Bonaparte. Cette menace dans la bouche d'un homme, qui avait déjà une triste célébrité) qui, d'ailleurs, en pareil cas, ne manquait ja<* mais à sa parole, ne contribua pas peu à dissiper lë^ meute. Les frères Bonaparte lui en tinrent compte plus tard. Ils le firent nommer inspecteur des eaux et fo«« rets, au grand étonnement de tous ceux qui ignoraient ce fait. Quelqu'un en ayant un jour témoigné sa sur« prise à Joseph , celui-ci répondit < que la reconnaissance est une vertu qui oublie les mauvaises qualités, pour ne tenir compte que des bonnes. » Le lendemain Napoléon, armé de son sabre, voulut se promener tout seul en long et en large dans la ville. On lui fit observer que cela était imprudent, on offrit de raccompagner, c Il est des circonstances, dit-U, dans lesquelles la plus grande de toutes les imprudences, c'est de paraître avoir peur, lorsque iurtout on ne

128 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. craint rien* » Le soir il alla jusqu'à la chapelle des grecs ne voulant être accompagné de personne. Bientôt une nouvelle assemblée fut convoquée à Orezza. Joseph et l'abbé Fesch s'y rendirent en leur qualité d'électeurs ; Napoléon les accompagna pour voir son héros et l'intérieur de l'île. Paoli était alors à Rostino ; il les reçut avec cette même bienveillance qu'il avait témoignée autrefois à Charles. Les grands hommes ne tardent guère à se connaître et à s'entendre. Napoléon trouva que Paoli soutenait bien la haute renommée qu'il s'était acquise; Paoli démêla dans le jeune Napoléon, dès le premier entretien, quelque chose d'extraordinaire. Il le combla d'attentions et lui donna une lettre pour un patriote de Pastoreccia d'Orezza (1). Porteur d'une lettre de Paoli, Napoléon et les siens ne pouvaient manquer d'être bien reçus. Ils furent cordialement accueillis, fêtés par leur hôte, qui était un homme simple, sincère, possédant toutes les vertus hospitalières qui sont naturelles aux Corses. Paoli, ayant été proclamé à l'unanimité président de (x) Selon les uas, Serpentin! ^ Gantpana, selon les autres. »y

CHAPITRE TROISIÈME. 129 l'Assemblée, ne put se dispenser d'y assister. On alla le chercher à Rostino ; on le conduisit en triomphe à la salle des séances. Ce fut alors qu'on vit les orateurs se disputer l'honneur de la tribune. La présence de leur général ranimait le courage des vieux patriotes ; elle échauffait l'imagination des jeunes gens. Napoléon était admis aux réunions préparatoires ; il harangua deux fois les électeurs. Mais étant peu versé dans la langue italienne et n'ayant pas encore assez d'habitude pour parler en public, ses premiers débuts ne furent pas brillants. Il B'en aperçut : il réclama l'indulgence de ses auditeurs. Son extrême jeunesse et son embarras disposèrent promptement en sa faveur. Il ne tarda pas à se relever : son style devint plus facile et prit en même temps la teinte de son caractère ; sa diction fut plus noble et plus pure ; sa physionomie s'éclaira et ses mouvements oratoires devinrent plus éloquents. L'auditoire, qui, au commencement, avait à peine accordé son indulgence, finit par être séduit et entraîné autant par le coloris des images que par la justesse des raisonnements. Des applaudissements prolongés marquèrent la satisfaction générale; tout le monde s'empessa de le complimenter. Pozzo-di-Borgo, fort jeune 9

130 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. lui aussi, mais accoutumé au barreau , plus versé dans la langue italienne, fût le seul qui pût se flatter d'avoir aussi bien parlé que Napoléon. Ces deux jeunes hommes, dont les talents devaient successivement contribuer à changer la face de l'Europe, se disputaient alors les honneurs de la tribune. * Lorsque, pour la seconde fois, Napoléon demanda la parole, il fut accueilli par de flatteuses acclamations. Il répondit parfaitement à l'idée qu'on s'était formée de lui. L'assemblée aurait désiré le voir parmi les concurrents aux emplois civils ; mais sa carrière militaire, plus conforme à ses penchants, lui souriait davantage. Il remercia ceux qui lui en parlèrent et les engagea à lui témoigner leur bienveillance dans la personne de son frère qui désirait être nommé président du district d'Ajaccio. Pendant la session tenue par rassemblée. Napoléon courait les villages des alentours ; il dépensait considérablement, car l'argent n'était point son idole. L'orphelin, le fils, la veuve d'un patriote , le vieillard, qui avait combattu pour la cause de la liberté, avaient part à ses largesses comme à ses affections. Il aimait à voir les jeunes gens tirer à la cible et s'accoutumer ainsi au maniement des armes dont l'exercice

The text on this page is estimated to be only 27.68% accurate

CHAPITRE ThÔISIÊMÈ. 131 était presque perdue pour les Corses. Il Ouvrait sa bouf se, à celui qui ajustait le inieux. Joseph ayatlé été Uômmè président du district d'Âjaceio et l'assemblée étant dissoute, on alla prendre congé de PaôU qui leur dit a chacuti des choses fort obligeante^. Lorsqu'ils se furent retirés, il s'écria : * Ce jeutle homme (Napoléon) fera du chemin t il ne lui manque que Toccasion pour être uii homme de Plûtarqué. > Quelques joUrâ après, Paoli ayant eu occasion de Voir celui qui aVait logé Napoléon, lui dît : « Je t'ai « donné bien de l'embarras, cette fois-ci. — Non, Ex« cellèncè (1), vous ne me gênez jamais, quand vous « m^offrirez l'occasion de vous témoigner l'estime, l'at« tachment que j^ai pour votre personne. Cependant je c dois vous dire, ajouta l'hôte, que le jeune Bonaparte « m*a causé plus de soucis , plus de gêne que son « frère et son oncle. Il a courûtes montagnes, les vilc lages, les vallons... Je pense qu'il a arpenté toute la « Piëve (canton). lia failli faire renchérir le papier à (i) Titre qtie les vieux patriotes donBaient à t^oli et que l'habi* tude a donné ensuite aux généraux qui ont eu ie commandement de rue.

133 MÉMOIRES SUR NAPOLEON, c Orezza : il en a tant griffonné, tant brûlé, tant dé« cliiré qu'on aura peine , je crois, à en trouver auc jourd'hui. En peu de jours, il a métamorphosé nos < jeunes gens. On ne parle plus que de liberté et de c patriotisme... Ils sont tous des savants! Ce jeune c homme a beaucoup de talent, trop de science, mais. . • « — Achève? — Les savants sont ordinairement fous. » — Paoli se prit à rire. — « Mon ami, tu as mal jugé c ton homme. — Je ne veux pas dire, Excellence, qu'il c soit un fou... — Oh! plutôt à Dieu, continua Paoli, a que la Corse comptât beaucoup d'enfants comme le « jeune Bonaparte! Nous serions bientôt les maîtres « du monde« — Puis, se tournant vers ceux qui Ten« touraient. — Je ne sais pas ce qui agit sur mon esprit, c mais j'ai un pressentiment que ce jeune homme « fera parler de lui. » Un club fut bientôt organisé à Ajaccio ; il prit le nom de Club Patriotique. La révolution eut alors dans Tile un centre et un foyer. On s'assemblait, on discutait, on jugeait ; on s'encourageait mutuellement, bien souvent sans se comprendre. L'enthousiasme de la liberté gagnait les esprits plus ou moins ; la nouveauté plaisait à tous.

CHAPITRE TROISIÈME. 133 L'opinion publique se formait; elle partait du club patriotique. Le blâme , la louange , la crainte , l'assurance en partaient également. Du sein de ce club, on intimidait la faction aristocratique et on maîtrisait le parti national : on se servait de ce parti comme de point d'appui contre le pouvoir, de levier pour remuer les masses. Napoléon en était l'âme, l'orateur né. Lorsqu'il n'y assistait pas, la séance était froide. Si Ton proposait ou si Ton discutait une question difficile, tous les regards cherchaient dans la salle celui qui, d'un seul mot, levait les doutes, fixait les incertitudes , aplanissait tous les obstacles. Sa présence animait et rassurait les esprits , parce qu'elle garantissait les bonnes résolutions, et que l'on savait qu'un patriotisme ardent et éclairé dictait ses paroles. Le comte Buttafuoco, député de la noblesse, était un de ceux qui se dépouillait à regret des immunités attachées à son ordre. Il se récriait contre la faction démocratique, il s'agitait, se débattait dans tous les sens pour empêcher la révolution de pénétrer dans l'île. Il se répandait en invectives contre les idées nouvelles. Il aurait voulu ca

The text on this page is estimated to be only 13.77% accurate

13« MÉMOIRES SUH NAPOLÉON. «ber à SQ9 coppip9triot6s la lumière qui eavalûa^ait l'Europe (1). Las Corses aidaient naturellement les pois de France, parce qu'ils qn avaient reçu des bienfaits ; mais aceou-^túiQés à Tégalité, ils étaient Qhoquéa des privilèges* puttafuQCQ, qui aurait vpulu les soutenir, devait néces* sairement encourir leur mécontentement. Le souvenir de sa mission à Versailles an 4 767 et 1768, et celui des marchés honteux qu'on lui avait imputés duns le temps, achevèrent de soulever Topi-* nion contre lui. / Il fut brûlé en effigie dans presque tous les villages de Yi\è. A Àjaccio surtout, la maniCestation eut lieu avec un appareil lugubre et imposant. , Napoléon, dont les instincts libéraiuiji étaient^ops sur^ excités jusqu'à cet enthousiasme que ni les fatigues, ni)e^ dangers ne sont capables de rebuter , éleva une voix courageuse contre ce député qu'il croyait déloyal. (i) Peut-être le faisait-il de bopq^ foi, dan^ des ioteations louahlea ; peut-être a-t-on eu tort de le soupçonner. On doit à la yérité d'ajouter que le comte Buttaftioco ayait d*exqç),lent«9 q[uali(és,

The text on this page is estimated to be only 10.64% accurate

CHAPITRE TROISIÈME. 135)Lc[lecteur «q sera peut-être pas f^hché de trouver id la lettre qu'il Im adressa et dont l'impression fut votée par le club Patriotique* LETTRE Jk M. BooiuiPABTE à M. Uattbo Bcttavcoco 9 député d^h la Ci>rse à tàsBemblée natimale. Monsieur ^ % Depuis B(NQifacio jusqu'au Cap Corse» depuis Âja€-<^ cio jusqu'à Qastia, ce n'est qu'un chorus d'imprécations contre vous. Vos amis se cachent, vos parents vous désavouent, et le sage lui^hmèue^h qui ue se laisse jamais maîtri^hr par Popipion populaire, est eutrainé cette fois par Teffervesceuce générale, <i Qu'avez*«vous donc fait? Quels sopt donc les d^hljt^h qui peuvent justifier une indignation si universellOï un abandon sicouiplet? C'est, Monsieur, ce que je vais rechercher» en m'éclairant de vos lumières. f L'hbtoire de votre vie, depuis au pleins que vous vous êtes lancé sur le théâtre des affaires, .est ^Konnue.

136 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. Les principaux traits en sont tracés ici en caractères de sang. Cependant, il est des détails plus ignorés; je pourrais alors me tromper , mais je compte sur votre indulgence et sur vos renseignements. « Entré au service de France, vous revintes voir vos parents : vous trouvâtes les tyrans abattus, le gouvernement national établi, et les Corses, maîtrisés par les grands sentiments, concourant à Tenvi, par des sacrifices journaliers, à la prospérité de la chose publique. Vous ne vous laissâtes pas séduire par la fermentation générale : loin de là, vous ne vîtes qu'avec pitié ce bavardage de patrie, de liberté, d'indépendance, de constitution , dont on avait boursouflé jusqu'à nos derniers paysans. Une profonde méditation vous avait dès lors appris à apprécier ces sentiments factices qui ne se soutiennent qu'au détriment commun. Dans le fait, le paysan doit travailler et non pas faire le héros, si Ton veut qu'il ne meure pas de faim, qu'il élève sa famille, qu'il respecte l'autorité. Quant aux personnes appelées par leur rang et leur fortune au commandement, il n'est pas possible qu'elles soient longtemps assez dupes pour sacrifier à une chimère leurs commodités, leur considération et qu'elles s'abaissent à courti

CHAPrraE TROISIÈME. «1 ser on savetier , pour faire les Brutus. Cependant , comme il entrait dans vos projets de captiver M. Paoli, vous dûtes dissimuler. M. Paoli était le centre de tous les mouvements du corps politique ; nous ne lui refuserons pas du talent, même un certsôn génie : il avait en peu de temps mis les affaires de l'île sur un bon pied ; il avait fondé une université où, la première fois peut-être depuis la création, Ton enseignait dans nos montagnes les sciences utiles au développement de notre raison ; il avait établi une fonderie, des moulins à poudre, des fortifications, qui augmentaient les moyens de défense ; il avait ouvert des ports qui, encourageant le commerce, perfectionnaient Tagriculture ; il avait créé une marine qui protégeait nos communications, en nuisant extrêmement aux ennemis. Tous ces établissements dans leur naissance n^étaient que le présage de ce qu'il eût fait un jour. L'union, la paix , la liberté étaient les avant-coureurs de la pros* périté nationale, si toutefois un gouvernement mal organisé, fondé sur de fausses bases, n'eût été un pré* sage encore plus certain des malheurs, où la nation se-* rait tombée. « Le rêve de Paoli était de faire le Solon; mais il

The text on this page is estimated to be only 18.12% accurate

m MÉMORAES SUR NAPOLÉON. avait mal copié son modèle. Q avait tout mis entre les mains du peuple ou de ses représentants, de sorte que l'on ne pouvait exister qu'en lui plaisant. Étrange erreur, qui soumet à un brutal, à un mercenaire, Thomaie qui, par son éducation, l'illustration de sa naissance, sa fortune) est seul fait pour gouverner. A. la longue, un bouleversement de raison si palpable ne peut manquer d'entraîner la ruine et la dissolution du corps politique, après l'avoir tourmenté par tous les genres de maux. c< Vous réussîtes à souhait, M. Patoli, sans cesse entouré d'enthousiastes ou de têtes exaltées, ne s'imagina pas que l'on pût avoir une autre passion que le fanatisme de la liberté et de l'indépendance. Vous trouvant de certaines connaissances de la France, il ne daigna pas observer, de plus près que vos paroles, les principes de votre morale. Il vous fit nommer pour traiter à Versailles de raccommodement qui s'entamait sous la médiation de ce cabinet. M. de Choiseul vous vit et vous connut* Les âmes d'une certaine trempe sont d'abord apprêcées. Bientôt, au lieu du représentant d'un peuple libre, vous vous transformâtes en commis d'un satrape; vous lui communiquâtes les instructions, les projets, les secrets du cabinet de Cortè.

The text on this page is estimated to be only 17.75% accurate

. _pt Cette conduite, qu'ici J'en trouye b[^]sge çt atroc[^], mQ paraît
g mcl*i* toute \$impU ; mais c'est c[^]'m toute es*4)èi;e d'a&iresi il s'agit de
a'ept[^]dr[^] et de rai[^]opner V9QÇ «aog[^]froid* « La prude juge la coquette et
en est persiflée) e!e«t #Q peu de mots votre biatoire. « L'homme à principes
vous juge au pire, mais vous ne croyez pasà Thomme à principes. Le
vulgaire, toujours séduit par de vertueux démagogues, ne peut être apprécié
par vous, qui ne croyez pas à la vertu . Il n[^]est permis de vous condamner
que par vos principes, eoname un criminel par les lois ; mais eeux qui en
oon[^] naissent le raffinement ne trouvent dans votre conduite rien que de
trèrsimple : cela revient donc à ce que nous xvom dit que, dans toute
espèce d'affaires, il faqt d'abepd s'entendre , et puis raisonner avec calme.
Yous avez d'ailleurs par-devers vous une sous- défense ison moins
victorieuse, car vous n'aspirez pas à la ré*putation de Gaton ou de Catinat :
il vous suffit d'être comme un certain monde ; et dans ce certain monde il
est convenu que celui qui peut avoir de l'argent et (pii Q-ep profite pas, est
un nigaud ; car l'argent procure tous les plaisirs des sens, et les plaisirs des
sens sont

The text on this page is estimated to be only 27.67% accurate

Hi MÉM<MRES SUR NAW)LÉON. régiment, du point que les officiers réunis protestent, par un acte authentique, de renvoyer leurs brerets plutôt que de violer leur serment ou des devoirs plus sacrés encore. « Vous vous trouvâtes réduit à votre seul exemple* Sans vous déconcerter, à la tête de quelques amis et d'un détachement français, vous vous jetâtes dans Vesco-» vato; mais le terrible Clément (1) vous en dénicha, ^. Vous vous repliâtes sur Bastia avec vos compagnons d'aventure et leur famille. Cette petite affaire vous fit peu d'honneur : votre maison et celles de vos associés furent brûlées. En lieu de sûreté, vous vous moquâtes de ces efforts impuissants. » L'on veut ici vous imputer à défi d'avoir Voulu (i) Clément Paoli^ frère aîné du général Paoli , bon guerrier, «scellent dtoyen, yrai philosophe. Au commencement d'une action, il ne pouvait jamais se résoudre à se battre personnellement; il donnait ses ordres avec ce sang-froid qui caractérise le capitaine ; mais, dès qu'il availf vu tomber quelqu'un des àiens, il saisissait ses armés avec la convulsion d'un homme indigné, en faisait usage, en s'écnnat • « Hommes injustes, pourquoi franchissez- vous les barrières de la na« ture? Pourquoi faut-il que Vous soyez les ennemis de la patrie ? » Austère dans ses mœurs , simple dans sa vie privée, il a tonjoori vécu retiré : ce n'était que dans les grands besoins qu'il venait aussi donner son avis^ dont on s'écartait rarement*

CHAPITRE TROISIÈME. 143 armer Royal*Corse contre ses frères. L'on veut également entacher votre courage du peu de résistance de Vescovato. Ces accusations sont très-peu fondées; car la première est une conséquence immédiate, c'est un moyen d'exécution de vos projets^ et, comme nous avons prouvé que votre conduite était toute simple, il s'ensuit que cette inculpation incidente est détruite. Quant au défaut de courage, je ne vois pas que l'action "de Vescovato puisse le certifier; vous n'allâtes pas là pour faire sérieusement la guerre, mais pour encoura*ger, par votre exemple, ceux qui vacillaient dans le parti opposé. Et puis, quel droit avait-où d'exiger que vous eussiez risqué le fruit de deux ans de bonne conduite, pour vous foire tuer comme un soldat; mais vous deviez être ému de voir votre maison et celles de vos amis en proie aux flammes. Bon Dieu ! quand sera-ce que les gens bornés cesseront de vouloir tout apprécier? Laissant brûler votre maison, vous mettiez M. de Choiseul dans la nécessité de vous indemniser. L'expérience a prouvé la justesse de vos calculs : on vous remit bien au delà de l'évaluation des pertes. Il est vrai que l'on se plaint que vous gardâtes tout pour Vous, ne donnant qu'une bagatelle aux misérables que

144 MÉMCHREa SUB NAPQLÉON. V0U9 aviez ^éduilj». Pcmr prouver que vous l'^tvez dû faire« il ne s'agit que de savoir si vous l'avez pu faire avec sûreté < or, de pauvres gens, qui avaient si besoin 4é votre proteption, n'étaient ni dans le eas de rédamert ni même dans celui de connaître bien clairement le tort qu'on leur faisait : ils ne pouvaient pas faire les mécontents, et se révolter contre votre autorité : en horreur à leurs compatriotes, leur retour n'eût pas été plus sincère. Il est donc bien naturel qu'ayant ainsi trouvé quelques milliers d'écus, vous ne les ayez pas laissé échapper; c'eût été une duperie. < Les Français, battus malgré leur or, leurs brevets, la discipline de leurs nombreux bataillons, la légèreté V de leurs escadrons, l'adresse de leurs artilleurs, défaits à la Penta, à Yescovato, à Loreto, à St-Nieolao, à Borgo, à Barbaggio, à Oletta, se retranchèrent excessivement découragés. L'hiver, le moment de leur repos, fut pour vous. Monsieur, celui du plus grand travail ; et, si vous ne pûtes triompher de l'obstination des préjugés profondément enracinés dans Tesprit du peuple, vous parvîntes à en séduire quelques chefs auxquels vous réussîtes, quoiqu'avec peine, à inculquer les bons sentiments, ce qui, jointaux trentebataillons qu'au printemps

The text on this page is estimated to be only 14.62% accurate

CHAPITRE TROISIÈME* 445
M, da Vaux conduisait
aveo lui» mxmA la Gearse au joug, obligea P^{oli} et les plua faoatiqueftà la
retnaîte. % Due partie dei\$ patriot«£» étaiôpt mw(\^ m défendant leur
ind^{pf}odance, Tavtre avait fui une terra proscrite, désormais hideux nid
des tyant ; mais, un grand noinhre n'avait di(ni mourir ni fm : ils furent
Tol[^]at des persécution, De\$ âmei[^] que l'on n'ay^t pu corro^{ipre} étaient
d'uqe autre trempe. L'qp ne pouvait aa^{eoir} l'empire français que sur leur
anéantissement absolu. Hélas! ce plan ne fut que trop ponctuellement
e&écuté. Les uns périrent victimes des crimes qu'on leur supposa ; les
autres» trahis pai' l'hospitalité, par la confiance, expièrent sur Téchafaud les
souples, le[^] larmes surpi[^]jisesàleur dissimulation. Entassés en grnd
nombre par Narbonne*Fridzelar dans la tour d[^] Toulon, empoisonnés par de
m^{nvais} aliments, torturés par leurs 4i[^] nés, accablés de[^] plus indigne[^]
traitements, ilij ne vécurent ç[uelqne temps dans les étreintçi» de l'agonie
que pour voir la mort ç' avancer à pas lenb[^].. Q DieUf témoin de leur
innocence, comment ne te rendi§-tn pas leur vengeur ! « Dans ce désastre
général, au milieu des pris et d^s gémissements de cet infortuné peuple,
vous, cepen10.

146 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. dant» commenQâtes à jouir du fruit de vos peioes. Hoaneurs, dignités, pensions, tout vous fut prodigué. Vos prospérités se seraient encore plus rapidement accrues, si la Dubarry, en culbutant M. de Choiseul, ne vous eût privé d'un protecteur, d'un appréciateur de vos services. Ce coup ne vous découragea pas; vous vous tournâtes du côté des bureaux ; vous sentîtes seulement la nécessité d'être plus assidu. Ils en furent flattés, vos services étaient si notoires !... Tout vous fut accordé. Non content de l'étang de Biguglia, vous demandâtes une partie des terres de plusieurs communautés. Pourquoi les en vouliez- vous dépouiller, dit-on 7 Je demande, à mon tour, quels égards deviez-vous avoir pour une nation que vous saviez vous détester 7 € Votre projet favori était de partager Tile entre dix barons. Comment ! non content d'avoir aidé à forger les chaînes où votre patrie était retenue, vous vouliez encore l'assujettir à l'absurde régime féodal! mais je vous loue d'avoir fait aux Corses le plus de mal que vous pouviez ; vous étiez dans un état de guerre avec eux, et, dans l'état de guerre, faire le mal pour son profit, est un axiome. « Mais passons sur toutes ces misères-là ; arrivons

The text on this page is estimated to be only 18.84% accurate

QUAPmfiË TftÛfêlËME.' 14*7 au morn^t actuel» et finig^oûs une lettre qui, pâi* 6on épouvftuUble longueur, ne peut manquer de vous fati« guer. a L'état ded affïdred de France présageait dès évéuements extraordinaires : vous en craignîtes le contre*^ coup en Corse. Le même délire dont nous étions pûssé-^ dès avant \i guerre, à votre grand scandale, commença à émouvoir cet aimable peuple. Vous en comprîtes les conséquences ; car, si les grands sentiments maltrident Topinion, Vous ne deveniez plus qu'un traître au lieu d^un homme de bon sens , et pis encore, si les grands sentiments revenaient à agiter le sang de nos chauds compatriotes ; si jamais un gouvernement national s'en^ suivait, que deveniez-vousî Votre conscience alors commença à vous épouvanter. Inquiet, affligé, vous ne vous y abandonnâtes pas : vous résolûtes de jouer le tout pour te tout^ mais vous le fîtes en homme de tête ; vous vous mariâtes pour accroître vos appuis. Un honnête homme, qui avait sur votre parole donné sa sœur à votre neveu, se trouva abusé. Votre neveu, dont vous aviez englouti le patrimoine pour accroître un héritage qui devait être le sien, s'est trouvé réduit à la misère avec une nombreuse famille.

148 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. « Vos affaires domestiques arrangées, vous jetâtes un coup d'œil sur le pays. Vous levîtes fumant du sang de ses martyrs , jonché de victimes multipliées, n'inspirer à chaque pas que. des idées de vengeance. Mais vous y vîtes le farouche militaire^rimpertinetrobin, Tavidé publicain, y régner sans contradiction, et le Corse, accablé sous ces triples chaînes, n'oser ni penser à ce qu'il fut, ni réfléchir sur ce qu'il pouvait être encore. Vous vous dites dans lajoie.de votre cœur : Les choses vont bien, il ne s'a^t que de les maintenir, et aussitôt vous vous liguâtes avec le militaire, le robin et le publicain. Il ne fut plus question que de s'occuper à avoir des députés qui fussent animés de ces sentiments ; car pour vous, vous ne pouviez pas soupçonner qu'une nation, votre ennemie, vous choisit pour la représenter. Mais vous dûtes changer d'opinion, lorsque les lettres de convocation, par une absurdité, peut-être faite à dessein, déterminèrent que le député de la noblesse serait nommé dans une assemblée composée seulement de vingt-deux personnes. : il ne s'agissait que d'obtenir douze suffrages. Vos co-associés du conseil supérieur travaillèrent avec activité : menaces, promesses, caresses, argent, tout fut mis en jeu : vous réussites. Les /

CHAPITRE TROISIÈME. 140 vôtres ne furent pas si heureux dans les commîmes : le premier président échoua, et deux hommes, exaltés dans leurs idées, Tun était fils, frère, neveu des plus zélés défenseurs de la cause commune ; Tautre avait vu Sionville et Narbonne, et, gémissant sur son impuissance, son espi^t était plein des horreurs qu'il avait vu commettre. Ces deux hommes furent proclamés, et rencontrèrent le vœu de la nation dont ils devinrent Tes[^] poir. Le dépit secret, la rage que votre nomination fit dévorer à tous, fait l'éloge de vos manœuvres et du crédit de votre ligue. « Arrivé à Versailles, vous fôtes zélé royaliste : arrivé à Paris, vous dûtes voir avec un sensible chagrin que le gouvernement, que Ton voulait organiser sur tant de débris» était le même que celui que l'on avait noyé, chez nous, dans tant de sang. « Les efforts des méchants furent impuissants[^] la nouvelle constitution, admirée de l'Europe, est devenue la sollicitude de tout être pensant. Il ne vous resta plus qu'une ressource, ce fut de faire croire que cette constitution ne convenait pas à notre île, quand elle était exactement la même que celle qui opéra de si bons effets et qu'il fallut tant de sang pour nous arracher.

The text on this page is estimated to be only 24.45% accurate

180 MEMOIRES SUR NAPOLÉON. » Tous les délégués de Vancienne administration, qui entraient naturellement dans Totre cabale, vous servi** rentavec toute la chaleur de l'intérêt personnel. L'on dressa des mémoires où l'on prétendit prouver ravantage dont était pour nous le gouvernement actuel, et où Ton établissait que tout changement contrarierait le vœu de la nation. Dans ce même temps, la ville d'Ajaceio eut vent de ce qui se tramait : elle leva le front, forma sa garde nationale, organisa son comité. Cet incident inattendu vous alarma, La fermentation se communiquait partout. Vous persuadâtes au ministre, sur qui vous aviez pris de Pasoendant pour les affaires de Corse, qy'il était urgent d'y envoyer votre beau-père, M. Gaffori, avec un commandement; et voici M. Gafferri, digne précurseur de M. Narbonne, qui prétend, à la tête de ses troupes, maintenir par la force la tyrannie que feu son père, de glorieuse mémoire, avait combattue et confondue par son génie. Des bévues sans nombre ne permirent pas de dissimuler la médiocrité des talents de votre beau-père : il n'avait que l'art de se faire des ennemis. L'on se ralliait de tous côtés contre lui. Dans ce pressant danger vous levâtes vos regards et vîtes Narbonne. Narbonne, mettant à profit un

CHAPITRE TROISIÈME. ISI moment de faveur, avait projeté de fixer dans une île, qu'il avait dévastée par des cruautés inouïes, le despo*tisme qui le rongait. Vous vous concertâtes ; le projet est arrêté, cinq mille hommes ont reçu les ordres ; les brevets, pour accroître d'un bataillon le régiment provincial, sont expédiés ; Narbonne est parti. Cette pauvre nation sans armes, sans courage, est livrée, sans] espoir et sans ressources, aux mains de celui qui en fut le bourreau. « O infortunés compatriotes ! de quelle trame odieuse al liez- vous être victimes ! Vous vous en seriez aperçu, lorsqu'il n'eût plus été temps. Quel moyen de résister, sans armes, à dix mille hommes ? Vous eussiez vousmêmes signé r,acte de votre dégradation , l'espoir se serait enfui, l'espérance se serait éteinte, et des jours de malheur se seraient succédé sans interruption . La France libre vous eût regardés avec mépris ; l'Italie affligée, avec indignation ; et l'Europe, étonnée de ce degré sans exemple d'avilissement, eût effacé de ses annales les traits qui font honneur à votre vertu. Mais vos députés des communes pénétrèrent le projet et vous avcptirent à temps. Un roi, qui ne désira jamais que le bonheur de ses peuples, éclairé par M. La Fayette , ce

152 MÉMOIRES SUR NAPOLEON, constant ami de la liberté, sut dissiper les intrigues d'un ministre perfide, que la vengeance poussait toujours à vous nuire. Ajaccio montra de la résolution dans son adresse, où était peint avec tant d'énergie Tétat misérable auquel vous avait réduits le plus oppressif des gouvernements. Bastia, engourdie jusqu'alors, se réveilla au bruit du danger et prit les armes avec cette résolution qui l'a toujours distinguée. Arena vint de Paris en Balagne, plein de ces sentiments qui portent à tout entreprendre, à ne craindre aucun danger. Les armes d'une main, les décrets de TAssemblée nationale de Tautre, il fit pâlir les ennemis publics. Achille Murati, le conquérant de Gaprara, qui porta la désolation jusques dans Gènes, à qui il ne manqua, pour être un Turenne, que des circonstances et un théâtre plus vaste, fit ressouvenir aux compagnons de sa gloire qu'il était temps d'en acquérir encore ; que la patrie en danger avait besoin non d'intrigues, où il ne s'entendit jamais, mais du fer et du feu. Au bruit d'une secousse si générale, Gaffbri rentra dans le néant d'où, mal à propos, l'intrigue l'avait fait sortir : il trembla dans la forteresse de Cortè. Narbonne, de Lyon, courut ensevelir dans Rome sa honte et ses projets infernaux. Peu de

CHAPITRE TROISIÈME. 153 jours après, la Corse est annexée à la France, Paoli rappelé, et, dans un instant, la perspective change et vous offre une carrière que vous n'eussiez jamais osé espérer. « Pardonnez, Monsieur, pardonnez : j'ai pris la plume pour vous défendre; mais mon cœur s'est violemment révolté contre un système si suivi de trahison et de perfidie. Eh quoi ! fils de cette même patrie, ne sentitesvous jamais rien pour elle ? Et quoi ! votre cœur fut-il donc sans mouvement, à la vue des rochers, des arbres, des maisons, des sites, théâtres des jeux de votre enfance ! Arrivé au monde^ elle vous porta sur son sein, elle vous nourrit de ses fruits. Arrivé à l'âge de raison, elle mit en vous son espoir, elle vous honora de sa confiance, elle vous dit : « Mon fils, vous voyez l'état « de misère où ma réduite l'injustice des hommes : « concentrée dans ma chaleur, je reprends des forces « qui me promettent un prompt et infaillible rétablis« sement; mais l'on me menace encore, volez, mon c fils, vokz à Versailles, éclairez le grand roi, dissipez « ses soupçons ; demandez-lui son amitié. » A Eh bien, un peu d'or vous fit trahir sa confiance, et bientôt, pour un peu d'or, l'on vous vit, le fer parricide à la main, entre-déchirer ses entrailles. Ah ! Monsieur,

iU MÉH0mE8 SUR NAPOLÉON. je suis loin de vous désirer du mal; mais craignez il est des remords vengeurs. Vos compatriotes, à qui vous êtes en horreur, éclaireront la France. Les biens, les pensions» fruits de vos trahisons, vous seront étés. Dans la décrépitude de la vieillesse et de la misère, dans l'affreuse solitude du crime, vous vivrez assez long-^ temps pour être tourmenté par votre conscience. Le père vous montrera à son fils, le précepteur à son élève, en leur disant : « Jeunes gens, apprenez à respecter « la patrie, la vertu, la foi, l'humanité. » « Et vous, de qui l'on prostitua la jeunesse, les grâces et l'innocence, votre cœur pur et chaste palpite donc sous une main criminelle ? femme respectable et infortunée!'. \ Bientôt la cohue des honneurs, les lambriif de l'opulence vont disparaître ; le mépris des hommes vous accablera. Cherchez-vous dans le sein de celui qui en est Fauteur une consolation indispensable à votre âme douce et aimante 7 Cherchez-vous sur ses yeux des larmes

9 pmip Im ip^9 aux ^àtm^î Yotr^ mm .eléf^ôUaotA placée iUi"
«on %m% 6l)ereb«ra-^tTello ^ ^e retracer Tagitatk du voXxtl Mus! 4
vph» lui 3^]fI\r9A62; ^e» bimmi,; ce aaront oelW» # ^wordi^*. Si son seifl
s'agite, ce sera des convulsions du (qéah^Qt, qui meurt en abhorrant la
nature , lui et la main qui le guide. . . • « 0 Lameth! ô Robespierre! ô Pétion!
ô Volney! ô Mifj^y {i^iQarnave! ô Bailly ! ô La Fayette! voilà rhomme
qui ose s'asseoir à côté de vous ! Tout dégouttant du sang de ses frères,
souillé par des crimes de toute espèce, il se présente avec confiance sous un
habit de général, inique récompense de ses forfaits ! Il ose se dire
représentant de la nation, lui qui la vendit, et vous le souffrez ! Il ose lever
les yeux, prêter les oreilles à vos discours, ^êtTOtiS le souffrez ! Si c'est la
voix du peuple, il n'eut jamais que celle de douze nobles. Si c'est la voix du
peuple^ Ajaccio, Bastia et la plupart des cantons ont fait à son effigie ce
qu'ils eussent voulu faire à sa personne. « Mais vous, que Terreur du
moment, peut-être les abus de Pinstant portent à vous opposer aux
nouveaux changements, pourrez- vous souffrir un traître ; celui

The text on this page is estimated to be only 22.21% accurate

156 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. qui, sous Textérieur froid d'un homme sensé, renferme, cache une avidité de valet? Je ne saurais l'imaginer. Vous serez les premiers à le chasser ignominieusement, dès que l'on vous aura instruits du tissu d'horreurs dont il a été l'artisan. « J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble « et très-obéissant serviteur, « BtONAPARTB. c De mon cabinet de MiléUi, le 33 JanTSer, l'an second. >

The text on this page is estimated to be only 8.80% accurate

CHAPITRE IV, Napiiém depuis Usma jjsf a'aa mas 4'ietebre
1791.

The text on this page is estimated to be only 17.00% accurate

• •» ». K^

Napoléon part pour Valence. ^ Une de ses lettres. — Le général Booillé. — Louis XYL — L'Assemblée constituante. — Napoléon après la déclaration de Pilnitz. — Garde nationale soldée. Après avoir écrit la lettre qu'on vient de lire, Napoléon quitta Ajaccio et se rendit de nouveau à Valence. Les partis, irrités par le froissement des intérêts et des ambitions, étaient plus que jamais acharnés les uns contre les autres. La révolution, après avoir ébranlé l'Europe, était à la veille d'en être écrasée. La suppression des titres et des armoiries, la constitution civile du clergé, le code militaire avaient embrasé la France.

160 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. L'émigration se recrutait tous les jours; les nobles, les officiers et les partisans de l'ancien régime quittaient le royaume dans l'espoir d'y ramener les privilèges, et l'arbitraire. Ils allaient grossir les rangs des hordes qui méditaient l'envahissement de la patrie. Tel était l'égarement de leur haine, qu'elle les aveuglait sur la honte dont se couvre le citoyen qui livre sa nation à la merci de l'étranger. Napoléon, dont le courage ne se démentait jamais, se récria hautement contre ceux de ses camarades qui chancelaient et paraissaient pencher pour l'émigration. Il soutenait que c'était lâcheté, trahison, folie même, que de quitter la France, lorsque l'Europe en armes se préparait à marcher contre elle. Son exemple, son langage ût sa fermeté déconcertèrent les m«oé9S de ceux qui auraient voulu eattrainer à la révolte le corps d'officiers qui se trouvait alors à Val^nGe. Comme »'il eut «u le pressentiment que la révolution le couvrirait de Ivoire, il«e mit, aussitôt arrivé, à voyager en Daupbiné, pour connaître l'esprit des paysans. Tout ^llaU à souhait pcMir lui. La lettre qu'il écrivit pendant sa course ne sera pas déplacée ici. On la lira peut-être avec plaisir. j

CHAPITRE QUATRIÈME. 161 Serve, près St-Valer> en Dauphiné, le 8 février. < Je suis dans la cabane d'un pauvre, d'où je me plais à t'écrire après m'être longtemps entretenu avec ces bonnes gens... Il est 4 heures du soir, le temps est frais, quoique doux; je me suis amusé à marcher; la neige ne tombe pas, mais n'est pas loin... J'ai trouvé partout les paysans très-fermes sur leurs étriers — surtout en Dauphiné : ils sont tous disposés à périr pour le maintien de la constitution. « J'ai vu à Valence un peuple résolu, des soldats patriotes et des officiers aristocrates ; exception cependant, puisque le président du club est un capitaine nommé Du Corbeau. C'est un capitaine du régiment de Forez en résidence à Valence . c Les femmes sont partout royalistes. Ce n'est pas étonnant ; la liberté est une femme plus jolie qu'elles, qui les éclipse. « Tous les curés du Dauphiné ont prêté le serment civique ; l'on se moque des cris des évêques. « Il ne faut pas tant plaindre notre département; je il

The text on this page is estimated to be only 21.61% accurate

4eS MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. connais les personnes qui composent celui de Valence: elles ne valent pas les nôtres. « Le club est ici composé de 200 personnes ; quand ils tiennent leurs sessions publiques ils s'assemblent dans une église, les femmes y vont alors. « Ce qu'on appelle la bonne société est aux trois quarts aristocrate » c'est-à-dire qu'ils se couvrent du masque des partisans de la constitution anglaise. « il est vrai que Peretti a menacé Mirabeau d'un coup de couteau. Cela n'a pas fait honneur à la nation. « Il faudrait que la société patriotique fit présent d'un habillement complet corse à Mirabeau, c'est-à-dire d'une barrette, veste, culotte et caleçon, cartouchière, stylet, pistolet et fusil ; cela ferait un bon effet. « Dimanche prochain, le département de la Dordogne nommera son évêque ; il est probable que ce sera un curé de Valence. « Je n'en tends, rien de nouveau, à l'instinct » 9 faut que tout soit tranquille. « La société patriotique de Valence a envoyé une députation pour tâcher de concilier Avignon avec Carpentras. Cette députation se joindra aux députés

The text on this page is estimated to be only 10.62% accurate

CHAPITRE OOAraïÊME. m tidiit iêê dodétés de TEscat, àt Rouge, de Môûtélimart, ête., etc. « Je VOUS embrMse, «en cher Feseh. La voiture pasflejetaii la Joindre, Bouscouèhoûs 16t. Valéry. «BiicrvA»Aimr (1). Qn P^rla beaucoup k Vale^ce d^ rgi^pçditiwi diî |;énéral Ppuillé contre le régiment révolté fi Uançy ; o» en dirait i`khm Qu du mal^ suivant le parti iju'on gvwt enibr^p. Quant k Napoléon, ij trouvait que ce général avaij fait son devoir pt mérité les félipitatipns de rAgsQroblée. Il aimait la révolution, mais non p^s la révolte, La fuite et Tarrestation du roi produisirent dans \^ clubs, dans les çociptés^ dan\$ les réunipnç publiques oi((f) Ctkte lelife couMirve emnre le leftdtfl en (cire rouge* Vtm^ preiote p'i| p^s fié)>iep pri^e, çeptendaDt oq y remarque deux lions soutenant un écusson sur lequel on voit une raye ou zodiaque, une étoile surmontée d*uiie couronne. Il paraîtrait que l« oâchel 4iottticB* draît d*«mv^ ^««iblèin^f , mais ion 9e fieu^ p^ Vef rfco^mtlre ; il n^est pas plus jg;rand qn*une pièce de di^ sou#. Ce sont évidemment les armes de la maison Bonaparte.

164 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. privées^ des discussions orageuses. Les uns accusaient, condamnaient l'Assemblée; ils en auraient voulu la dissolution. Les autres demandaient, avec le Patriote français la déchéance du roi. Napoléon évita, tant qu'il put, de prendre part à ces débats ; mais, forcé un jour de s'expliquer, il dit « que le roi, poursuivi par une espèce de fatalité, marchait de faute en faute ; que sa fuite était la plus grave comn^e la plus imprudente de toutes celles qu'il avait commises jusqu'alors; que néanmoins toute la responsabilité devait peser sur les conseillers perfides qui trahissaient la nation et le monarque, en les poussant tous les deux vers un gouffire de malheurs. A son avis, le parti le plus sage était celui qui avait été adopté par la majorité de l'Assemblée : il sauvait le trône et la France du fléau de la guêtre civile. » La fameuse déclaration de Pilnit2 jetait le gant à la révolution, en menaçant de l'étouffer. Napoléon ignorait que la lutte qui allait s'engager devait lui faire parcourir tous les extrêmes de la vie ; il ne se doutait pas qu'il en serait le héros tout à la fois et la victime ; néanmoins le sort des combats sourit à son âme avide de gloire. Il ne rêva plus que guerre et batailles. Son zèle égalait son enthousiasme et son patriotisme. Par1 j

CHAPITRE QUATRIÈME. 165 tout, dans toutes les occasions, il ne cessait de se récrier contre les menaces et les rodomontades des puissances du Nord. « De quel droit, Asait-il, se mêlait-on de nos affaires? Depuis quand la France se trouverait-elle sous la tutelle de l'étranger? Voulait-on la faire descendre au rang des puissances secondaires? Espérait-on la ca^homnier impunément? Prétendait-on lui faire oublier sa gloire et lui enlever le sentiment de ses forces et de ses droits! Notre siècle pouvait bien avoir ses Turenne, ses Condé. La France n'était point une nation déchue pour qu'on lui fit la loi; elle avait coutume de la dicter à l'Europe. On voulait la faire ressouvenir de sa puissance et de ses victoires. Malheur à ceux qui osaient la provoquer! Insensés! ne voyait-on pas que la révolution marcherait à pas de géants, à la conquête du monde; que l'attaque et la résistance multiplieraient ses forces, comme ses égarements! »

L'Assemblée constituante, dont le courage, la prévoyance et l'activité répondaient aux exigences de l'époque, ordonna une levée de cent mille hommes de garde nationale soldée, pour contribuer à la défense de la patrie. Ce fut alors que Napoléon entrevit pour la première fois qu'une grande carrière pouvait s'ouvrir

The text on this page is estimated to be only 3.97% accurate

466 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. devint lui} il me balancik
pa» à »'y jater^ il devait la parcourir jusqu'au boutt Il ovnt à la po«MbiUte
d'obtaoir un grade aupérieur dana aetta uoavalle orgaiii«atÎQii; il n'en fallut
paa dayautaga pour qu'il se déâdftt k rm* tr^r ou CorsOf Sa présonoo y était
uéoaaaaira pour l'ao^ oomplifisemautda seadasBoinii Vora la fio d'aoûti il
débarqua à Ajacioio, /

The text on this page is estimated to be only 23.13% accurate

CHAPITRE V. Napoléon nommé commandant en second de la
Garde nationale soldée. \ \ a.

Napoléon aspire à être chef de bataillon. — Guneo. — Ornano. — Pozzo-di-Borgo. — Peretti. — Quenza — Peraldi. — Napoléon à la tête d'un parti. — Une d^ ses réponses. — Napoléon appelle en duel Peraldi. — Dépenses de la famille Bonaparte. — Napoléon et sa mère. — Napoléon harangue ses partisans. — Projet du parti contraire. — Les commissaires. — Napoléon inquiet. — Il conseille un coup de main. — Bonelli. — Peraldi. — Les deux partis en présence. — Ouverture de l'Assemblée. — Le beau-frère de Pozzo-di-Borgo chassé de la tribune. — Quenza et Napoléon nommés commandants. — Admiration de Napoléon pour les grands hommes de l'antiquité. — César. — Alexandre. On allait former deux bataillons en Corse. La manière dont ils devaient s'organiser éveilla l'ambition de tous ceux qui croyaient avoir quelque influence sur le peuple. Les soldats nommaient leurs chefs, idée heureuse dans une république de vrais citoyens^ qui n'ont d'au

170 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. tre guide que la vertu et la gloire nationale, mais source d'inconvénients et même de malheurs dans un gouvernement où le choc des intérêts particuliers en change constamment la forme et la tendance. Tous ceux, à qui leur popularité ou leur fortune pouvait promettre une place dans ces bataillons, se mirent sur les rangs. Napoléon pouvait-il rester immobile dans ce mouvement presque général ? Il n'était que lieutenant d'artillerie (1), ce qui ne l'empêcha pas de porter ses vues jusqu'à la place de chef de bataillon. Cependant il n'avait pas une grande fortune pour acheter les suffrages. Fort jeune encore, il devait errâidrede ne pas inspirer assez de confiance. Tout autre que lui n'aurait osé porter son ambition au delà d'une place de capitaine et se serait estimé heureux de pouvoir l'obtenir. Des concurrents nombreux, riches, d'une influence reconnue, auraient découragé quiconque ne se sentait pas des forces et des moyens extraordinaires. Napoléon avait pour ainsi dire tout ce qui lui manquait ; mais son génie, sa volonté inébranlable, son étoile surtout devaient remporter. (i) Il est positif que Napoléon était alors lieutenant ; sa promotion eut lieu le 4 avril de cette année 1795.

The text on this page is estimated to be only 14.06% accurate

CHAPITRE CINQUIÈME. i7i C'était le toounaademeût du liataillon d'Ajaccio que KapoléoD ambitionnait, Maia Cuûea ^Pidtrino), Omaû« (Lodovico) de sainte Marie, hommes ricbea, ayant b^Mlp coup de relations, de ca*4dlt, se préitentaiwt comme oa&didata pour la même place* Pozzo^^di-^Borgo (Ma^ thieu) n'était pas moins à redouter ; il était lui aussi bien jeune^ sans fortune, otâiB doué d^une ime arênte, possédant beaucoup de talent naturel. Son frère ^ alors membre du département (1), lui donnait une importance qui manquait aux autres. Cependant celui des concurrente qui donnait le plus d'ombrage à Napoléon, c'était Peretti (Ugo) de Levie^ alors capitaine de gendarmerie (3)« Peretti joignait à une grande popularité une assez belle fortune, de plus la bienveillance de Paoli ; mais, content de son grade, il ne voulut pas oourir les chances d'une élection. Quenta, son beau*^frère, après une longue hésitation, fit cause commune avec Napoléon. Désirant lui-même obtenir le grade de commandant en premier ou celui (x) Aujourd'bai ambuasadeur de toutes les Russies à Paris (1827}. (a) Maintenant lieutenant-colonel en retraite, chevalier pensionné de l'ordre royal de Saint^Louis (1827).

The text on this page is estimated to be only 26.59% accurate

in MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. bien elusées, sa parole était forte et vibrante ; son raisonnement juste marchait droit au but. Toutes ces qualités ne tardèrent pas à faire oublier son extrême jeunesse, pour ne laisser apercevoir que son génie et son patriotisme. Son âme était pour ainsi dire un foyer, où son parti puisait tous les jours une nouvelle chaleur. Tout ce qui était extraordinaire, héroïque, faisait une profonde impression sur Napoléon. Ses discours, ses actions annonçaient l'homme indépendant et loyal. Fier avec ses adversaires, modeste, et presque sans amour-propre avec ses partisans, il répétait souvent : c Qu'autant valait ne rien faire, que de faire les choses à demi. « Son esprit se portait tout entier dans ce qu'il disait, comme dans ce qu'il faisait. Un jour qu'il se promenait tout seul sur le cours (4), on lui fit observer qu'il se hasardait un peu trop; qu'étant le chef d'un parti, il ne devait rien aventurer. Il répondit, en portant la main sur son épée : «Si on m'attaque de front, je ne crains rien, » et il continua à se promener. (z) Rue Royale, depuis 1815.

CHAPITRE CINQUIÈME. 178 PeraWi s'efforçait de jeter du ridicule sur Napoléon, en plaisantant sur sa taille, sur son ambition, sur le peu de moyens qu'il avait pour réussir dans son entreprise. Il s'en moquait avec ses partisans. Napoléon n'ignorait pas les propos qu'il tenait sur son compte. Jeune comme il était, à la tête d'un parti, il ne pouvait souffrir longtemps qu'on portât atteinte à sa réputation. Chaque fois qu'on lui parlait de Peraldi, il changeait de visage et finissait toujours par s'emporter. Il aurait voulu se venger ; il l'aurait pu aisément ; mais un sentiment d'honneur d'un côté, de mépris de l'autre, l'en empêchait. Aussi, dévorait-il en silence les propos outrageants qu'on lui rapportait. Un jour cependant, sa patience fut à bout. Il se jeta sur son épée, en jurant qu'il voulait à l'instant même obtenir réparation des injures qu'on lui prodiguait. Il fit dire à Peraldi de se trouver dans une heure, avec son second, à la chapelle des Grecs, pour vider leur querelle. Peraldi voulait accepter et aller sur-le-champ au rendez-vous ; mais les conseils de ses parents, les prières de ses partisans, qui le conjuraient de ne pas les exposer tous dans sa personne, l'en détournèrent. Napoléon, après avoir vainement attendu jusqu'au soir, rentra en

i76 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. ville, sioon tout à fait
coûtent» satisfait du moins d'avoir ainsi suffisamment humilié celui qui
était son adversaire et son détracteur. En moins de deux mois, le parti de
Napoléon s'était tellement accru, qu'il menaçait d'absorber ses adversaires»
Des défections journalières affaiblissaient les uns, pour fortifier l'autre. La
maison Bonaparte était ouverte à tous ceux de son parti, et sa table était
toujours mise à leur inten< tien. Le soir, on plaçait des matelas dans les
saUés, sur les escaliers, afin de pouvoir donner l'hospitalité de la nuit au
plus grand nombre possible de partisans. Rien ne coûtait à madame
Bonaparte pour seconder les vues de son fils. Il n'y avait pas de sacrifice
qu'elle ne s'imposât volontiers à cet effet. La confiance qu'elle avait en lui
était déjà sans bornes. Un mot de Napoléon était un ordre pour toute la
famille Bonaparte. On ne discutait pas avec lui : il se fâchait des
observations, s'emportait à la moindre résistance. Joseph même, qui était
Tainé, qui annonçait beaucoup de jugement dans les affaires, qui, président
du district d'Ajaccio, était alors entouré d'une certaine considération ;
Joseph enfin n'osait pas repli*

The text on this page is estimated to be only 29.61% accurate

■^ I CHAPITRE' CINQUIÈME. * 177 quer k son frè^e. A la yérité, ca frère avait toujours raison, car il voyait juste en tout. L'abbé Fesch était le seul qui, detempsàautr^,^e pcfrmit des observations. Il ne lui en revenait que de» réponses respectueuses 5 mais sèehes. La seule personne avec laquelle le jeun6 ' Napoléon épanchait son cœur, avec laquelle il entrait en discussion, qu'il tâchait de convaincre, en lui faisant part de ses projets, de ses raisons; la seule personnef qu'il écoutait paisiblement, qui pouvait' le forcer à rendre compte de ses procédés parfois bizarres et d'une originalité extravagante en apparence, c'était sa mère. Il disait que c'était une femme qui pensait et raison*H^it au mieux. < Ma mère pourrait gouverner 'uid « royaume ; elle a Pesprit juste et ne se trompe jamais. « Son expérience et ses conseils me sont d'une grande < utilité. 9 La dépense à laquelle se livrait alors la famille Bonaparte était énorme, comparativement à sa fortune. Madame Bonaparte s'en effraya et craignit de ne' pouvoir faire face jusqu'au bout à la candidature trop* onéreuse de NapoléoQ. « Je suis presque à bout de res-' « sources, lui dit-elle \m jour tristement, et à moins de « vendre ou d'emprunter... » Le jeune officier fit un 12

The text on this page is estimated to be only 12.02% accurate

178 MÉMOQtf 3UR.NAP0UÊON. geste t « Ob ! ajouta sa mère noblement, ce iC^i pas « la pauvreté que je cvmn^ c'est la baote« » « Ma mère, répPQdUliapoléPQ, touché comme il de« vait Tête, ma mère, je vous en coujure, repreees « courage et tâche?; à ma soutenir jusqu'à la fi». Il < faut iparcberi nous sommas trop avanoés pour re^u^ « ler« Dans dix jours, le bataillon sera orgaaiié) alors « mes gens ne vous seront plus à charge ; ils seront sol-* f dés par le gouTernement. Si je réussis, comme j*ep « al Teapoir, notre fortune changera. Une fois officier < supérieur, mon chemin est fait. Une eonflagratioo « générale va éclater en Europe ; une carrière biiUànte « se prépare pour ceu% qui sauront hasarderà propos. c Le métier des armes va remporter sur tous les autres. « Je vous réponds que je saurai me frayer un chemin « àtraver les erreurs d'une vieille routine. Je connais « tous ceux qui ont fait leurs études aveo moi \$ je puis « vous assurer qu'il n'y en a pas quatre qui soient ea* < pables de commander un régiment. J'espère qu'on « aura besoin de moi. Au reste, j'ai du cœur, je saurai « me rendre nécessaire* Les dangers, les fatigues ne « m'épouvantent pas. Si je ne rencontre à la guerre < une mort prématurée^ j'y rencontrerai infeilKhle-^

The text on this page is estimated to be only 6.11% accurate

ÇPAPÏTRE qNQUIÉMB. H» « ment la glgîrp et h fortune, Ma mère, faitç^ qq qije p You§ pourrw j surtout ne vous afflige» pas j votre ^ santé pourrait ea souffrir* J'ai be«piq de votre « couçtaoce comme de votre amour, » ffapoléoQ se retira tout ému, il pa\$M dan» sop »aloo où QP l'attendu i^^e preoûer qu'il aborda, ee tut Prtoli de Tallano. « Eh bien | avous-JJQUs des nouvelle* de» « commissaires? --Otti, ils wroptici dans de4;i; jours. « -^ Tant mieu^» camarades» que cbaeun de ww fmm « sou devoir } le momépt approche çix potre uniop» po^ tre appui réciproque vont décider de notre aort, « Soyons fidèles à uo3 engagemewta; qu'on ne dise pas de g nou? : Il» avaient des traîtres parmi eux^ h^ hons pa«* « triotesne trahissent point. Quant à moi, vous me trou^ « vereztoujoursprêt à vous seconder ; je tiendrai tout oe « que je voua ai promis : ma sollicitude, mon attachement « you3 accompagneront partout. I^os destipéea août dé'* « sormais lès mèmee, liées à un même anneau ; nous <K devons vaincre ou succomber ensemble • Maîa» que « disr.je, succomber ! Nous devons vaincre ; nous vain« crops ! soyons unis^et la victoire eat k nous, » Cette eourte harangue produisit sop effet* Pes ap** plaudissements prolongés marqu^rept re^^itatîpn ^e»

!80 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON, esprits,. Les promesses de fidélité, de dévouement réciproques furent renouvelées sous la foi de l'honneur et du serment. Chacun protestait de poignarder quiconque serait coupable de trahison ; chacun voulait être le Caton, le Brutus de son parti. Bonaparte jouissait en lui-même du résultat qu'il avait produit, car il en prévoyait toutes les conséquences. Le parti contraire n'était pas sans inquiétude ; toutefois, il ne désespérait pas encore de l'emporter. Plusieurs chances de succès lui restaient. L'argent, les caresses, les menaces, étaient des armes dont il pouvait se servir. Mais la coopération surtout des commissaires, qui devaient organiser le bataillon, était celle sur laquelle il comptait le plus. C'était là que reposait l'ancre de salut. On s'y était pris d'*avance: Murati seulement alla mettre pied à terre chez Peraldi. Grimaldi alla tout droit chez Napoléon ; Quenza, qui était le troisième, s'en alla chez Ramolino. La manœuvre du parti contraire n'avait donc réussi qu'à demi ; néanmoins. Napoléon sentait combien il importait de la déjouer tout entière. Il aurait voulu cependant que l'on devinât son projet, qu'on le mit à

CHAPITRE CINQUIÈME. 181 exécution, sans qu'il eût besoin d'en prendre toute la responsabilité sur lui. Ses adhérents étaient certainement braves et décidés à tout entreprendre, même au risque de leur vie ; mais ils étaient peu capables de concevoir par eux-mêmes un projet aussi hardi, aussi difficile à exécuter. Son génie, ou pour mieux dire, son audace pouvait seule ne pas être effrayée à l'idée d'enlever de vive force Murati, en présence d'un parti nombreux, qui, par ses relations, son exaspération, était redoutable. Mais son étoile l'appelait à jouer un rôle fort extraordinaire sur la scène du monde ; ce premier pas ne devait être que Tavant-coureur des grands coups d'État qu'il devait frapper par la suite. Les commissaires étaient arrivés le soir ; Bonaparte avait veillé toute la nuit. A peine le jour commençait à poindre qu'il se promenait dans la rue ; ses partisans ne tardèrent pas à le rejoindre, et l'accompagnèrent chez lui. Il avait l'air pensif, rêveur, la figure pâle. Tantôt il se promenait, tantôt il se jetait sur une chaise comme épuisé de fatigue, puis se relevait presque aussitôt, se promenait encore. L'inquiétude et la confiance, la crainte et l'espoir se peignaient tour à tour sur ses traits. Des mots entrecoupés lui échappaient comme mal

The text on this page is estimated to be only 27.09% accurate

184 MÉMOIRE SUR NAPOLEON. g)*é lui ; il mter)*ogail
sans faire attention à la réponse ; si on le questionnait, il ne répondait que
par des monosyllabes, qui à l'entendre si à l'ouïe prouvaient qu'il n'avait pas fait
attention à la délinquance. Tout le monde enfin s'apercevait qu'il était fort
préoccupé, qu'il mûrissait Un grand dessein ; mais personne ne pouvait
pénétrer sa pensée. Trois heures de relevée étaient sonnées ; les craintes, les
inquiétudes de Napoléon s'étaient communiquées aux siens ; sans songer
encore à désertir, quelques-uns commençaient à regretter de n'avoir pas
embrassé le parti contraire. L'approche de la nuit menaçait Napoléon d'une
défection presque générale, et ses adhérents les plus dévoués prévoyaient
qu'on aurait eu recours à tous les moyens pour le détourner. Il n'y avait donc
pas un instant à perdre. Ce fut alors que Bonelli (1) de Focognano, qui ne
l'avait pas quitté de toute la journée, lui dit : « Depuis hier au soir, vous ne
faites que « rêver ; n'avez vous rien encore à nous commander? » Napoléon
répartit, avec l'accent d'une indignation longue Connue sous le nom de
Zampagino, aujourd'hui chef de bataillon en retraite. r V

The text on this page is estimated to be only 26.10% accurate

CHAPITRE CINQUIÈME. 183 temps comprimée, mais d'une manière tsaressante et êdtifidentielle : -^ « Al-je besoin de vous donner des « ordi'eS ! Né voyez-vois pas ce que Ton doit faire ! » — « Non, expHquez-vous? — Il faut uii coup de main. Il * fatrt enlever lô commîssaii^e de la maison t^eraldi. — t Pour le conduire ? — Qilèlqu*àUtre part. . , même chez « moi, si vous voulez. — Allez m'attendre, vous aurez t de ses nouvelles. » Bonelli assemble les siens, leur fait part de ce qu'il va entreprendre. Il n'y en a pas un qui ne demande à partager avec lui les dangers d^une pareille entreprise. Chacun veut êtt*e le premier à enfoier les portes de la maison Peraldi, quoique Von soit presque certain d'y trouver là mort. Boûelli, en homme de tête, ne voulut avec lui que trois des plus braves; il ordonna aux autres de se glisser dans les maisons environnantes et de se tew nîr prêts à l'appuyer en cas de résistance. Tout fut fait en un clin d'œil . On frappe à la porte de la maison Peraldi; un domestique ouvre pour dire que ses maîtres sont à table. Bonelli s'avance sans faire attention à la réponse, tandis que Bès trDil^ camarades se placent en éch^loB ékM le corriflor. Les convives, étonnés cle la brusque apparît •

IJ8^ MÉxMOIRES SUR NAPOtEON. , ' ; • « tion de Bonelli, armé de pied en cap, s» lèvent; celuîr^i s'adresse au commissaire. ^ Monsieur, j^ ai à vous parler « et il faut que vous me suiviez. — Où? — .le vou« le « dirai tout à l'heure. — Mais, Monsieur... • — Point « d'observations; voulez- vous des violeoces?*-Oui, das « violences, précisément des violences, répartit madame « Peraldi outrée de colère , je ne souffrirai pas qu'op « vienne m'insulter chez moi. . . y pensez- vous ! . . Sor« tez ! » Ceux qui étaient dans le corridor, et jusque sur TeseaUer, entrèrent : madame Peraldi fut écarté^. Peraldi, Jean (1), voulait courir dans sa chambre pour prendre ses armes*, mais BonelU, le couchant en joue, % lui cria : — « Si vous faites un pas, je vous tue. » Pendant ce temps, le commissaire, objet de la dispute, était sorti ; Bonelli le rejoignit dans la rue, le rassura, et l'emmena chez Bonaparte. Celui-ci l'accueillit avec beaucoup de politesse, se plaignit de ce qu'il ne l'avait « pas honoré plus tôt de sa présence. « J'aivoulu^ dit-il, « que vous fussiez à votre aise, libre, entièrement libre. « Vous ne Tétiez pas chez Peraldi. Ici, vous étés chez ' (i) Marius était parti {tour Paris oomn» député à laLégisklive; son frère, Jean, le représentait en Corse. ^ » • I I t I

t • . A' é • • ' , oftpnriE. Cinquième. - m « VOÛ3;» personne ne vous parlera de l'objet de votre « mission* Vous poifvez, sans crainte, être juste et im« « partml. Si.I^s protégés de Peraldi réunissent plus de « suffrages que moi, je ne me plaindrai ni d'eux» ni de « YQUS, mais seulement de ma mauvaise fortune. D'aiU « leurs vou^ êtes libre d'aller chez qui il vous plaira; > flk je ne prétends pas vous contraindre à demeurer chez a moi ; vous y seriez trop mal pour que je veuille vous «y retenir malgré vous. » — Murati s'excusa en disapt que n'ayant pas de relations dans la ville, il avait dû accepter l'hospitalité qu'on lui avait offerte (1); que du reste il était bien aise de se trouver chez Napoléor^, qu'il n'en sortirait point pour aller dans une autre maison. Cette audacieuse démarche impressionna fortement tout le monde, et inspira la frayeur aux uns, la confiance aux autres. On courait dans les rues, on s'assemblait sur les places, on engageait de vives discussions sur les mesures à prendre pour réparer la honte d'une pireille violence. Ceux-même qui n'avaient rien (i) La ville d'Ajaccio n*avait même pas, à celle époque, une boDoe auber|;|. '^.

The text on this page is estimated to be only 25.78% accurate

186 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. à foire dans les partis ne pouvaient pas endurer un affront fait, disaient-ils, à la ville plus qu'à la faction contraire* Cependant, les adhérents de Bonaparte d'étaient ralliés autour de sa maison j ils attendaient dans une attitude menaçante le signal de fondre sur la foule. Heureusement Peraldi vit tout le danger qu'il y aurait eu à vouloir reprendre par la force ce que la force lui avait enlevé. Il ne jugea pas à propos de s'engager dans un combat, où toutes les chances étaient contre lui, pour réparer Un affront qu'il croyait devoir, à la longue, tourner contre ses adversaires. Puisqu'ils s'étaient si hautement compromis, il espérait pouvoir les écraser, les lois à la main, sous le poids de leur propre faute. Mais, il se trompa dans ses calculs ; Napoléon, réduit à la nécessité de vaincre ou de paraître criminel, déploya une habileté extraordinaire, un sang-froid étonnant dans un jeune homme de son âge : il parvint à renverser tous les projets de ses ennemis et à faire triompher sa propre cause. Là huit s'écoula dans des inquiétudes réciproques ; chaque parti se tint sous les armes, comme si on eût été en présence de l'ennemi, à la veille d'une bataille. Le jour parut enfin, ce jour qui allait éclairer les pre

Cf. l'APL t. V CINQUIÈME. (8^{ie} miers pàâ dé Thomme, doiit leâ victoires et les ihfbrtunes devaient influer si puissamment sur la destinée des peuples. Les commissaires firent annônber que rassemblée se tiendrait à Saint-François et que personne ne devait se présenter armé. On obéit de ebaque côté. Les armes apparentes restèrent dans les maisons j niais tous étaient pourvus d*armes cachées, de sorte qu'à la moindre irritation la mort pouvait partir de ebaque bras, tout aussi bien que si Ton eût été armé de pied en cap. Pozzo di-Borgo, Jérôme (1), recommanda aux siens la prudence et la modération : « Mes amis, dit-il, « nos adversaires ont fait une fausse démarche ; ils se 0 sont engagés dans une route qui les mène à une « perte certaine. N'allez pas, par quelque imprudence, « les tirer de l'abîme qu'ils se sont creusé à eux-mêmes. « Ne vous oubliez pas dans ce jour : modérez- vous c autant que possible ; souffrez tout : le moindre em« portement de notre part pourrait être fort nuisible « à nos intérêts, en même temps qu'il serait d'un grand (i) Cê Jérôme Pouo-dUBorgo était k bâau-frèrè de M. lé èoltité Pozzo-di-Borgo , aigourd'huî ambassadeur de toutes les Russies (1827).

188 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. « secours à nos ennemis. Vous savez qu'ils ont enlevé le commissaire; que, par cela seul, ils vont attirer l'attention du gouvernement. Ainsi, s'ils « remportent, les opérations de l'assemblée seront « pour le moins annulées ; s'ils ont le dessous, comme « tout porte à le croire, ils seront infailliblement poursuivis devant les tribunaux. Pour le moment, nous « devons nous borner à protester contre la pression « exercée sur l'assemblée, contre la violence faite au « commissaire dans la journée d'hier... Enfin laissez« vous guider, je vous réponds du succès. » En peu d'instant, ce discours fut répété par tous ses partisans : chacun ne songea plus qu'à se modérer, qu'à répondre à l'attente des chefs : on se berçait de l'espoir que, dans toutes les hypothèses, Bonaparte et les siens devaient échouer. Les partis se présentent à l'église, la passion dans le cœur; mais la confiance sur les visages, les uns prêts à tout faire pour remporter la victoire, les autres décidés à tout endurer pour empêcher un éclat, qui pouvait amener des conséquences fâcheuses et compromettre leur cause. Un morne silence régna d'abord dans l'assemblée, comme si on eût dû assister à une cérémonie

CHAPITRE CINQUIÈME. 189 monie religieuse. Pozzo-di-Borgo (Mathieu) profita de ce moment pour monter à la tribune, afin de protester contre la violence faite au commissaire, contre la nullité des opérations de l'assemblée. Aussitôt un chucho* tement se fait entendre et presque en même temps un trépignement improbateur. Pozzo-di-Borgo continuait de rester à la tribune, dans Tespoir que le calme se rétablirait, qu'il pourrait remplir la mission dont il avait été chargé par son parti, lorsqu'une forte explosion de voix ; À bas P orateur^ lui annonça l'impossibiUté de se faire entendre. Cependant ilgardait encore la place, s' efforçant d'une voix forte et assurée de réclamer un moment de silence. Peut- être serait-il venu à bout de se faire écouter, s'il n'avait pas été saisi par les jambes et traîné jusqu'au bas de la tribune. En vain cria-t-il aux armes, en vain demanda-t-il du secours ; ses partisans, sourds à ses cris, restèrent muets et spectateurs indifférents d'une scène aussi scandaleuse qu'effrayante. Napoléon seulement, ainsi que les gens modérés de chaque parti, et surtout le capitaine Casanova, Quilicus de Sartène, homme de bien et de cœur, indignés de cette violence, s'empressèrent de l'entourer, de lui faire un rempart de leur corps. Usant de leur influence,

The text on this page is estimated to be only 17.52% accurate

I 190 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. I à force de raisons et de menaces ils parvinrent enfin à l'arracher d'entre les mains de ceux qui l'avaient saisi et à le mettre à l'abri de toute attaque ultérieure. C'est à eux seuls qu'il dut son salut. D'après ce qu'on vient de voir, le résultat des opérations de l'assemblée ne peut désormais être incertain. Napoléon ignorait lui-même qu'il faisait alors son apprentissage, et que ces violences n'étaient que le prélude d'un autre drame politique ; que cette séance n'était qu'une faible image de celle du 8 brumaire dans laquelle il était appelé par sa fortune à jouer un rôle si décisif pour le repos de la France et du reste de l'Europe. Qui eût pensé que cette assemblée, que cette journée portaient dans leur sein les destinées du monde ? Qui aurait pu lui prédire que ce jour-là lui frayait le chemin qui devait le mener au trône de Charlemagne et des anciens Césars ? Qu'ensa fut nommé chef de bataillon en premier, Napoléon en second* Ce dernier se piqua de générosité et de reconnaissance. Qu'ensa s'était abandonné à sa discrétion ; il voulut prouver aux siens et aux autres qu'il n'abusait pas de la confiance qu'on plaçait en lui, qu'il savait même sacrifier son amour-propre et ses intérêts

The text on this page is estimated to be only 18.79% accurate

CHAPITRE CINQUIÈME. iW Les sentupeota et' honneur» de vertu» de liberté, étaient profondément gravés dans son cœur. Athènes, TbèbeS) 3parte« Rome étaient toi^ours dans sa bouehe qomme dans son esprit. A obaque instant, il citait r exemple de quelques*uns de^ grands hommes de ces républiques. Il parlait avec enthousiasme des Thémî* stocle, des Epaminondas, des Léonidas, des Oamille, des FabricmSt des Scévola, des Scipion» des Grac« ques, des Qrutus, des Caton» des Pompée, de tous les héros de l'antiquité. Mais celui qui, dans son âme, Tem* portait sur tous, c'était César : César était son idole. La lecture de ses Commmtaires l'enflammait au point qu'il passait des nuits entières sur cet ouvrage. Il en savait plusieurs passages par cœur. Il était passionné pour le style de César, mais beaucoup plus encore pour ses exploits (4). (i) Bonaparte en Italie est César dans les Gaules. En voyant l'un manoeuvrer sur le P6, en présenee de Beaulieu, oo croit voir l'autre opérer sur l'Allier (Elaver) pour tromper Verçingétorix. Sur une foule de points, le sort et les exploits de ces deux grands capitaines se ressemblent. Les dangers, le bonheur du départ, de l'un de Brunduse pour la Grèce, celui de Tautre^ de Toulon pour P Egypte; la défaite d'Afranius, laprisedeLérída, celles de Parchiduc Ferdinand» d^Ulm ; le débordement de la Sègre ; celus du Danube, Quels rapprochements !

192 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. Napoléon pensait que César avait été le plus grand capitaine du monde , le plus grand citoyen de Rome. < Sans la vanité, sans Tambition envieuse de Pompée, « disait-t-il, César n'aurait jamais songé à se rendre le « maître de Rome. Il aimait la République plus que « Pompée, pour le moins autant que Brutus, autant « que Caton. Cependant il ne pouvait souffrir d'être « inférieur à personne, quoiqu'il se sentit la force d'être « l'égal de tous. Le grand édifice de la République « étant prêt à s'écrouler de fond en comble, il comprit « la nécessité de s'en emparer le premier pour en « changer la forme, et la tendance. Sans doute, il « aurait sauvé la République, si le poignard de Brutus <c ne l'avait pas arrêté au milieu de sa carrière. D'ail« leurs, quel est l'homme qui ne voudrait pas être poi« gnardé à la condition d'avoir été César ! Un faible « rayon de sa gloire dédommagerait bien largement « d'une mort prématurée! Alexandre est grand, ses ((victoires, ses conquêtes éblouissent, mais elles n'in« téressent pas, peut-être parce qu'il était roi, parce « qu'elles étaient marquées au coin de l'ambition et « d'un amour désordonné de la gloire personnelle. Je « suis fâché de trouver pour lui Montesquieu. Ce grand

CHAPITRE CINQUIÈME. id3 < publiciste, qui juge si bien des gouvernements et des ^ peuples, n'aurait pas dû se &ire l'apologiste d'un « roi despote (4). César, au contraire, nous transporte, « nous entraîne avec lui dans les Gaules, nous fait « prendre part à ses combats, à ses « victoires ; nous < associe, pour ainsi dire, à sa fortune. Jusque sur les < bords du Rubicon, au moment même où rinjtisttce < de Rome et l'ambition de Pompée le poussent à vio* « 1er le sol sacré de la patrie, il inspire un vif intérêt, < un véritable attachement pour sa cause. On est, pour < le moins, indulgent envers un grand capitaine ré* « duit à l'affreuse nécessité de défendre sa^ gloire et « les braves qui la partagent avec lui ! Oh ! que César < dut avoir le cœur navré, lorsque ses aigles victo< rieuses prirent le chemin de Rome ? Ses intention» c ont été calomniées, parce qu'elles ont été mécon* « nues. En effet, qui est-ce qui pouvait planer asstez « haut pcur connaître, pour bien juger César ! Pour c moi, quoi que l'on en dise, si je devais me choisir un « modèle, ce serait César, et seulement César, qui (x) Voir les chapitre» XXV dtt- livre X et tiik da ItTre XXTde VEsprit des lois.

The text on this page is estimated to be only 15.91% accurate

194 MÉMOIRES SDH NAPOLEON. « aurait Ir préftrêfice. »
Tels étaient les principes, les %ns de Bènaparte, lorsque sa potntioin
actuelle, Tordre naturel ées ehoses semblaient devoir lui interdire tout
espoir d'égeler le modèle qu'il devait surpasser un jour m victoires et en
puissance. , Le parti de Napoléon, étant le plus fort, nomma tous les ofteiers
et sous-^officiers du bataillon. Presque tous forint eonteitSi car tous
obtinrent ce qu'ifs désiraient. Jaeqnes ^retti de Levie, Jean-Baptiste Ortoli
de Tallali*, lean Peretti d'Olmeto, Antoine-Pierre- André Ortoli
èfrSarlètte^OrigioloPiclri de Portovecchio, Ottavi d'Appietto, Costa de
Bascefica, Bonelli et Orsoni de Bocognano^ akiM que Gabrielli de
Cfamannaecie, furent nommés cafitoines* Plusieurs autres eurent le grade
de lieuteAftfit, de sou»4ieQtenant, de sous^ofRder, suivant fin*^ fiuenee
quHls avaient exercée et leur coopération au smeès de h cause conmrune.
Après trois joun, les proeès-verbaux furent cîos et s^onÉS) aux cris de tine
le roi ! vive la canstitntian t vive tà^sêitéfh léffiikai'vefvii>e Bmapùrtef
L'aRégresse de la victoire était empreinte sur les visages des vainqueurs, al
ftôtait contraste avec Phumiliation,)e silence et rabattement des vaincus.
Ceux-là parcouraient la ville en

CHAPITRE CINQUIÈME. 195 chantant, au milieu de bruyantes acclamations ; ceux-ci, au contraire, s'enfermaient chez eux, honteux de paraître en public après avoir essuyé une défaite aussi complète. Cependant ils trouvaient une sorte de consolation dans l'espoir presque certain de vaincre et d'humilier à leur tour les vainqueurs du moment. La haine a, elle aussi, des douceurs, en attendant l'heure de la vengeance. « È dolce Pira in aspettar vendetta, ta

The text on this page is estimated to be only 10.33% accurate

CHAPITRE VI. ConlMt entre le iMtailleB Qnnua-BoMHrtA et
Im

The text on this page is estimated to be only 14.03% accurate

Réelproeité d'estime entre Paoli et Napoléon.— Progrès d9s
loldati.— Napoléon les liBrftngae.--Effets des punitions qnll Idnr inflige.—
ftlte «yee lèt habitants de la Tille.— Napoléon accourt* — Son entretien
avec sa mère.— Il se rend au quartier. — Un officier tombe à ses côtés. —
R^>port de Napoléon mr fo^ti aft^rgb Malgré toutes les démarches, touteâ
Im menées du parti qui avait échoué» Bonaparte et lee siens furent /
confirmés dans leurs postes* La bienveillance de Paoli envers la famille
Bonaparte» « l'estime surtout qu'il avait conçue pouf Napoléon, iot-
posèrent bientôt silence k ceux qui se réoriiûent conbne les violences dont il
9'était rendu rinstigateur* Paoli

SOO MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. ne se lassait pas de répéter publiquement, toutes les fois qu'il en avait roccasion, « que Napoléon était un homme extraordinaire, que ses talents et son ambition pouvaient un jour le couvrir de gloire. » < Rien ne mana que à ce jeune homme, disait-il, pour parvenir. A c Athènes, il aurait mérité les honneurs de l'ostra< cisme. Cependant, malgré son patriotisme et son zèle « ardent pour la liberté, je n'aurais pas voulu de « lui à Sparte ni à Rome, Il aime trop César pour n'en « pas suivre l'exemple, si les circonstances lui en four« nissaient l'occasion. Mais, en Corse, il ne peut que « nous être utile; il ne sera jamais Poppresseur de « sa patrie. Peut-être en sera-t-il le soutien et la c gloire ! » Paoli était éminemment physionomiste. Son âme se portait tout entière dans ses grands yeux, lorsqu'il causait avec quelqu'un qu'il avait intérêt à bien connaître, comme s'il eût voulu pénétrer dans le cœur, pour en sonder tous les replis. Il ne se trompait presque jamais dans l'idée qu'il se formait d'un homme. Il aimait Napoléon et lui accordait sa bienveillance parce qu'il en avait conçu une haute opinion et le croyait destiné à servir la cause de la liberté. Ce fut donc Paoli qui

CHAPITRE SIXIÈME. 201 fit triompher la cause de Bonaparte. Cependant il ne se doutait pas alors qu'il donnait l'essor à Taiglon qui, sous peu d'années, devait planer sur les Alpes, sur les Pyrénées et parcourir en triomphateur l'Europe, du nord au midi(1). Napoléon, de son côté, était enthousiaste de Paoli : il rappelait le précurseur de la révolution, le patriarche de la liberté. Il ne parlait de lui qu'en le comparant aux plus grands hommes de l'antiquité. Avidé de tout ce qui avait trait à Paoli, il était charmé de rencontrer quelqu'un qui lui parlât de son gouvernement et de ses guerres. Les bons patriotes, c'est-à-dire ceux qui avaient combattu pour la cause de la liberté insulaire, étaient pour lui les hommes les plus respectables. Il suffisait de dire : J'ai connu PaoU^ pour avoir accès auprès de lui. Ceux qui voulaient lui plaire n'avaient qu'à lui (x) Après avoir vu ses espérances trahies par les Anglais qui s'étaient emparés de la Corse, Paoli fut forcé d'accepter l'asite qu'on lui offrait à Londres, pour éviter la guerre civile dans son pays. Mais lorsqu'il apprenait les victoires du général, du consul Bonaparte, il s'en réjouissait publiquement. Son patriotisme l'emportait sur toute autre considération. Hélas ! la mort les a frappés tous les deux sur une terre étrangère, et leur patrie, qu'ils ont tant aimée, tant honorée, n'apat encore réclamé leurs cendres! (30 juillet x83x).

The text on this page is estimated to be only 29.54% accurate

202 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. raconter quelques anecdotes sur Paoli; il en était ravi. Il se proposait de marcher sur ses traces, et sans doute, avec Tâme noble et fouguese qu'il possédait, il l'aurait surpassé en patriotisme, comme il a sur-* passé en gloire tous les grands hommes qui l'ont pré^ cédé. Lorsqu'en 1790, Napoléon fut chargé d'un mémoire justificatif par la ville d'Ajaccio, il saisit cette occasion, ainsi qu'on vient de le voir, pour manifester les hauts sentiments d'estime et de dévouement dont il était pénétré envers Paoli. Il le regardait comme le héros nécessaire à la liberté et au bonheur de sa patrie. C'en était assez pour qu'il l'aimât passionnément, Paoli, qui savait tout ce qu'il avait dit et fait à son sujet, qui voyait en lui les germes du génie, lui était attaché par l'estime et par la reconnaissance. Si cette réciprocité d'attachement et de bienveillance n'eût pas été altérée, ensuite, Dieu sait si notre siècle n'eût pas été perdu, oublié comme tant d'autres ! La France, arrivée à deux doigts de sa perte, aurait peut-être succombé sous les coups de l'anarchie. L'Europe n'aurait pas été étonnée de tant d'exploits guerriers : elle n'aurait point à gémir aujourd'hui sous les infortunes

CHAPITRE SIXIÈME. 203 que la chute déplorable d'un empire colossal lui a léguées. On dirait que, dans les décrets de l'Éternel, le sort du monde se rattachait à l'accord ou à la mésintelligence de ces deux grands hommes. Tout allait à souhait pour Napoléon, qui était alors en garnison à Ajaccio, au sein de sa famille : il vivait aussi heureux et aussi content que possible. Quenza étant presque toujours absent, il se trouvait à la tête d'un bataillon composé de dix compagnies redoutables par le nombre et par la discipline. Il se plaisait à l'instruire, à lui inspirer ses propres sentiments. Les dimanches, il le passait en revue, lui faisait faire des évolutions, des manœuvres et des marches ; il ne négligeait rien de ce qui pouvait former le soldat et plaire à ses concitoyens. Tous les jours il visitait les quartiers, s'informait de la moralité, de la bravoure, des besoins des soldats et causait avec eux, comme s'il eut été l'un des leurs. Il leur prêchait l'honneur, la probité, l'harmonie, le courage ; il flattait leur amour-propre, échauffait leur imagination par des exemples historiques, et excitait leur ambition par tous les moyens possibles. Les soldats oublièrent souvent qu'ils s'adressaient à leur chef et lui parlaient en

204 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. . camarades. Ils avaient tant à cœur de lui plaire, que non-seulement ils faisaient l'exercice sur la place aux heures prescrites, mais le continuaient au quartier à toute heure du jour. Lorsque Napoléon allait les voir et les trouvait occupés à l'exercice, ou à d'autres travaux militaires, il leur donnait des éloges. « Cela va bien, mes amis, disait-il, dans quelques mois nous serons le premier bataillon de l'armée. Je brûle de me trouver < avec vous sur le continent, au milieu des bataillons français, en présence de l'ennemi. C'est là que notre courage et notre discipline nous couvriront de gloire. < Nous aurons sans doute pour camarade des braves, car les Français sont les braves des braves ; mais ils verront que leurs frères adoptifs méritent bien d'être reconnus de leur appartenir. Ils seront fiers, ils s'applaudiront, j'en suis sûr, de nous avoir dans leurs rangs ; ils verront que nous sommes les fils aînés de la liberté. Nous prouverons à la France que nous sommes les descendants de Sampiero, d'Alphonse ; nous rappellerons à l'Europe que Rome, la reine du monde, au faite de sa grandeur et de sa puissance, vit ses aigles en fuite, devant la valeur de nos pères. Et nous apprendrons à l'univers que nous sommes les

caaiAPn^RE sixième. 205 € concitoyens de Paoli ; que nous pouvons encore Té< tonner, mériter une place parmi les peuples les « plus vaillants de la terre, en un mot, accomplir la « prophétie du philosophe de Genève. Je veux que « nous soyons la troupe sacrée d'Epaminondas. » Napoléon, comme on peut le penser, ne débitait pas froidement ces allocutions militaires. Emporté par la vivacité de son enthousiasme, il semblait se transfigurer en parlant. Son attitude devenait fière; son front rayonnait; son regard était une flamme. Ses soldats, groupés autour de lui, l'écoutaient, comme s'ils eussent écouté le dieu des armées. Napoléon prenait part aux réjouissances, aux amusements et aux travaux des soldats. Il jetait père et ca' marade dans l'intérieur du quartier ; chef sévère en public; toujours juste, toujours impartial. S'il lui arrivait quelquefois d'être obligé d'ordonner une légère punition, il en était affecté pendant quelques jours. Les soldats s'en apercevaient, mais, au lieu d'en abuser, ils redoublaient de zèle et d'exactitude pour leur service ; d'attachement et de respect pour lui. Celui qui avait été puni était plus affligé d'avoir déplu à son chef que de la peine qui lui avait été infligée. Il saisissait la pre

206 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON, mière occasion qui se présentait pour le lui témoigner, pour l*assuier que la punition qu'il avait méritée n'avait point altéré son affection, et quMl n'y avait été sensible que par la peine qu'il avait causée à son cama^ rade. (C'est ainsi que les soldats appelaient Bonaparte, parce qu'il disait toujours camarade.) En moins de deux mois^ son bataillon en avait ap-pris autant qu'il l'aurait pu faire, dans un an, sous un autre chef. Ses ennemis ne pouvaient pas lui pardonner la bonne réputation qu'il se formait, ni l'attachement des soldats qu'il s'était gagné. On s'em-^ para avec empressement de la première occasion pour lui susciter des persécutions. Le jour de Pâques, 8 avril 1792, des jeunes gens jouaient sur la place; tout à coup des différends V s'élèvent entre eux, une rixe éclate. Le poste du séminaire se présente pour apaiser le tumulte, mais il oublie bientôt qu'il est là pour le maintien du bon ordre : il s'arroe le droit de donner tort aux uns, raison aux autres. La populace, indignée de ce qu'elle appelle partialité, entoure les soldats pour les désarmer ; ceux-ci se défendent : le sang coule de part et d'autre. Le peuple prend les armes, les soldats courent au quartier et

CHAPITRE SIXIÈME. 207 menacent de brûler la ville, mais Quenza qui est là les retient. Bonaparte rentrait de la promenade, accompagné du capitaine Ortoli; il est tout étonné de voir la foule en mouvement. Des voix criminelles se font entendre : îfrate aile betette^ tirate aile spalline ; <r Faites feu sur les bonnets, faites feu sur les épaulettes. » Ignorant ce qui se passait et se doutant bien que c'était contre lui et contre son camarade qu'^n provoquait la fureur populaire, il se retire chez lui. Bientôt, ses officiers le rejoignent, lui apprennent que les quartiers sont bloqués, qu'on menace d'égorger les soldats. Napoléon, qui jusqu'alors n'avait pas pu se rendre compte de ce qu'il avait vu, ni de ce qu'il avait entendu, voit d'un coup d'œil le danger, en mesure l'étendue avec la rapidité de l'éclair, prend la résolution hardie de traverser la foule et de se transporter au milieu de ses soldats pour courir un même sort avec eux. « Il faut, s'écrie-^t-il, « se faire jour l'épée à la main, gagner le quartier, « mourir ou vaincre avec nos camarades. » En disant ainsi il s'élance hors de son appartement; ses officiers le suivent; sa mère se précipite au bas de l'escalier, se jette entre ses bras tout en pleurs et le con

209 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. jure avec toute la force de la tendresse maternelle de ne point sortir. « Ne t'expose pas, mon fils, à une « mort presque certaine ; ne me ravis pas en un seul « jour tout le bonheur que j'ai sans cesse attendu de c toi ; n'empoisonne pas le reste de mes jours ; épar« gne à ta mère la douleur, le désespoir de te voir « Oh! mon cher fils, quels affreux pressentiments dé* « chirent mon âme!... Tes ennemis... Mais, si tu « ne veux pas te rendre à moi, cède du moins aux « pleurs de tes sœurs et de tes frères qui t'en sup« plient (1). Yeux-tu exposer tes braves officiers à c être massacrés par ces forcenés? Tes soldats se « défendront ; la populace ne tiendra pas longtemps ; « tu pourras les rejoindre plus tard en toute sûreté. » Napoléon s'arracha des bras de sa mère, mit un baiser sur le front de ses sœurs et leur dit gravement : « L'honneur m'appelle au quartier et j'y vais ; c je ne transige pas avec l'honneur ; on ne peut fuir « sa destinée ; si je dois périr là-bas il vaut mieux c pour vous pleurer sur mon cadavre que sur ma « honte. » (i) Toute la famille éUit accourue et fondait en larmes.

CHAPITRE SIXIÈME. 209 On se dirige sur le quartier du séminaire, comme étant % le plus près de la maison, comme celui qui, en cas d'at*taque, pouvait fournir le plus de moyens de résistance et assurer un débouché dans la ville. La caserne était plus éloignée, hors de Tenceinte des remparts; il aurait été impossible d'y arriver dans une effervescence presque générale. Le séminaire présentait le double avantage d'avoir un pied dans la ville, de dominer une des principales rues et de pouvoir, au besoin, balayer la place Diamantj ainsi que les approches de la caserne : telles furent les considérations qui déterminèrent le choix de Napoléon. Les rues, les places et les croisées sont remplies de monde ; Napoléon, à la tête de ses officiers, s'avance dans une attitude fière à la fois et modeste, prêt à mou-rirou à pénétrer dans le séminaire. La foule étonnée, confondue, incertaine de ce qu'il y a à faire, s'ouvre devant cette poignée de braves, qui pénètrent jusqu'à la cathédrale, au milieu d'une épouvantable rumeur, mais sans éprouver aucune résistance. Des cris de meurtre éclatent alors dans le lointain et se propagent comme le souffle de la tempête. Napoléon tire son épée et veut déboucher dans la 14

The text on this page is estimated to be only 12.39% accurate

1 210 AfÉMOIRES sua NAPOLÉON. rue liotre-Damei lorsque U
demoîsene Ternaoo (4), qui voit, da sa croisée, dans Tembraoehement de b
rue» plu3 de cinquante honunes prêts à faire feu à brûlepourpoint, lui fait
signe d'entrer dans le vestibule de sa maison» d'où Ton peut aisément, en
traversant um basse cour» gagner le séminaire en toute sûreté. JNapoléoOi
à qui il tardait de soustraire ses compagnons au danger qui les menaçait,
profite de cet avis salulaire ; mais il n'a pas plutôt franchi le seuil de la porta
qu'une décharge part de T embuscade ; un officier tombe criblé de balles à
ses côtés. Napoléon n'écoute plus alors que son courage; il devient p4le de
colère; il veut fondre Tépée à la main sur les assassins et tirer à l'instant
même une vengeance Ratante de la perle de son camarade, ou mourir
ooaune lui; mais ses officiers l'entraînent malgré lui dans le séodinaire, les
soldats se précipitent à sa rencontre, il assurée pour eux'^mêmes, ils
tremblent encore pour Içur chef; ehaeun veut l'interroger, le toucher pour
s'assurer qu'il n'a pas été atteint. l^es dieffl» se trouvant ainsi réunis*
s'occupèrent d€ (i) Aujoarciiui madame Aocca.

The text on this page is estimated to be only 12.29% accurate

la déf«pse 4ç leurs })atainons ; ip^jy? ici Qp ne peyt inieHx faire
^g 4fi Ipisper pftjrçr î^applépp IgiiMÉMOIRE JIMIFIGATIIP 4 foit pvr
Pf^ppf^ W nm (h ^o» IfçfaillM et pressé 4*i^bor4 (m pépqrUmfnt , e^\$^it0
f^u ifm^tre ^ la Ç\$ferre \$t ^ l'A\$\$mkli\$ légiflaim (1), « Messieubs, « Les
médiants ont un eœur pour noumr des TM^mis sentimeiits, \m esprit pour
mal pmser^ une IdBgue pour mal parler, et des bras pour mal agir : ils ont
souvmnt plw de vigueur dans les facultés intellectiuelles, et plus (i)İ4k
QopÎQ^ de taqueUAJ'fj tiré ce mémoire, ae trouy/s eotr^les maÎDs de M.
Baciocchi-AdorDO, ex-conseiller de préfecture à Ajaccio et porte le titre
suivant : Mémoire fait par les chefs du bataillon éTAjaccio et présenté au
Mdnistr et à ^ÀseembUê législative par Bonaparte^ liet^tenant^eolonel en
96Cond au dit bataillon» (^ætrait de Voriginal, ce 17 septembre 179^2,
Van de V anarchie et de la licence). Elle parait avoir été transcrite de Tun
des originanx déposés

212 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. de force dans les nerfs que le juste ; mais celui-ci a pour lui ce sentiment du bien, qui lui trace une invariable loi de conduite, et donne à son tact et à toutes ses facultés une extension bienfaisante qui déconcerte les trames les plus adroitement tissées, les calomnies les plus probables et les plus savamment accréditées. « C'est parce qu'ils étaient pleins de ces vérités, Messieurs, que les officiers du bataillon national volontaire d'Âjaccio et Tallano ont négligé de vous exposer les événements qui se sont passés depuis huit jours ; mais aujourd'hui, quoique animés par la même confiance, ils croient devoir à vous et à eux le récit simple et concis des avanies de toute e^èce qu'ils ont essuyées, des assassinats les plus atroces qui ont été commis par suite d'un complot prémédité de longue main par les malintentionnés. Vous y verrez la conduite qu'ils ont tenue, vous louerez leur modération; vos cœurs s'ouvriront à des sentiments de pitié, et le cri de la justice vous inspirera de punir les conspirateurs en sauvant la patrie. « Depuis longtemps^ le peuple d'Âjaccio était travaillé de toutes les manières par les malintentionnés; l'arme principale dont ils se servaient était la relig^n, arme

CaiAPITRE SIXIÈME. 213 redoutable et de tout temps funeste à la liberté des nations, lorsqu'elle est maniée par des hommes qui ne comprennent pas l'éminente sainteté de leur caractère. « La municipalité , alarmée des progrès rapides que faisaient les perturbateurs , demanda au conseil du département, alors assemblé, que Von mit à exécution la loi, et que les capucins évacuassent la ville; le conseil crut devoir demander l'avis du directoire du district, et celui-ci opina pour que les capucins restassent. « Peu de temps après, le directoire du département, alarmé de la situation des esprits, autorisa le procureur général syndic, qui devait se transporter à Ajaccio , à rassembler par anticipation les quatre compagnies des gardes nationaux du district de cette ville, qui étaient déjà organisées. Le procureur général syndic se transporta à Ajaccio, et crut nécessaire d'ordonner leur rassemblement. « Le 1^{er} mars, sans que les mécontents s'en doutassent, les quatre compagnies arrivèrent et prirent garnison dans la ville. « Les mécontents s'en alarmèrent à tel point que plusieurs s'embarquèrent pour se réfugier en Italie. Cette panique dura le temps nécessaire pour recevoir

iU xMéMoirès sur napoléon. (!es encouragements des Jays étrangers, ou l'on ne peut douter que ne soit té foyer principal dil complot. L'on chercha d'abord sUl ne serait pas possible de gagner là garde nationale,..., l*on vit que tout était inutile. L^on essaya alors de la rendre suspecté aux habitants delà ville; l^on eut recours à cet efiPet a deux grands moyens : le premier, ce fut de la discréditer. L'on entendait tous les jours des personnes de poids crier dans les places publiques que les paysans avaient insulté telle ou telle personne : tantôt c'était Une femme, tantôt un enfant. Les perfides savaient bien que le sentiment de l'innocence et de la faiblesse outragées était plus propre que toute autre cause à soulever les esprits. Plusieurs fois, croyant à la réalité de ces plaintes, les capitaines se donnèrent du mouvement pour découvrir les coupables. « La municipalité, touchée des démarches faites par les officiers, leur découvrit ce qui en était, en leur disant qîie tout ceci n'était que de la calomnie ; que c'était un moyen d'intrigue pour discréditer des patriotes que les méchants craignaient. « Le second moyen dont on se servit, ce fut de saisir toutes les occasions d'accroître cette espèce ^'antipa

CBAPITRE SIXIÈME. Si 5 V Aie ^i ersciâtê entre led habitants des villes et ceux dé l'intérieur. L'on a entendu des personnes en place Crier publiquement contre le séjour des paysans dans la • tille. La municipalité, si elle veut faire son devoir, pourra non-seulétnent témoigner de ta vérité de ces faits, màiâ encore pourra dénoncer les personnes qui ont joué les principaux rôleâ dans toutes ces intrigues, puisque plusieurs fois elle a été sur le point de dresser procèsverbal contre les principaux auteurs. < Lorsque ces messieurs, par la nonchalance de la municipalité, eurent bien travaillé le peuple et pris leurs mesures, ils fixèrent au temps des fêtes de Pâques le moment de l'exécution: ils furent encore portés à avancer cette époque par la crainte qu'ils eurent que l*évêque ne vînt avec son clergé, ce qui aurait pu déconcerter leurs mesures. « Avant tout ils imaginèrent de faire prendre en suspicion le directoire du département. Ils firent une pétition pour qu'il fût fait une députation à Gortè, afin que le département renvoyât les capucins à Ajaccîo. M. tartaroli et ses coassociés ne pouvaient pas ignorer qu'il n'était point au pouvoir du département de transgresser la loi, mais ce n'était que pour le faire prendre lui

aie MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. pème à partie; Ton s'en expKquait clairement dans la ville. « Cette députation se fit, et le voyage fut calculé de manière qu'ils devaient être ici samedi aasQir* Us a^y furent pas, parle retard qu'ils eurent a Cortè. « Le jour de Pâques, pour la première fois, les prêtres inconstitutionnels déclarèrent le schisme, se transportèrent au couvent de Saint-François, où ils officièrent publiquement et paroissialement. « La fermentation des esprits était alors à son comble. Ce pauvre peuple, travaillé en tous sens, était tellement exaspéré, qu'il était prêt à toutes les démarches et prompt à faire toutes les folies. « Le dimanche, plusieurs officiers reçurent des avis de se tenir sur leurs gardes, que l'on en voulait à leur corps, et en général aux patriotes. Ce n'est pas à des militaire sa craindre la mort... L'on ne fit que rire de ces conseils que l'on crut dictés par la pusillanimité. « Le lundi, seconde fête de Pâques, devait se faire une procession que la prudence de la municipalité retardait depuis quinze jours : le corps des officiers des gardes nationaux fut invité à s'y trouver, mais l'on cher

. CHÂFITIUS .SIXIÈME. SI7 cha des prétextes pour qu'il ne s'y trouvât pas de gardes nationaux de piquet. * ^ « Le bruit courait, mais un* bruit sourd et inattendu, que le Jour de lundi Ton devait chasser les prêtres constitutionnels de leur procession et massacrer les paysans. « Les chefs du bataillon s'étaient promis à eux-mêmes de prendre des précautions pour que rien de ceci n'arrivât, lorsque dimanche, jour de Pâques, 8 avril, à cinq heures de l'après-midi, des citoyens prennent dispute entre eux, et commencent à se battre à coups de stylet. Les femmes courent en foule au quartier du séminaire en priant la garde nationale de venir mettre l'ordre. Le poste de la police sort avec le lieutenant à la tête ; il commence à séparer les femmes, puis à engager les hommes à l'ordre et à la paix, mais à l'instant même, les personnes qui se battent depuis un quart d'heure sans se faire du mal s'unissent et se jettent sur la garde nationale pour lui arracher ses armes. Elles parviennent à désarmer trois soldats ; le quatrième faisant résistance, on le perce de trois coups de stylet, et au même moment des coups de fusil partent de toutes les fenêtres contre la garde nationale, avec le cri de

M MÉMOIRES SUFT NAPOLÉON. ^allieitaent : Addùsso aile berettB : Les gardes nationaux ne sont que douze et ckdirchent à se réfugier âU quartier, où ils arrivent. * M. Querïàsà, lieutenant-colonel, qui s*y trouve, \ë\it fait observer qtf H li^y à poirit de gloire à acquérir contre des citoyens, et il a le pouvoir de les arrêter. Acte de subordination unique quand on saura qu'il y avait déjà plus de deux cents volontaires rassemblés au quartier. «M. Bonaparte, lieutenant-eolonel en second, se trouve dans la Grande-Rue ; il entend crier : Addosso ' aile herette^ il court pour arriver au quartier ; mais en entendant des coups de fusil, il vole au corps de garde que le 42® régiment occupe à la porte et enjoint àTofficier de garde de faire battre la générale; celui-ci s'y refuse. D^ autres personnes dans la municipalité proposent la même mesure, celle-ci s'y refuse également. L'on avait cependant entendu plus de cinquante coups de fusil, et les cris étaient unanimes : Addosso alli Paesani ! ff Voyant qu'il n'y avait rien à espérer de ce côté, M. Bonaparte rallie autour de lui une douzaine d^ofliciers, et prend le cbemin du quartier. La compagnie

The text on this page is estimated to be only 17.12% accurate

flëPiét^i, qui était logée dmÉ crrië tnâiSon en ville, dé pté^ tèulë
pôil^ rfeâêôrtét*^ » là l'efdsé et tà fait rentre»'^ d'ayant pks besôifl de
l'â^péct de la force Idl^qu'il m Vôtîlsllt etrlpoyer que la persriasiôri, et ne
pouvant pii ?îm%teer que Ton pût êtté àéSeî! lâdhe et asseî iêtôM pour
attdqtle^ des dtôyéîls désarmés et Stmîà. tt Ai»riVé près de la cathédrale,
ViS-à^visla itiaison teN nano, il rencontre un lïoiflme aved dexiX ftiâils :
c'èttûktii des ûôUsqilets que le capitaine Perettî (1) Reconnut iippaf tenir k
déu^ soldats de sa compâgtile; ce qui lut fit appréhender la mort de ces deux
hommes. Il s* était passé un grand quart d'helire depuis les première côUps
de fusil. À la fenêtre de la maison Ternaiio sOtl t àeâ dethoisetles qtii, tôUt
en pleurs^ foht sigtte dé lie pas avancer pâi*ce que la cathédrale est pl'iâe
par les brigàùdë. « Alors le capitaine t'ietri et le lieutenant
t*iahellipi*eflherit chacun uii mousquet dé la main du citoyen, porteur des
deux armes, pour se défendre ; un moment après et à quatre pas plus loin,
venant à démasquer là (i) Peretti d'Oimeto, qui couvrit plusieurs fois
Napoléon de soa corps, et dont le courage et la bravoure iulimidaieut les
révoltés.

820 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. cathédrale, ils voient un jeune homme qui les met en joue. M. Bonaparte s'avance pour lui parler ; cet homme féroce paraît écouter la raison, retire son fusil, puis voyant venir quatre ou cinq de ses camarades qui sortaient de la cathédrale pour le soutenir, il fait feu et tue le lieutenant Rocca-della-Serra. On entendit alors partout : Addosso aile berette^ addosso aile spallette. Les officiers sans armes se dispersent. « On refuse dans plusieurs maisons de les recevoir. Une heure après, le capitaine don Giacomo Peretti est assailli par une quarantaine d'hommes, qui lui tirent des coups de fusil; mais il a le bonheur d'échapper à leur férocité. « Dans le même temps, d'autres se transportent à la demeure de M. Quenza et tirent trois coups de feu contre les fenêtres, s'encourageant toujours par le mot de ralliement : Addosso aile berette. « Cinq Talavesi sont désarmés par la foule. Un de Portovecchio se voit environné, six fusils le mettent en joue, il traverse une rue poursuivi par les balles, et il arrive au quartier avec ses armes et sans aucun mal. « L'adjudant-major, assailli par vingt-cinq ou trente hommes, se réfugie dans la maison Orto, où il se bar

CHAPITRE SIXIÈME. 224 rieade, et, à Tabri de la fureur des brigands, il ne lui reste à craindre que pour les siens. De tout côté il n'entend que le bruit : Addosso aile sf ailette. 8 Le capitaine Giovanni Orsoni se trouve dans la Grande Rue, il entend le cri de guerre : Addosso aile berette! Trois personnes lui tirent trois coups de pistolet. Sans armes, il cherche son salut dans la fuite ; arrivé dans la rue Gotaneo, il ne lui reste d'autre ressource, pour se garantir des coups de stylet, que de s'attacher aune femme et de s'en servir comme de bouclier jusqu'à la maison de M. Gotaneo, où il se réfugie. A peine y estil entré qu'il entend les cris redoublés : Addosso! 6râlons la maison ! « Nous finissons le douloureux récit de cette journée. Ghaque officier, chaque soldat eut une injure particulière. Lorsqu'on pense aux horreurs auxquelles se portèrent les brigands, l'on croirait que ce peuple, si doux par lui-même, n'était composé que d'anthropophages... Mais l'on sait que le fanatisme, la superstition amènent toujours des excès. Ils durent être contents les instigateurs de tant d'horreurs. Ils avaient vu le sang couler, et c'était pour eux un garant que la discorde était enfin arrivée.

234 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON 4. m par devers sibi des notions de la conspiration 'qui devait éclater, toutes tes imaginations étaient écartées», les âmes étaient 'trop étroites pour s'élever au niveau des grandes affaires et chacun se cachait^ « Quelle a été la conduite du bataillon ? Douze hommes de garde sont sortis, parce qu'on les a sommés de le faire, en vertu de la loi des 26 et 27 j^{uillet} qui met la garde nationale soldée en état de réquisition contre* les attroupements tout comme la gendarmerie. Ils sont poursuivis, massacrés de tous les côtés, et ils patientent et prêtent obéissance à leurs chefs en attendant que les magistrats se montrent. . . . Mais la soirée, la nuit, une partie de la matinée se passent, et Vb ne voit pas de magistrats, et, sans munitions, ils restent exposés aux insultes et aux outrages. « Passons à la journée du lundi. a Après une nuit orageuse, la douleur dans le cœur, partagés entre les sentiments d'indignation, de vengeance et leur respect pour la loi, les gardes nationaux voient arriver huit heures du matin. Les chefs avaient été dans la nuit chez M. Maillard liii demander de garantir leur bataillon des insultes qu'il pouvait essuyer ; ils lui avaient demandé un fort détachement

I - ' CHAPITRE SIXIÈME. 225 ■ pour garantir la garde nationale des attaques des brigands ; car l'on ne doutait point que d'après la résolution qu'ils avaient prise de se débarrasser de la garde nationale, ils ne continuassent à l'attaquer... « Voyant que M. Maillard se refusait à cette mesure de nécessité, ils lui avaient demandé des munitions, lui promettant que Ton n'en ferait usage que dans le cas où Ton serait attaqué ; il ne voulut pas leur en donner. Ils lui avaient alors demandé de retirer la garde nationale dans la citadelle pour la garantir ; il s'y était refusé également. Seulement il avait promis de s'employer pour amener la réunion de tous les corps que la peur ou la complicité tenait dispersés, afin qu'ils prissent quelques moyens pour arrêter la conspiration et réprimer les brigands. ■ « Dans le fait, à la pointe du jour, il écrivit à tous les corps. « À huit heures, les gardes nationaux, dans la crainte d'être attaqués, mirent deux sentinelles d'observation dans la petite cour qui avoisine le séminaire et qui domine la rue delà cathédrale. « A huit heures et demie, trois coups de fusil partirent d'une maison avoisinant le quartier, traversèrent une 15

The text on this page is estimated to be only 26.16% accurate

226 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. clmtnbre du nèmeaire, allèrent oadser deux bouteilles et M perdre dans une pailleasse. Ce fut le signal... Les Volontaires, qui s'étaient retenus Jusqu'alors, ne purent plus comprimer leur indignation «.i Danslanéces* site de s6 défendre^ abandonnés de tout lo monde^ sans munitions^ ils courent auic armes. « Le lieutenant Costa, de la compagnie Bonelli, passa derrière la ville et alla s'emparer du poste des Capucins, Où était un détachement du 42* régiment. Il se dirigea ensuite vêts la tour dite GenoviÊe, et la trouva occupée par sept à huit citoyens qui à son aspect s'enfuirent et abandonnèrent le poste qu'ils paraissaient avoh* gardé la nuit. « Toute la journée l'on fit feu de part et d'autre. A une heure après midi, voyant que les gardes nationaux s'étaient emparés des postes et qu'ils s'y tenaient fermes, résolus à périr pour les conserver, la municipalité arbora le drapeau de paix et proclama partout que l'on eût à cesser les hostilités. « Cependant^ les coupables se promenaient publique-^ ment dans la ville. . . La suspension dura peu. . . Les brigands n'avaient aucUn respect pour la municipalité, et ne reconnaissaient d'autre frein que leurs passions, ni

The text on this page is estimated to be only 22.19% accurate

CHAPITRE BIXIÈME. Itt d'autres conseil» quô ceux des
conspirateur ; illi pré*tendaient que la garde nationale sortit de sêâ pdstêlâ
et éracuât le sémintirei «Ils profitèrent du moment de la ëU^pétlsion
d'ariUes pour s'empftrir de la mateon Beiiielli, y faire des crë-^ neâui et s'y
fortifier... Les coups recomitleucèrent au faubourg... A cinq ou six heures,
on battit la générale, et, dans le même tempSj la municipalité requit M.
Maillard de ndus fiiire évacuer le séminaire et de hous dr* donner dé nous
réfugier à Saint-François. ft Cette proposition, si absurde dans les
circonstaticés critiques où nous nous trouviotis, n'était point faite du
consentement de la saine partie de la municipalité ; elle était forcée,
violentée par lès brigands. Plusieurs ibis ils voulurent déposer le maire et le
remplacer par M. Tartaroli où par M. Jean-Baptiste Baciocchi. Nous
n'obtempérâmes pas à Cette réquisition, parce qu'il était évident que la
municipalité n'avait plus aucune autorité dans la ville puisqu'elle n'aVait
jamais pu obtenir que Fon cessât le combat au faubourg, ni dans aucun
endroit. «Ce fut dans cette position que la nuit arriva. Comment s'est
conduite dans cette journée Ift garde na

228 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. tionale 7 comment s'est conduite la municipalité ? « La première question de fait est de savoir qui a tiré le premier coup. Nous pensons bien que nos ennemis, si habiles dans Tartde l'intrigue, né seront pas en peine de verbaliser pour nous faire paraître coupables. Si l'on veut des preuves légales, une grande partie du bataillon fera foi en justice de ce que nous avançons. « Mais actuellement voyons les probabilités. Si la garde nationale avait tiré, elle ne Taurait faitqu'en conséquence d'un conseil tenu la nuit; si elle avait pensé à se porter à cette mesure de rigueur, elle se serait emparée de nuit des postes deç Capucins et de la tour Geiwvesey quand il est constant qu'elle ne s'est emparée de ces postes qu'après les premières hostilités commencées à environ neuf heures du matin. a Si la garde nationale avait pris le parti de tirer, elle se fût emparée de la maison Benielli et du poste de l'Horloge; elle ne Ta pas fait parce qu'elle était pleine de confiance dans la justice et que, tout en cherchant à se mettre à couvert des coups des conspirateurs, elle était résolue d'attendre les ordres du département dans son poste et les effets des sollicitations que M. Maillard leur avait promis de faire pour que justice leur fût cendue.

CHAPITRE SIXIÈME. 229 Du côté des brigands, au contraire, on avait pris la modération de la garde nationale pour de la pusillanimité; ils Tavaient vue fuir la veille sans ressortir pour proté-^ ger ses frères dispersés et massacrés dans les rues : ils avaient pensé, suivant le préjugé, que les paysans perdent courage lorsqu'ils sont en plaine ou dans les villes, et qu'ils ne sont bons que dans les montagnes. On sait d'ailleurs combien la populace s'enhardit par le succès, aussi facilement qu'elle s'abat au moindre échec. a La veille elle avait partout maltraité, vilipendé, assassiné la garde nationale, qui partout avait fui. C'était donc pour eux un fait acquis qu'au premier engagement sérieux, les paysans évacueraient la ville pour chercher leur sûreté dans les montagnes. «D'ailleurs, comment peut-on douter que ceux qui avec tant de travail, de peine, de scélératesse, avaient porté les choses au point où elles en étaient ne voulussent achever leurs opérations? Voici comme ils raisonnaient: <!cLa c garde nationale a le cœur ulcéré; si Ton tire quelques « coups de fusil, elle se croira attaquée en règle ; un des « deux : ou elle fuira et évacuera le séminaire et notre « but sera rempli, ou elle résistera et alors^ opposant la « force à la force, toute la ville se trouvera attaquée ; . . .

The text on this page is estimated to be only 28.07% accurate

no MÉMOMES SUR NAPOLÉON. « 1 » voilà l'armée ennemie déclarée. Les corps adversaires, qui sont obligés de suivre l'impulsion de la ville, requerront le commandant militaire de la ville, et, par une heureuse combinaison, nous verrons les soldats, les patriotes du côté de la ville, les patriotes de l'extérieur. Quelques Français seront tués, le bataillon se trouvera perdu, et la ville toute d'un parti pourra se porter aux dernières extrémités. Elle aura pour se justifier le sang des Français qui aura coulé. » Beaucoup de monde se sentait coupable, beaucoup de monde avait intérêt à brouiller les choses de manière que le fil en devint introuvable. « Les brigands tirèrent donc le premier coup ; cela est hors de doute par le fait, cela est hors de doute par l'évidence. Ils l'ont dû faire, il était de leur intérêt de le faire. » N'oubliez pas surtout qu'ils avaient pris la nuit la tour Gmouvêsj preuve de leurs mesures hostiles. Au milieu de tout ceci, le district ne paraît même pas pour donner avis au département de ce qui se passe et hâter l'arrivée des secours, pas même pour se conserver un air d'autorité qui en aurait imposé aux deux partis,

The text on this page is estimated to be only 16.03% accurate

CftAPITliB SIXIÈME. 23i « Lq district était un tribunal supérieur^ indifférent aux localités, pu^^-dessu^ des petites liaisops de famille.,. Quel bi^n n'aurait-il pu faire, s'il eût été copiposé do personnes éclairées et amie^ du repos public? Il avait en niain rautorité de requérir la force n^ilitaire, il pouvait requérir la gardo nationale de Hnlérieur dans la quan^ tité quUl jugeait nécessaire. a N'en dontons pas, les brigands auraient fléchi le genou devant lui ; I9 liyre de la loi d'une main, le glaive de Tautre, il aurait tout en)pêché, tout rétabli, tout tranquilisé; mais il s'est cpndnit bien différemment. lia été nul dans toute cç\{t affaire comme corps administratif; une partie de ses membres ont contribué à mal faire comme individus ; le procureur-rsyndic seul n'a jamais abandonné son poste. Pe la salle du directoire il a employé tout ce qui était en lui: réquisitions au com^ mandant militaire pour éteindre h feu et casser les réquisitions ridicules que les brigands arrachaient à la municipalité ; prières , e:ihprtations, il a tout mis en œuvre, mais s'il a été insuffisant ppur s'opposer au tor-^ rent, il en a fait assez pour avoir satisfait sa consciencie et revêtir des formalités de la loi les ppérationf de la ^arde nationale.

232 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. a Vous le savez, Messieurs, en fait d'administration, le mal qu'un corps supérieur a laissé faire lorsqu'il pouvait Tempêcher, c'est comme s'il l'eût fait : le corps du directoire s'est caché au lieu de se trouver à son poste dans la journée de lundi, et plusieurs de ses membres se comportent depuis longtemps avec le plus grand scandale. a Une conduite aussi étrange de la part des administrateurs ne peut être dictée que par la plus condamnable complicité. Un militaire qui laisse prendre son poste par négligence est condamné à mort... Messieurs, le poste qui est confié aux administrateurs est de défendre la vie des citoyens, de se prendre de sollicitude pour la tranquillité publique. La laissent-ils enlever la vie des citoyens, la laissent-ils troubler la tranquillité publique, sans s'en soucier, sans employer la force qui est déposée dans leurs mains? Ils paralysent l'action du gouvernement, ils sont coupables de tout ; mais ils le sont bien autrement lorsque leur conduite privée explique leur inaction publique. Alors plus de loi... Magistrats supérieurs, il faut un remède, ou le corps politique, attaqué dans ses canaux vitaux, commence par des convulsions et finit par la mort.

CHAPITRE SIXIÈME. 233 « Mardi 4 0 AVkiL. « La journée du lundi, et la nuit du lundi au mardi, avait donné aux nouvelles le temps de se répandre dans toutes les campagnes. Voilà le récit des scènes déplorables qu'offre la ville d'4jaccio. De tout côté des gardes nationaux de T intérieur se mirent en marche pour arriver au secours de leurs frères et de la patrie, car, ne voyant aucune réquisition du district, ils crurent, que celui-ci était ou prisonnier ou complice, bien sûrs que lorsqu'il existe un grand mal et que les corps administratifs ne prennent aucune résolution, ce ne peut être que par une de ces deux raisons. « Arrivés, ils se présentent à nous; nous fûmes touchés de leurs sentiments d'honneur et de fraternité ; nous les remerciâmes de leur zèle, mais nous leur observâ-^ mes que, n'ayant aucune réquisition, ils se rendraient coupables en restant, que leurs travaux les appelaient, qu'ils devaient y retourner sans délai, que si les affaires empiraient , ils seraient convoqués par le département ou même par nous, si l'absolue nécessité de conserver nos postes nous en faisait une loi; mais qu'aujourd'hui

234 MÉMOIRES SUR NAPOLEON, notre courage, notre nombre et notre résolution étaient plus que suffisants pour résister aux ennemis de la nation. « Que faisaient pendant ce temps les mécontents? Ils maltrahaient le maire et la partie de la municipalité qu'ils soupçonnaient de patriotisme. Ils assiégeaient la salle d'audience par des cris de guerre et dictaient des réquisitions fanatiques. Les insensés ! toujours suivant leur projet, ils espéraient voir nos frères d'armes du 42^e régiment tourner leurs baïonnettes et leurs canons contre nous. C'était là leur chimère. » Dans l'après-midi, la municipalité et le juge de paix nous firent prier de nommer une commission pour se transporter à la citadelle afin de se concerter sur les moyens de rétablir dans la ville l'ordre et la tranquillité. La garde nationale nomma les deux lieutenants-colonels MM. Quenza et Bonaparte, MM. Lavera, Saut Severino, Peraldi et Paul-Antoine Mella, officiers. Ces n'essailleurs se transportèrent à la citadelle, ils garantirent que leurs corps resteraient tranquilles attendant la commission du département qui ne pouvait pas tarder, exigeant seulement qu'on les laissât où ils étaient sans les inquiéter d'aucune manière, promettant pour les brigands.

The text on this page is estimated to be only 26.98% accurate

CHAPITRE SIXIÈME. 238
Le corps municipal et le juge de paix, de les tenir dans le respect dû à la loi et à eux. Le même soir, Ton publia ladite convention dans la ville; les commissaires du bataillon accompagnèrent les municipaux, escortés d'un piquet de grenadiers du 4^e régiment; Ton publia les articles. Arrivés au faubourg, un cri se fit entendre ! Si ro^u veut la paix^e que tes paysans iurent, « Mbrgkbdi i 4 . « Dès le matin, la municipalité nous informa que plusieurs des gardes nationaux venus à notre secours rava-geaient la campagne. M. Bonaparte monta aussitôt à cheval pour se porter aux postes avancés; il trouva deux ou trois cents hommes cantonnés dans le couvent des Capucins, qui demandaient à grands cris que les coupables fussent arrêtés et que justice fût faite & la garde nationale, non-seulement sur les instruments des crimes commis, mais encore sur les conspirateurs. M. Bonaparte les tranquillisa, en les assurant que la nation entière, qui avait été outragée, saurait prendre une revanche éclatante, proportionnée à l'offense et surtout

236 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. à la nécessité de réprimer les ennemis de la liberté. « Un moment après arriva H. Santo Tavera, membre du district, avec un détachement de quinze à vingt grenadiers et un drapeau blanc. M. Santo Tavera ne parla pas en magistrat éclairé ; il dit que, dans les engagements qui avaient eu lieu, tant pis pour qui en avait été la victime, paroles qui sur-le-champ occasionnèrent une rumeur, une explosion telles qu'il fallut toute la prudence des gens de bien qui se trouvaient là, pour l'apaiser. Il demanda après aux gardes nationaux qui les avaient appelés?... Ceux-ci lui répondirent à leur tour: « Pourquoi le district, qui dispose de toute la force armée, n'avait-il pas réprimé les brigands : qu'eux étaient venus au secours de la patrie, qu'ils demandaient que justice fût faite et qu'ils voudraient voir plus de sollicitude dans le directoire. — Qui vous a appelés^ répliqua M. Santo Tavera?.. — Le sang de nos frères dégouttant sur le pavé de la mlle^ V audace des conspirateurs et la coalition des ennemis de la patrie^ répondit avec énergie un garde national. A ces mots, M. Santo Tavera s'en retourna la confusion sur le visage ; il alla faire des rapports pleins de fausseté à la municipalité. «M. Bonaparte se convainquit que les prétendus désas

CHAPITRE SIXIÈME. 237 très portés aux campagnes étaient ou faux ou exagérés. Cependant, comme il était possible que les bergers profitassent de ce moment pour se répandre dans les villes et dans les enclos, il proposa, au nom de tous les corps, de faire deux patrouilles composées de trente hommes de la ville, et de trente des gardes nationaux soldés. « Le soir, comme la municipalité se plaignait de ce que les farines n'entraient pas, étant interceptées, M. Quenza fit un ordre positif et autorisa les gardes soldées à employer la force pour que les farines entrassent^ sans délai, et les farines entrèrent. Mais la municipalité se plaignait toujours. Nous proposâmes de remettre tous nos postes au 42^e régiment pourvu que la maison Benielli, T Horloge et d'autres postes lui fussent égale*** ment remis. Comment répondit-on à cette ouverture, qui était propre à concilier tout et qui montrait nos bonnes intentions? L'on nous envoya la réquisition d'abandonner le séminaire sous une heure. Dans le fait, l'on tira à six heures le coup de canon d'alarme. « Nous n'obtempérâmes pas à cette réquisition de la municipalité, parce qu'il était évident qu'elle était maîtrisée par les brigands, parce que la première loi est le salut de la patrie et que les intérêts d'icelle deman

The text on this page is estimated to be only 21.99% accurate

t38 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. daient que dous
consérassioiiB nos postes jusqu'à Tar-* rivée des oommissaires du
département } parce qu'enfin nous avions la réquisilion du
procureur^^syndio qui nous ordonnait de garder nos postes. « La nuit arrive
sur ces entrefaites. a JeudH2* « Le jeudi matin, nous vîmes braquer des
câtions contre notre quartier; nous comprimes alors évidemment que M.
Maillard nous avait trompés, mais nous étions sûrs des dispositions et du
patriotisme de nos frères d'armes du 42« régiment; ainsi les intentions de
M« Maillard, si elles étaient mauvaises, étaient impuis-* santés. « Nous
résolûmes alors de marcher en (Solonne poir enlever ses cations : il fallait
enfin s'artner de courage puisque les complots avaient ed un plein succès, et
Ton ne pouvait plus en dénouer la trame qu'avec l'épée. « Dans ce moment^
nous reçûmes! l'avis que vous aviez été nommés, Messieurs, commissairei^
dû département, et que vous étiez eil marche pour prendre la direction de la
force publique.. ». Cette nouvelle fut un Coup de

The text on this page is estimated to be only 29.35% accurate

CBAPITRE SIXIÈME- 239 foudre pour led pertut'bfiteurs et porta la consolation dand nos âtnes. Nous «dirions que dans la crise terrible où l'on se trouvait, il fallait de la force^ de l'énergie et inème de l'audace ; nous savions qu'il fallait un homme qui, si ob lui demandait, après sa mission, de jurer de n'avoir transgressé aucune loi, fût dans le cas de répondre comme Gicéron ou Mirabeau : h jure que jai sauve la ttipubliqué^ «Cet homme, la garde nationale crut le voir représenté par vous, Messieurs; les malintentionnés s'étaient enhardis, parce que le bruit avait couru que Bastia et Bonifacio avaient arboré l'étendard de la rébellion et que dès lors la force publique se trouvait insuffisante. « Us se croyaient forts, parce que M. Maillard avait paru les favoriser, eti leur donnant des canons et des munitions, ût qu'ils se croyaient sur le point de mas« sacrer les gardes nationales. « Dans ce danger imminent, nous écrivons à M» Mail-^ lard pour nous plaindre de la conduite qu'il tenait. Ce n'était pas ainsi que la municipalité observait les conventions stipulées; ce n'était pas ainsi que lui-même remplissait le rôle de médiateur qu'il avait pris. Nous loi fîmes part de l'arrivée des commissaires, de l'auto

2-40 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. rite que nous avait doimée le directoire decoavoquer les gardes nationaux de Tintérieur, si nous le jugions nécessaire pour conserver nos postes, et qoub lui enjoignîmes que si, sous une heure, les canons n'étaient pas ôtés des rues, nous expédierions des exprès dans Tintérieur et nous le rendrions responsable de tout ce qui pouvait arriver. La destruction de la ville serait imminente et ne pourrait être imputée qu'à lui. « En peu de temps les canons furent ôtés, les préparatifs hostiles disparurent, et, en attendant votre arrivée, Messieurs, une suspension d'armes fit augurer la paix. Depuis le 42 jusqu'au 15, les choses sont restées dans la même position sauf quelques incidents de nulle valeur. « C'est dans ces trois jours que l'administration du district donne enfin signe de vie Pour des objets de la plus grande importance, sans doute ? quels sont-ils ? — « Quelques paillasses ont été prises au couvent des « Capucins, nous sommes responsables de ce fait... « nous devons réparer cette faute..... » Tant de puérilité en présence d'événements si graves se peut-elle comprendre ? « Le 13, ils nous écrivirent que les boutiques s'ouvri

^* CHAPITRE: SIXIÈME. 241 raient, quoique, nous disent-ils, cela ne regarde pas Vad^ miniétration. Ainsi» dans une affaire où le salut de la ville d'Ajaccio a été compromis, où la vie des gardes nationaux s'est trouvée dans le danger le plus imminent, l'administration du district ne trouve digne de son attention qu'une chose, qui, de son aveu, ne la regarde pas, et la disparition de quinze ou vingt paillasses ! « Pour achever de démêler une trame ourdie avec tant d'audace, il est nécessaire d'observer la conduite des conspii^ateurs dans les journées des'IO, i\ et 42, celle du corps municipal et enfin celle de M. Maillard. « Dans la journée du 1 0, par l'intervention delà mtinicipalité» comme nous l'avons dit, l'on était venu à un traité, par lequel il était statué que la garde nationale conserverait ses postes et qu'elle resterait dans le même état jusqu'à l'arrivée des commissaires du département; par cette seule disposition , on avait trouvé le secret de calmer tout, de finir tout. « Hais ce ne pouvait pas être le compte des conspirateurs, ou des meneurs des brigands. Observez bien leurs manœuvres pour faire rompre toutes ces sages n>esures et précipiter dans l'abime ce peuple aveuglé et à plaindre.

The text on this page is estimated to be only 27.90% accurate

242 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. «D'abord, ils le dirigent en foule à la municipalité ; là ils menacent et vocifèrent dans les rues ; les propos les plus sanglants, les plus emportés sont accueillis par la multitude Les boutiques se ferment et les débits de tabaa eux-mêmes ne s'ouvrent plus dès qu'il s'agit de la consommation d'un garde national; tout cela mal* gré Tordre réitéré de la municipalité, qui cherche en vain k calmer les esprits, et à faire exécuter la convention. Au contraire, plus elle se montre modérée, plus elle perd de (srédit, parce que les meneurs la montrent au doigt. Comme la calomnie la plus absurde, lorsqu'elle est bien conduite, prend la force de la vérité la mieux constatée dans l'esprit dû peuple, on lui fait accroire que la saine partie de la municipalité est d'accord avec les paysans. Cela bien inculqué, la voilà sans crédit pour Tordre. Ce premier pas était nécessaire aux conspirateurs pour arriver à leurs fins. «La municipalité, quin'est plus que T organe desbrigands, depuis que les meneurs se sont introduits dans la salle et Tout discréditée parmi le peuple, se plaint queles farines n'entrent pas. Nous lui répondons que, si Ton croit que ce soit la faute de la garde nationale, celle-ci consent à remettre entre les mains du 42® ré

The text on this page is estimated to be only 24.90% accurate

CHAPITRE «XIÈME. 3A3 giment les postes de la Barrière, des Capoeînst de la Tour génoise et du Parc, pourru que la maison Bcnielli et THorloge soient dans les mains da même régiment. Les mécontents voient bien que cette prc^osîtiim emp<Mrte pièce : ils comprennent que nous avons parfaite-* ment saisi le fil de la trame, s'empressent de le brpiiiiUtr^ afin de nous commettre aux mains avec te 42^ régiment. Ils ensevelissent dans Toubli cette proposition si raisocH nable faite pour terminer toute discasaioD et, au tteu de r embrasser, la négligent et ne nous en tiennent aucun compte, pour se livrer à de nouvelles plates, à de nouvelles déclamations. A les entendre, toutes les cam«* pagnes sont ravagées. Nous leur répondons, après une visite sur les lieux, que ces bruits sont exagérés, mais que toutefois ils n'ont qu'à nommer une compagnie de 30 ou 40 personnes de la ville, les plus intéressées à la conservation des campagnes et les moins mêlées dans les affaires du moment, que nous nommerons de notre côté trente hommes du bataillon, choisis parmi les plus sages, pour défendre le territoire des incursions des be^ers ; pouvait-on formuler une proposition plus modérée, plus faite pour les satisfaire? Mais non, ce ne sont point les campagnes qu'ils veulent garantir, ee

244 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. sont les postes qu'ils veulent voir évacuer par les gardes nationaux» pour être libres d'exécuter leurs projets. Aussi, ne font-ils pas plus de compte de cette seconde proposition que de la première et, au lieu de la mettre à exécution, ils nous donnent l'ordre d'évacuer nos casernes. « Pour leur ôter tout prétexte de violence, nous formons un peloton de choix et donnons l'ordre de ne rien épargner pour favoriser l'entrée des farines. Cela ne les empêche pas de nous faire requérir d'abandonner nos casernes, de nous faire tirer le canon d'alarme et de prétendre nous traiter en révoltés. «Le soir du 14, ils allèrent dormir, la joie dans le cœur, car le canon avait été tiré, les postes français renfermés à la citadelle ; tout annonçait une scission et une scène des plus tragiques pour le lendemain. À la pointe du jour, les canons sont braqués, le signal de la mort, du carnage est prêt à se donner, le sang des patriotes du continent allait couler. C'était sur quoi ils fondaient leurs espérances pour se mettre à l'abri de tout. Mais ils ne savent pas, les insensés, que nos frères du 42^e régiment sont hommes d'esprit, de cœur et animés de sentiments d'honneur. Ils ne savent pas que lorsqu'il

CHAPITRE SIXIÈME. - 245 s'agit de combattre des frères et des citoyens, il est permis aussi à des soldats de réfléchir , de penser et de se souvenir que leurs armes, destinées aux ennemis de l'État , ne doivent être tournées que contre les conspirateurs et que les soldats du 42^e régiment, venant de France, avaient déjà assez d'expérience, en fait de révolution et de complot, pour s'être aperçus que nous étions les amis de la patrie et qu'eux en étaient les ennemis. Us ne savent pas que si leurs armes eussent dû se rougir de sang, elles se seraient teintes du leur. « Apprécions la conduite qu'a tenue M. Maillard. Elle a été, durant cette affaire, très-circonspecte. M. Maillard paraît avoir eu de bonnes intentions ; il a fait de grands écarts, qui, à la rigueur, devraient le compromettre. S'il a fait quelques pas hors de la loi, il en a fait aussi dans le sens du bien et au delà de son devoir, qui, aux yeux de l'homme juste, se compensent. « Les reproches qu'on lui fera toujours se réduiront à ne pas avoir obtempéré à la réquisition du procureur syndic, qui, par sa nature, est supérieure à celle de la municipalité et la rend nulle. « On lui reprochera également d'avoir coopéré aux dispositions partielles d'attaque qu'a faites la municipalité !

«M MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. téy dominée par les brigands; ilafourni des canons et il ne devait pas en fournir. Les armes de la nation ne doivent jamais, selon la loi, sortir des mains des personnes qu*eUe a choisies pour les leur confier. «Si M. Maillard avait voulu nous regarder comme des rebelles à la loi, il aurait dû faire ses dispositions militaires , calculer son monde , disposer ses batteries et monter à l'assaut ; mais jamais confier les canons aux brigands, parce qu'ils auraient pu en faire l'usage le plus dangereux, parce que la loi ne le veut pas ; et qui sort du chemin de la loi, agit par caprice, et qui agit par caprice est mû par l'impulsion de ses passions, et ne peut jamais bien remplir ses devoirs. « Tel est, magistrats, l'exposé des événements qui ont bouleversé l'ordre et manqué de ruiner la ville prin* cipale de Corse, la plus florissante par sa situation, son commerce, sa position, et même par le caractère fortement trempé de ses habitants. Les peuples, vous le savez, sont des vagues agitées par les vents. Sous une impulsion mauvaise, toutes leurs passions se déchaînent. Abandonnés à leurs propres instincts, ils sont tranquilles, calmes, doux et généreux. «Nous ne nous sommes pas trompés; nous en avons

CHAPITRE SIXIÈME. 247 pour garants la pureté d'intention qu'inspire l'amour de son pays, l'absence de toute passion, le désir de voir la patrie tranquille ; et vous, qui ambitionnez sans doute la gloire bien précieuse d'avoir ramené l'ordre et la confiance avec la justice^ avancez dans votre mission d'un pas ferme, de manière à être maudits et calomniés par les méchants, plus que personne autre du département. C'est là, messieurs, le vœu le plus heureux que puisse accepter le magistrat intrépide. « Pour tous les officiers du bataillon qui ont signé l'original, « Bonaparte. » « Donné le 19 anil 1792, pour copie de l'original. »

The text on this page is estimated to be only 7.62% accurate

' CHAPITRE VIT. Napoléon à Corlè et Pontenovo.

The text on this page is estimated to be only 20.90% accurate

Les commissaires Golon & Ceccarelli, Arrighi, Cerroni. — Le bataillon de Bonaparte part d'Âjaccio. ~ Quenza à Bonifacio. — Napoléon à Corlè* — l'Éclat entre Paoli et Napoléon. — Opinion de Napoléon sur le fort de Gortè > -^ Sa courne à Pontenovo» «^ Ses observations sur U Strattu d'Omeia et Luminada. — Un vieillard lui raconte la bataille de Pontenovo. — Son avis sur le château de Serravalle. — Il propose d'ériger un monument aux toat*iyrs de la liberté. Le département n pouvait pas demeurer indifférent aux événements d'Âjaccio. Il envoya sur les lieux Colonna-Cesari, Arrighi et Cervoni (4). Le rapport qu'ils (i) Cervoni était jeune alors^ avocat à Cortè et employé dans les bureaux de l'Administration. Quoiqu'il n'eût d'autre rôle dans cette commission que celui de secrétaire, il en fut néanmoins le directeur, n traita cette affaire avec zèle, intelligence et probité. Bonaparte

252 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. firent, après avoir examiné les choses, fut favorable au bataillon. Cependant, les meneurs, appuyés par le commandant Maillard, ne cessaient de représenter qu'il était dangereux, après ce qui était arrivé, de laisser le bataillon à Ajaccio. « Le feu couve sous la cendre, disait-on ; les haines sont assoupies, mais non pas éteintes. Il serait donc prudent d'envoyer le bataillon dans une autre garnison* » Les gens de bien paraissaient partager cette opinion. Il n'en fallait pas davantage pour que le général l'adoptât. Cinq compagnies furent envoyées à Cortè, les autres à Bonifacio. Quenza partit pour cette dernière résidence, sans donner aucun ordre à Bonaparte. Ce dernier demeura donc quelques jours chez lui à attendre des instructions; mais, voyant qu'on paraissait vouloir Toublier, il partit pour Cortè sous prétexte de voir son frère Joseph. Son véritable but était d'obtenir le comavait conçu dès lors de i^estime et de raffection pour lui. Charmé de le rencontrer plus tard à Tannée d^talie, il contribua à lui faire obtenir de Tavancement. En 1809, il avait le projet de Télever à la dignité de maréchal de Tempire ; mais une mort prématurée termina la brillante carrière de Cervoni dans les champs de Ratisbonne.^

CHAPITRE SEPTIÈME. 253 mandement des quatre compagnies qui y étaient stationnées. Paoli le reçut froidement : il en fut péniblement affecté, au point qu'il garda sa chambre pendant deux jours. Trouvant Paoli changé à son égard , il pensa qu'on F avait desservi : mais, trop fier pour descendre à se justifier, il préféra la disgrâce à rbumilia-* tion de demander une explication. Napoléon voulut employer son séjour à Cortè pour connaître les alentours de cette ville, les lieux les plus célèbres par les faits d'armes que l'histoire et la tradition nous ont conservés. Cortè lui paraissait une position susceptible de devenir une place de guerre importante, même une forteresse imprenable, pourvu que Ton couronnât de forts les hauteurs qui la dominant. Il riait de ceux qui re^ gardaient le château actuel comme tenable. « Avec « deux pièces de canon bien pointées sur les hauteurs « de Tavignano, disait-il, je voudrais raser, en moins « de vingt-quatre heures, ce petit pain de*sucre. Il n'a « d'autre avantage que d'être à l'abri d'un coup de « main : bâti, comme il est, sur un rocher taillé à pic <K par la nature, ce serait folie et ignorance complète « de Tart militaire que de tenter de le prendre d'as

The text on this page is estimated to be only 22.52% accurate

ffï4 MÉMOQÆS SUR NAPOLÉON. « aut. Ce fort devrait être bloqué, dans le eas où Ton « manquerait de canons pour le battre. » Pontenovo était depuis longtempa l'objet de sa curiosité. Il regardait ce fatal endroit comme le tombeau de la libertét comme Técueil contre lequel avait fait naufrage Tindépendance nationale. Il lui tardait, dans son impatience patriotique, de verser des larmes sur les cendres de tant de patriotes que la fortune ou les hommes avaient trahis. Il partit donc pour Pontenovo. La Stretta d'Omessa^ qui se trouve sur la route entre Cor te et Pontenovo, attira d'abord toute son attention. Cet endroit, célèbre dans Thistoire de la Corse par la résistance héroïque de Sampiero, lui parut une position éminemment militaire (1). Après en avoir levé le plan, il dit : — « Je reconnais Sampiero dans le choix de ce < défilé; mais ne pourratt-on pas tourner cette admirable < position, en côtoyant d'abord le Goloet en se dirigeant < ensuite sur Castirla? Cela vaut la peine de s'en as« surer. » (i) Filtppîm appelle cet codroit la SireÈt»^lla^Tinella ; mms il est évident qu'il s'est trompé. La Stretta-Alla-Tinella est plus bas, loin d^Omessa, à un quart de lieue du Ponte^^lla^Leccia et n'est nullement une position militaire.

The text on this page is estimated to be only 19.31% accurate

CHAPITRE SEPTIÈME. 25 Napoléon longea la rivière jusqu'au pont de Castirla, en examinant chaque accident de terrain. Il examina également les rochers à fleur et les ravins profonds de Santaregina et se rendit ensuite à Luminanda. En arrivant dans cette dernière position, il sentit le besoin de se reposer. Son guide (4) lui ayant demandé s'il était content de sa promenade: « Oui, répondit-il, car je me suis convaincu qu'avec vingt mille hommes et cinquante pièces de canon bien servies, on pourrait défendre en même temps ce passage et celui de la Strada d'Omea contre toute l'Europe en armes. » Vers le soir, Napoléon et son guide redescendirent sur la grande route et la suivirent jusqu'à Ponte-Alla Leccia, où ils s'arrêtèrent à une petite hôtellerie située à l'une des extrémités du pont. Cette hôtellerie n'avait rien du confort moderne^ c'était plutôt un caravanseil mauresque qu'une auberge. Point de meubles, hormis une longue table et quelques banquettes ; point de lits : on y dormait sur le plancher enveloppé dans sa esape ou dans son manteau ; point de mets rochers C'était un certain Ferracciolo, muletier de Cortè, de qui je tiens ces détails.

N° 256 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. elles : il fallait se contenter d'un peu de pain, de viande salée et de fromage. Les voyageurs s'y arrêtaient cependant pour y passer la nuit; rassemblée était toujours nombreuse et animée. A peine eut-on appris du guide qu'il conduisait un jeune officier d'Ajaccio, qui voulait visiter Pontenovo pour rendre hommage aux martyrs de la liberté, que tous les voyageurs qui se trouvaient dans l'hôtellerie firent foule autour du nouvel arrivant et l'accablèrent de questions. Napoléon leur parla avec une extrême bonté et leur demanda à son tour quelques détails sur le combat de Pontenovo. Alors tous les regards se portèrent du côté d'un vieux patriote qui y avait pris part et qui était heureux d'apprendre que le jeune Bonaparte avait entrepris un aussi long voyage, dans le but de visiter les lieux où tant de braves avaient succombé pour la cause commune. Ce vieillard après avoir félicité le jeune officier d'une si louable résolution, lui dit combien il regrettait de n'avoir pu trouver la mort avec ses camarades et s'écria ensuite avec l'accent d'une conscience satisfaite. « Si je ne pus rencontrer une balle ennemie, « ce ne fut pas ma faute! je n'en évitai aucune! » Charmé que le sort lui eut amené un homme qui

[CHAPITRE SEPTIÈME, 257 avait assisté à la journée de Pontenovo, Napoléon se plaça à ses côtés et le pria de lui raconter ce qu'il savait sur ce combat. Le vieillard ne consentit qu'avec peine à reporter sa pensée sur une époque qui lui rappelait de si cruels souvenirs 3 ne voulant cependant pas le désobliger, il s'exprima en ces termes : « Le comte de Vaux, chargé du commandement des « troupes d'invasion en remplacement du marquis de « Ghauvelin qui venait d'être rappelé, était débarqué « à Saint-Florent dans les premiers jours du mois « d'avril 1769. Les renforts considérables qu'il avait « amenés avec lui, les munitions et les armes de toute « espèce dont il était abondamment pourvu les mouvements qu'il fit faire à plusieurs de ses régiments « et le langage qu'il tenait contre l'indépendance insulaire nous dévoilaient toute la pensée du duc de Choiseul : ce ministre voulait à tout prix subjuguer la « Corse; notre nationalité politique devait absolument « périr« Cependant, loin de nous décourager, nous nous préparions au combat. Paoli établit son quartier général à Rostino, afin de pouvoir mieux diriger les « opérations de la guerre. Persuadé que les Français 17

The text on this page is estimated to be only 21.80% accurate

S58 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. « auraient d'abord attaqué la Casinca ou le N^o « û % réunit 4⁰ » ces deux provinces, après avoir fait évacuer Bpiigo » Ortale et Bigugli », le tiers des caotwr gent\$ qui étaient sous les armes (4). « (le général Français, voulant nous pousser à fractionner nos forces qui du reste était bien inférieures aux siennes, fit commencer la lutte dans la Balagne ainsi que dans le pays d'outre-monts et se mit lui-même en marche le 30 avril. Il partagea son armée (en trois colonnes, dont en effet la première devait s'emparer du Nebb^o, la seconde de la Gasinca et la troisième pénétrer par les gorges du Golo jusqu'à Pontenovo, pour nous prendre à dos » si nous résistions encore 4 ans le Nebbio, et pour nous couper la retraite, dans le cas où nous eussions été forcés de nous replier sur Lento. Celle-ci et la première devaient donc nous placer entre deux feux » nous obliger à déposer les armes et opposer leur « jonction à Pontenovo ou dans le Nebbio (2). (i) Tous les Corses y depuis l'âge de seize ans jusqu'à celui de soixante faisaient partie de la milice publique et servaient par tiers alternativement. (a) Les pièces du Dépôt de la Guerre, à Paris, que nous avons voulu consulter et auxquelles des historiens, qui se sont occupés

The text on this page is estimated to be only 29.89% accurate

CHAPITRE SEPTIÈME. 259 « Iliéoriqueinent, rien n'était plus mauvais que ce < pkn ; car ces trois colonnes, quoique les deux def« nières eussent reçu l'ordre de s'avancer réunies jus« qu'à la rivière de Golo, allaient être séparées pendant ^ deux jours, par un terrain très-accidenté et couvert « de maquis impénétrables à des étrangers, qui n'en « connaissent ni les sentiers, ni les débouchés. Il leur « était impossible de se donner la main, dans le cas « d'une attaque vigoureuse de la part des Corses. La « première colonne avait en outre une tâche bien dif« ficile à remplir. A l'inégalité du terrain se joignait la « résistance qu'elle devait s'attendre à rencontrer dans < le Nebbio. Les hommes qui se trouvaient dans cette d'ima nxaoièrei s^euae de rhistoire de la Çorae , paraûsepit a?oir emprunté la plupart des détails qu^ils (lonnent sur le combat de Pontenovo, difierent de ce récit, surtout au sujet de la troisième eoloipne qui s'avança par I99 gorgoa du QfÀo, !Kous 9*en ayo^if pas été surpris. Le général en chef, soit quMl eût modifié les ordres reçus de Versailles, soit pour un tout autre motif, pouvait bien omettre quelques dfcomtaoee» dans son Bulletin officieU Mbi» ce qui- n& peut pas se supposer, c'^t qu'un vieillard, racontant à ses contemporains cette bataille si mémorable pour eux, étant d'ailleurs un des témoins oculaires, ait pu se tromper ou ait voulu induire en erreur; Aussi, nous en maintenons le récit dans toutes ses parties, parce que nous le croyons véridique. (Notes de VÉditeur)

260 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. « province devaient, pour le moins, la tenir en échec « pendant quelques jours. En attendant, la troisième « colonne aurait été cernée dans les gorges du Golo « et défaite, avant qu'elle eût pu recevoir le moindre c secours. Ensuite, on serait tombé sur la première et c sur la seconde qui, peut-être, auraient éprouvé suc« cessivement le même sort. « Tel fut réellement le projet que forma le général c Paoli. Pour le mettre à exécution, il donna ordre, < dans tous les villages de l'intérieur, de se rassembler « au plus vite à Pontenovo. En peu de jours, quatre < mille patriotes étaient réunis et prêts à entrer en « campagne. « Mais, le comte de Vaux déjoua nos calculs. Se trouc vaut à la tête de la première colonne, il surmonta « tous les obstacles de terrain par une manœuvre a habile et bien exécutée. Après avoir vainement « harcelé pendant plusieurs jours nos avant-postes « dans le Nebbio , il tourna par surprise ceux qui « les défendaient vigoureusement, s'empara de Murato « et envoya une partie de ses troupes sur les hauteurs « de Lento. « Paoli ignorait ces avantages; car tous les courriers

CHAPITRE SEPTIÈME. 261 • qui lui étaient expédiés et ceux qu'il envoyait lui-même étaient fait prisonniers par l'ennemi. Aussi, « il ne changea rien aux dispositions qu'il avait prises. « Des quatre mille hommes qu'il, avait sous la main « il en avait placé trois mille à Pontenovo et mille à « Ponte-alla-Leccia. Le 8 mai, il enjoignit à ces derniers de partir le lendemain, à la petite pointe du « jour, de passer le Golo à Ponterotto, de gagner les « hauteurs de Canavaggia et de prendre en flanc la « troisième colonne ennemie aussitôt que le combat « aurait été engagé à Pontenovo. — Ceux qui gardaient « le Nebbio devaient envoyer un corps à Bigorne pour « se jeter sur les derrières des Français au moment de « l'action, les placer ainsi entre trois feux, les acculer « à la rivière et les forcer à se rendre. « Le terrain , il faut en convenir , n'avait pas été « bien choisi ; cependant les combinaisons avaient été « si bien calculées, que si les ordres de Paoli eussent « été ponctuellement suivis, nous aurions, j'en suis < convaincu, remporté la victoire ou du moins em« pêché la défaite. Mais une triste fatalité parut peser tf sur toutes nos opérations. Ceux du Nebbio s'é« l aient laissé tromper, se trouvaient isolés et ne

262 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. « recevaient plus aucun ordre du quartier général. « Ceux du Ponte-all-Leccia, avec lesquels j'eus le « malheur de me trouver, au lieu de partir à la pointe « du jour, ne se mirent en marche qu'à midi. Le chef a que Paoli nous avait donné prit sur lui de différer a notre départ à cause du retard des vivres qu'on at« tendait de Gortè. Je lui fis observer qu'il était d'une « extrême importance pour la nation et même pour « nous de partir à l'heure qui nous avait été indiquée} « que quant aux vivres» il pouvait les faire apporter à « Pontenovo. Mes observations et mes instances furent « rejetées avec tant de hauteur que je ftis sur le pont « de partir avec ma compagnie. Mais, réfléchissant qpie « j'aurais été accusé d'orgueil et d'insubordination; « que j'assumais une grande responsabilité, j'attendis < avec résignation le signal du départ. « Le corps de Pontenovo était informé^ depuis le « matin, qu6 la colonne qu'il attendait n'était plus qu'à « une petite distance et il brûlait d'impatience de se « mesiurer avec ^elle^ Â onze heures, l'avant- garde « française se présenta à deux portées de fusil du <c pont. Les patriotes ne consultent plus alors que leur « courage ; malgré l'ordre précis de n'engager le com

CHAPITRE SEPTIÈME. 265 « bât (fae lorsque nous aurions
occtapé les penchante « de Canavaggia, ils se précipitent avec tivâfeité à là
« rencontre des ennemis. « L'avant-garde n'attendit pas le choc de ces
braves, « se replia sur le gros de la colonne, laquellte se dé« ploya sur un
terrain d'environ quatre cents paé' et « commença im feu biéh nourri contre
les assaillants. « Ceux-ci s'emparèrent de deux rochers qui dominant « le
chemin, menaçait de lui couper la retraite. Cette r « manœuvre hardie porta
l'épouvante dans les rangs « des Français . On voyait déjà dans les
mouvements ùhé « hésitation qui annonçait le découragement, lorsque « la
colnnne, qui avait débouché sur les hauteurs de « Lento et qui depuis le
matin cheminait par des sen« tiers couverts de maquis , fond tout à coup sur
le « flanc des patriotes et les place entre deux feux. On « s'aperçoit alors de
l'imprudence que l'on a faite ; on « se repent, mais trop tard, d'avoir
méconnu les or« dres du chef. On court vers le pont pout» se couvrir « de la
rivière, mais une eompagoie de Suisses, d'Al« lemands, de déserteurs
français, qui était restée en « réserve dans le cao^, s'en empare pour obliger
« les fuyards à faire face à l'ennemi. Cette iûlpru

264 MÉMOIRES SUR NAPOLJÈON. c dente résistance arrête les premières files, oeHes-ci « les secondes et ainsi de suite. En moins d'un quart « d'heure, les abords du pont sont couverts de patrioc tes qui , tous, pressés par Timminence du danger, c demandent à passer sur la rive opposée. Pendant a qu'on délibère, un régiment arrive sur une espèce de < plateau qui domine le pont, fait un feu roulant près« qu'à bout portant sur les malheureux qu'un excès « de zèle ou de méchanceté empêchait de se sauver. « Enfin, la compagnie est forcée, le passage est ouvert, « mais le pont et ses alentours sont jonchés de morts < et de mourants. La retraite n'est plus qu'une défaite « générale. La liberté du pays reste enchaînée au char « du vainqueur (1). « J'avais demandé l'honneur d'être à l'avant-garde, « je l'avais obtenu. Inquiet sur le succès que pou< vait avoir une pareille journée, fâché du retard « qu'on avait éprouvé jusqu'alors, je pressai mes gens. « Mais j'arrivais à peine à Ponterotto, lorsque les der« nières détonations se faisaient entendre * je hâtai (i) Paoli était à une lieue de là, sur la route de Rescamone, d'où il vit le combat et la défaite, sans avoir eu le temps dCy apporter aucun remède.

CHAPITRE SEPTIÈME. 865 c le pas. Quels furent mon étonnement et ma douleur en arrivant, quarante minutes après , sur le versant de Ganavaggia ! Je vis les patriotes en fuite, a les ennemis maîtres du pont, le sol couvert de morts, « et, groupés sur les poteaux les plus rapprochés du pont, les femmes et les enfants des hameaux voisins « qui avaient envoyé tous leurs hommes valides au combat, regardant le champ de carnage avec des gestes de douleur et des cris déchirants. A cette vue, je ne fus plus maître de moi. Je m'élançai vers le pont plutôt dans l'intention d'y trouver la mort que dans l'espoir de venger nos braves. Plusieurs de mes gens me suivirent et voulurent partager mon danger. « Nous nous avançâmes à travers une grêle de balles jusqu'à une demi-portée de fusil du pont, dans des maquis touffus, qu'on trouvait alors sur les bords de la rivière. Nous fîmes de là un feu si bien nourri que l'ennemi n'essaya pas de nous déloger de cette position. Nous espérions que nos camarades auraient suivi notre exemple ; que nous aurions laissé « indécis, du moins, le succès de la journée. Nous fûmes trompés dans notre attente. Nos camarades,

The text on this page is estimated to be only 23.63% accurate

166 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. « informés de la déroute, n'avaient pas défilé Pw« terotto. « A la nuit close, n'ayant plus ni poudre, ni balles, « craignant d'être cernés, nous nous retirâmes sur « les hauteurs de Canavaggia, où nous rencontrâmes < plusieurs de nos gens. Grand nombre de feux furent « allumés, afin de faire croire que nous étions en force. « Nous conservions encore l'espoir que les patriotes <x seraient revenus de leur frayeur, qu'ils se rallieraient « à nous pour harceler l'ennemi jusqu'à la Stretta d'O< messa, où il nous était possible de le devancer, de « lui fermer le passage et de prendre notre Revanche, c Nos illusions s'évanouirent avec les ténèbres de la « nuit. Le jour nous fit voir l'immensité de nos « pertes, dans le silence et la solitude d'une vaste <x campagne. « Nous nous éloignâmes le cœur navré, ne sachant < plus quel parti prendre. A Francardo seuleiHent, on « apprit que Paoli était parti pour Gortè. Je résolue de « le suivre avec ceux de mes gens qui conservaient < encore du courage, mais je ne pus le rejoindre qu'à a Vivario^. Il avait peu de monde avec lui. En me « voyant^ à me dit avec l'accent de h d6\Aeût : ^

The text on this page is estimated to be only 22.19% accurate

CBAPITRE SEPTDiJfE. 267 « Tout est perdu l Je co&toais ta condkiite i Pente« novo; je regrette de ne pouvoir pas la faine savoir à a toute la Corse ; ce trait de dévouement et de bra« voure ne devrait pas être perdu pour Vhistoke. » « Mous marchâmes alors de maUieurs en maHieufs. « Nos opérations manquant d'ensemble, tousnô^èf« forts devenaient inutiles. Je suivis Pacoli à Bocognano, ^« à Basteliea, à Levie et à Porto-Vecchio : je voulais a m'expatrier avec lui^ mais il ne le permit pas. « Retourne chtô toi au plus vite , me dit-il , tâche « de conjurer l'orage. Quant à moi, je vais quitter « l'île ; je chercherai un asile eu Angleterre , j'em« mènerai ceux qui n'ont rien à perdre , ou qui, ptstr « des circonstances particulières, se trouveraient fol*« toment compromis. Tu n'es pas de ce nombre , je « t'invite à rester. Si plus tard tu crois n'être pas « en sûreté , tu viendras me trouver. Il m'embrassa « et partit. » Napoléon avait écouté ce récit avec une attention soutenue; par moments son regard profond s'allumait; quelquefois, une pensée soucieuse ridait ce beau front qui semblait fait pour les couronnes. Lorsque le vieux patriote eut fim, le jeune Bonaparte réfléchit un in»*

268 : MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. m tant en silence et lui dit d'une voix agitée. — «Êtes< vous sûr qu'il n'y ait pas eu trahison? — J'aime < mieux croire, répondit tristement le vieillard (1), « que nous n'avons été trahis que par la fortune. > Le lendemain Napoléon se rendit à Pontenovo, en leva le plan avec le plus grand soin et parut étudier de nouveau la bataille. Il alla visiter ensuite le château de de Serravalle, qui est sur la gauche, à environ une lieue du grand chemin. Ce château, qui date du ix^e siècle, est situé sur un mamelon qui commande une jolie vallée agréablement accidentée d'une plaine, de ravins, de coteaux , et au fond de laquelle on voit couler une rivière dont les eaux vont se jeter dans le Golo. De toutes les forteresses féodales de l'île, c'est sans contredit la plus vaste et la mieux conservée. Napoléon en trouva le site pittoresque, et, après avoir examiné ses murs crénelés et blanchis de mousse, il en leva le plan et déclara que ce château était assez fort pour l'é*poque reculée ou il avait été bâti (2). (i) Ce vieillard était mon père, Paul-Louis Nasica. Il m'a bien souvent raconté le combat de Pontenovo et son entretien avec Bonaparte' (a) Note de V Éditeur, — Ces excursions stratégiques et patriotiques dans les montagnes de la Corse ne sortirent jamais de la mé

CHAPITRE SEPTIÈME. 269 Sa longue excursion terminée, Napoléon revint à Gortë. <K Qu'avez- vous appris dans votre pèlerinage? lui demanda quelqu'un. — Que nous avons toujours été malheureux, répondit-il. » Quelques jours après, Napoléon proposa à Paoli de faire élever à Pontenovo une pyramide sur laquelle on graverait les noms de ceux qui y avaient péri le jour du combat, et cette courte épitaphe : — Tombeau de la Ipberté et de ses martyrs. Paoli répondit qu'il ne fallait pas célébrer nos disgrâces, ni en perpétuer le souvenir par des monuments. « Ce combat, répartit Napoléon, sera « malgré nous d'une malheureuse célébrité dans les « annales de notre pays, comme le sont, dans l'histoire « grecque et romaine, les batailles de Ghéronée, de la moire de l'Empereur. D en parlait souvent à Ste-Hélène et se plaisait à détailler les grands traits de Pile et sa structure physique \ il disait que les habitants des montagnes avaient une énergie de caractère et une trempe d'âme qui leur étaient particulières ; il s'y voyait dans sa jeunesse au milieu des précipices, franchissant les sommets élevés, les vallées profondes, les gorges étroites et recevant partout les honneurs de Thospitalité. Ces souvenirs lointains d'une terre à la fois agreste et gracieuse, où les orangers fleurissent au pied des montagnes chargées de neige, semblaient rafraîchir le sang de l'auguste captif, et lui faisaient oublier, pendant quelques instants, ses souffrances physiques et morales.

The text on this page is estimated to be only 11.35% accurate

%10 MÉMOIRES SUR NAPMJEON. « Trébia %k de Cannée. Il vaudtak donc mieux, peut< éfareMvaitHleooere plus gloriêttx pour Doos de tnms< laettte aux génératione les phis reéalées notve doo« leur et notre reconnaissance pour les mtimes de « Fkmténove. » Ce projet fut goûté par Uhml ceux qui étaient présents à cet entretien; on l' aurait probablement féaliflé^ si les événepnents n'eusseitf consonmé la rupture qui germait déjà entre Paoli et NapoléoD.

The text on this page is estimated to be only 7.00% accurate

CHAPITRE VIIL Voyage <le Naptléoo à

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate



The text on this page is estimated to be only 27.92% accurate

Napoléon va prendre sa sœur à Paris. — Maillard. — Servan. — Lajarre. — Napoléon manque de passer devant pn conseil de guerre. — Ses démarches et ses relations avec les Girondins.— -Le 20 juin.— Le 10 août. — Napoléon nommé capitaine d'artillerie. — Sa sœur le force de rentrer en Corse.— Une de ses lettres. La situation du continent n'était pas rassurante. Les factions^ les partis, les intérêts des grands et ceux de la multitude donnaient des inquiétudes sérieuses. Tout fai* sait présager un bouleversement ; on ne savait quel parti prendre. Les puissances coalisées menaçaient la France d'une prochaine invasion, dont les conséquences ne pouvaient pas se calculer. Dans cet état de choses, madame Bonaparte sentit la nécessité de rappeler au 18

274 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. près d'elle sa fille, Marie-Anae-Elisa, depuis grandeduchesse de Toscane, princesse de Lucques et Piotnbino, qui se trouvait à Saint-Cyr, à la veille d'achever son éducation. Napoléon applaudit au projet de sa mère, revint à Ajaccio et partit pour Marseille vers la fin du mois de mai. Il espérait obtenir de l'avancement dans sa première arme ; mais le commandant Maillard avait écrit contre lui à l'occasion des troubles de Pâques et il rencontra des obstacles. Cependant l'agitation des esprits et l'instabilité des choses ne permettaient pas de s'arrêter sur un événement insignifiant; des affaires d'une tout autre importance appelaient l'attention du ministère. Les puissances du Nord levaient le bouclier contre la Révolution ; il fallait se préparer à les combattre « Ce n'était pas ass^z de les braver, il fallait encore les vaincre pour sauver na^e frontière^e, he^e officiers d'artillerie étaient fç^{rt} rares, car l'émigration avait laissé un grai^d vide daps cette arme. D'ailleurs, d'excellentes notes existaient sur le comptç de Napoléon. Seryan se disposait à accueillir sa demande, en dépit des accusations de Maillard accréditées par quelques députés, qui auraient désiré le voir éliminer des

The text on this page is estimated to be only 24.86% accurate

CHAPITRE HUITIÈME. 275 contrôles de Tapinée ; mais le 20 juin vint lui susciter de nouvelles difficultés. Le changement de ministère faillit le transformer en criminel. Lajarre revint sur les désordres de Pâques. Heureusement, il ne trouva pas qu'il fût dans ses attri* butions d'en poursuivre les auteurs; il s*en remit à la prudence du ministre de la justice, qui apparemment n'en eut ni le temps, ni la volonté. La lettre ci-après que Lajarre s'empessa d*écrîre à Maillard prouve assez le danger que courut alors Napoléon. Paris, le 8 juillet, l'ao IV de U liberté (1). « J'ai reçu, monsieur, avec lalçttreque vous avez écrite à M. de Grave le 25 avril, les pièces qui l'accompagnaient, concernant tous les excès commis à Âjaccio pendant les fêtes de Pâques, par le bataillon des volontaiiv^s nationaux cprses. « Après avoir examiné ces pièces avec la plus sérieuse attention, je me suis convaincu qu'il n'était pas (i) Celle copie est lirée de celle qui se trouve entre les mains de M. Baciôcchî-Adorno, ex- conseiller de préfecture à Ajaccio; l

276 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. possible de montrer plus de prudence, de modération et de zèle, pour le bien public et pour le maintien du bon ordre, que vous ne Pavez fait dans les circonstances désagréables et très-déliques où vous vous êtes trouvé; que MM. de Quenza et Bonaparte étaient infiniment répréhensibles dans la conduite qu'ils ont tenue, et qu'on ne peut se dissimuler qu'ils aient favorisé tous les désordres et les excès de la troupe qu'ils commandaient. « Si les délits qui ont été commis eussent été purement militaires, je n'aurais pas hésité à prendre les ordres du roi pour faire traduire ces deux officiers supérieurs par-devant la cour martiale, ainsi que tous ceux qui ont participé à ces excès ; mais la connaissance de ces délits étant exclusivement réservée par les nouvelles lois aux juges ordinaires, attendu qu'ils intéressent essentiellement la sûreté publique et qu'il y a des particuliers impliqués avec des militaires, je n'ai pu que déférer cette affaire au ministre de la justice et m'en remettre à lui de donner les ordres qu'il jugera nécessaires pour faire punir les auteurs de tous ces désordres et leurs principaux complices. a Le Ministre de la guerre j « Signéy A. LiUARUE. »

CHAPITRE HUITIÈME. 277 En vain espérait-il se laver aux yeux du ministre, en lui soumettant le mémoire qu'il avait fait pour la justification du bataillon : Lajarre n'y ajoutait pas foi, il persistait à le croire coupable. Des insinuations perfides contribuaient sans doute à entretenir la prévention du ministre. Napoléon était désolé de se voir victime de la calomnie. Cependant, fort de sa conscience, il ne désespérait pas devenir à bout de se justifier. Voyant que son mémoire au ministre n'avait pas produit l'effet qu'il s'en promettait, il en présenta une copie à l'Assemblée législative. Cette copie se perdit dans les cartons. Dans l'intervalle, il avait cherché à faire connaissance avec quelques-uns des girondins; mais ces relations ne pouvaient pour le moment lui être d'aucune utilité. Les girondins avaient perdu le ministère ; ils ne dominaient plus dans la Législative. Ce parti encore puissant avait essuyé des pertes. Le pouvoir lui échappait; son influence allait s'effaçant. Le 10 août lui ramena la force et la confiance : il reprit ses positions au ministère et à la Législative. La cour tombait; la montagne n'osait pas encore se confier à ses propres forces, ni en faire l'essai.

The text on this page is estimated to be only 27.15% accurate

378 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. Napoléon profita du triomphe momentané de la Gironde pour renouveler sa demande d'avancement. Il fut nommé capitaine d'artillerie à l'Armée de la Moselle, dont le commandement venait d'être confié à Dumouriez[^]. Le désir de se trouver en présence de l'ennemi lui aurait fait aisément oublier qu'il devait ramener sa sœur en Corse; mais celle-ci, qui s'en aperçut, le lui rappelait tous les jours, le conjurait de ne pas la laisser partir seule. Il délibéra longtemps s'il devait accéder à ses prières, ou bien suivre le penchant de son cœur. Enfin, les ordres de sa mère, les vœux de sa sœur l'emportèrent sur toute autre considération» Il fit connaître sa position au ministre qui lui permit de rentrer en Corse et d'y attendre les ordres qu'on lui transmettrait. Les contrariétés qu'il avait essuyées, jointes à la connaissance qu'il avait acquise des hommes et des affaires, l'avaient entièrement dégoûté. La lettre qu'il écrivait à Lucien prouve l'état de son esprit, et fait voir l'homme qui observe bien et qui juge encore mieux. Voici cette lettre :

The text on this page is estimated to be only 18.79% accurate

CHAPITRE HUITIÈME. 279 Le 3 Juin. « Je t'envoie le projet du comité sur réducation publique ; Yieu n'd eacôlé été décidé, et de t'effit pâà dans ce môtiéht de cotnbustioh qlie rÀ^seriibleë poUrral^^en occuper, k Lis-le avec attention, mon cher Lucien, et fais-en toti profit } te n'est pas un chef-d'œuvië, mais cependant il eit bon. « La démarche de Lafayette (1) a été trouvée, par Thommë 6eUsé, iiècesâaire, maiâ bien datiget'euse pour la liberté publique. Eu fait de f évolution un exemple est une loi, et c'est un exemple bien dangereux que celui que ôe gèhéral vient dé doûner. La factloù jàco(i) Ue quelle démarche veut-il parler!^ Tout porte a croire qu'il ftif àllttftion k là lettfe qB« Ltf fàyetttf édritit de ftotl tiàlbp de MattlftH|e à TAssemblée législative^ ie i6 juin 1792, et à sa brusque comparution devant la même assemblée le a8 suivant. Mais alors il faut admetti-e que Ifapoléon s'est itdmpé de date; eVsi-à*dlfe, qu'âti Ufeu d'avoir écrit le 3 juin, il aurait écrit le 3 juillet. C'est une erreur qui arrive assez souvent ^ en faisant une lettre au commencement du mois, de ta dater de celui qui précède.

The text on this page is estimated to be only 24.10% accurate

J II 280 MÉMOraES SUR NAPOLÉON, bine marchera en avant; le peuple, c'est-à>dire, les deroières classes sont irritées et sans doute qu'il 7 aura un cboc. > Ce cboc peut être de nature à accélérer la ruine de la constitution. ■ Ceux qui sont à la tête sont de pauvres hommes. Il faut avouer, lorsque l'on voit tout cela de près, que les peuples valent peu la peine que l'on se donne Uot de souci, pour mériter leur faveur. Tu connais l'histoire d'Ajaccio; celle de Paris est exactement la même; peutêtre les hommes y sont-ils plus petits, plus méchants, plus calomniateurs et plus censeurs. Il faut voir les choses de près pour sentir que l'enthousiasme est del'eothou^asme et que le Français est un peuple vieux, sans préjugés, sans liens. (Chacan cherche son intérêt et veut parvenir ; à force d'horreur, de calomnie, l'on intrigue aujourd'hui aussi bassement que jamais. Tout cela détruit l'ambition. L'on plaint ceux qui ont le malheur de jouer un rôle, surtout lorsqu'ils peuvent s'en passer : vivre tranquille, jomrdes affections de la famille et de soi-même. Voilà, mon cher, lorsque l'on jouit de 4 à 5,000 francs de renie le parti que l'on doit prendre et que l'on a 25 à 40 ans.

The text on this page is estimated to be only 29.63% accurate

CHAPITRE HUITIÈME. 281 f'est-à-dire, lorsque rimagination calmée ne vous tourmente plus. « Je vous embrasse et je vous recommande de vous modérer en tout; en tout, entendez*vous, si vous voulez vivre heureux (1). » Napoléon avait suivi attentivement les mouvements du 20 juin et du 10 août. Le 2 septembre il était encore à Paris, mais il quitta bientôt la capitale, le cœur navré, mécontent des hommes et des choses. (i) Cette lettre n'est pas signée, mais elle contient le paraphe ordinaire de Napoléon et Técriture surtout est la sienne. £Ue est sans adresse.

The text on this page is estimated to be only 14.12% accurate

CHAPITRE IX. Retour de Napoléon ei Corse. ï

The text on this page is estimated to be only 27.53% accurate

Danger et présence d'esprit de Napoléon. — Son départ de Toulon et nouvelle qu'il apporte. — Un guel-apena. — Rupture entre Paoli et Napoléon. — Rocca et Colonna-di-Leca. — Conseils du général Casabianca. — • Napoléon quitte Cortè. — Ses plaisanteries sur les Naiïades de la Rustoiïica.-^Son opinion sur la position de Viuavona.— Regrets de PaoU. Arrivé à Marseille, Napoléon courut un grave danger, (lopt il ne se tira que par sa présence d'esprit. Sa sœur avait un chapeau garni de plumes; en descendant de voiture^ à la porte de Tauberge, elle fut remarquée par une foule de démagogues qui aussitôt se mirent à crier : « Aux aristocrates, mort aux aristocrates ! — Pas plus aristocrates que vous, » leur répondit Bonaparte avec fierté; et prenant le chapeau qui avait soulevé

286 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. cette tempête populaire, il le jeta au milieu de la foule ébahie, qui changea ses vociférations en applaudissements prolongés. Le 24 septembre, pendant qu'il était encore à Toulon à attendre le moment de s'embarquer avec sa sœur, un courrier extraordinaire (4) apporta la nouvelle que la Convention, par son décret du 1^{er}, avait aboli la royauté en France. Le lendemain, il mouilla dans le port d'Âjaccio. Aussitôt un courrier fut expédié à Cortè pour déhiner à Paoli cette importante nouvelle. Dans les premiers jours d'octobre, Napoléon se rendit lui-même à Cortè pour voir son frère, pour sonder peut-être en même temps les dernières intentions de Paoli. Celui-ci n'avait plus pour lui les mêmes sentiments. De nouvelles raisons, de nouvelles circonstances avaient décidé son refroidissement vis-à-vis de la famille Bonaparte et de tous ceux qui tenaient pour la France» Pendant son séjour à Cortè, Napoléon faisait journal^lement un tour de promenade du côté de St-François. Il était déjà signalé par ses opinions comme un de ceux qui (i) GoDDU SOUS le sobriquet de Moustache et qui avait l'habitude d'aller de Paris à Toulon en trois jours.

The text on this page is estimated to be only 19.74% accurate

CHAPITRE NBUVIMf.: 287 soutenaient avec le plus d'optpiatreté le parti de la France , parti alors fort déoi^ , haï par la presque généralité des habitants. Les prêtres eraiguaient le renversement des autels, Tanéantlsseaient de la reli^ f^ùn de nos pères. Faoli , qui voyait le naufrage du continent, qui aurait voulu sauver Pile » téalo^^nait dé Taverion pour ia Frano*. Les Corses, naturellement religieux, sentaient le besoin de séparer leur cause de celle d'un peuple qui marchait à l'impiété, que \^ chef de TÉgliseréprouvait. Un jour, au moment où Napoléon se disposait à faire sa promenade avec son parent Ra-> molinO) Vincentello Ortolì de Tallano, lieutenant dans son bataillon vint l'avertir que des gsns étaient apos« tés contre lui au détour de la route, entre les dernier res maisons de la ville et le ^emier popt, Fort de sa conscience il ne jugeait pas à propos de changer la direction de sa promenade ; mais tous les m officiers du bataillon, accourus ohea lui, s'y opposèrent jusqu'à ce que l'on eût reconnu les gens qui avaient été aperçus. On envoya des soldats j il n'y avait plus per«i sonne. On parla beaucoup alors de oe guet^apens. On eut des soupçons, on fit des conjectures. Paoli ordonna des patrouilles.

aS8 BiÉMOIRBS SUR NAPOLÉON. Napoléon prétendait pouvoir concilier son grade de chef de bataillon de la garde nationale soldée avec celui de capitaine d'artillerie, (ju'il venait d'obtenir; mais on lui faisait des difficultés, on traînait en longueur la décision de l'affaire. Ennuyé enfin de rester à Corte dans l'impuissance à laquelle on voulait le réduire, il prend la résolution d'obtenir, par une démarche hardie, ou la justice qu'il réclame ou bien la certitude qu'on ne veut pas de lui. Il se présente un beau jour à Paoli» au moment où Colonna-di-Lee et Rocca, capitaine du bataillon, l'avocat Tiberj et Grimaldi étaient avec lui. Il se plaint devant eux, d'une manière respectueuse et en même temps libre et ferme, de l'injustice qu'il croit lui être faite. Il demande que le commandement des cinq compagnies qui se trouvaient encore à Corte, lui soit confié sur-le-champ; faute de quoi;, il déclare vouloir partir le lendemain pour Ajaccio et de là adresser ses réclamations à Paris, afin de faire mettre un terme aux tracasseries d'une faction anti-nationale. Paoli, qui n'était accoutumé à recevoir ni menaces, ni reproches, eut de la peine à se contenir; mais son âge, sa dignité comprimèrent un premier mouvement de colère. « Vous pouvez partir, répondit-il, si vous le voulez. »

CHAPITRE NEUVIÈME. 289 Napoléon traversa la salle , descendit Feacaliér en prononçant des mots que les deux cal)itains qui sortaient avec lui ne purent pas recueillir. Il était animé; il porta plusieurs fois la main sur son épée, ce qui fit présumer qu'il regrettait que son grade ne lui permit pas de demander satisfaction à Paoli de l'affront qu'il croyait recevoir. Le général Casablanca devait partir le lendemain pour Ajaccio, afin d'y préparer l'expédition de Sardaigne; Napoléon alla le trouver pour lui faire part de la conférence qu'il venait d'avoir et pour lui dire qu'il désirait partir avec lui. Ce général, qui connaissait sa famille, qui avait pour lui de l'amitié, écouta ses doléances avec bonté, lui fit ensuite des remontrances amicales, lui parla comme un père pourrait le faire à son fils. Il lui fit observer que probablement Paoli avait été mal prévenu sur son compte, mais que sa conduite, ses talents, ne tarderaient guère à le justifier, à lui conquérir de nouveau la confiance et l'amitié d'un homme tel que Paoli qui aimait la vérité et la patrie pardessus tout; qu'il ne fallait pas, au début de sa carrière, se brouiller avec ses chefs. Enfin , le général Casabianca le conjura de prendre patience, lui offrit 19

The text on this page is estimated to be only 21.43% accurate

290 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. 868 btfto o&cti auprès da général Paoli. Napoléon le remerda et perabta dans la résolution de partir pour Ajaccio. Le lendemain, Napoléon se mit en chemin, brouillé avec Josephi qui ne voulait pas qu'il partit. En passant sur le pont de Rustonica il apostropha les Naïades de cette rivière, leur prédisant qu'elles prendraient bientôt le titre de nymphes de la Tamise. « Mais que ce tic tire pompeux ne vous enorgueillisse pas, ajouta-t-il, • vous le perdrea.A. Le titre modeste de Naïades de € la Rustonica vous sied mieux ; les airs patriotiques c que vous chantes sur ces rochers, sont plus doux, c plus harmonieux que les sifflements qu'on entend « sbp les bords nébuleux de la Tamise. » Pendant tout le reste du voyage* Napoléon fut ré«* Vf OTy penbif. A Vissavona, il mit pied à terre pour visi^ ter le fort* Après l'avoir bien reconnu, il dit qu'il n'était pae^ tenable^ mais qu'avec une poignée de braves, il se faisait fort de défendre les défilés de Vizzavona contre une armée de ôent mille hommes. he général PaoU fut péniblement affecté d'avoir p^sfén on bomoie dans lequel il avait [dacé d'abord tant d'eâ^râtfce». Ses eoi^dents tftchsdent de lé conwler^

The text on this page is estimated to be only 27.09% accurate

CHAPITRE NEUVIÈME. 291 en atténuant les talents» les connaissances de Bonaparte. 11 répondait toujours « que le parti national avait perdu en lui son meilleur appui, son meilleur défenseur; qu'il rachèterait au prix de son sang, s'il pouvait changer quelques-unes de ses idées. »

The text on this page is estimated to be only 17.62% accurate

CHAPITRE X. Napoléon encore one fois k Corlè.

Motif de la rupture entre Paoli et Napoléon.— Napoléon est chargé de lever le plan des fortifications de St-Florent. — Paoli lui ordonne de retourner à Ajaccio. — Il reprend le commandement de son bataillon. La rupture entre Paoli et Napoléon était désormais un fait accompli. Leurs tendances respectives et leurs vues politiques en avait été la seule cause. Paoli, qui craignait qu'après la tourmente révolutionnaire la Corse ne retombât sous le joug de Gênes, avait conçu le projet de la séparer de la France. Connaissant rattachement que Bonaparte avait pour cette nation, il regrettait d'avoir en quelque sorte contribué 19.

The text on this page is estimated to be only 28.27% accurate

296 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. à le faire nommer chef de bataillon et cherchait à détruire, à diminuer du moins son influence. Napoléon, de son côté, avait deviné les craintes et les intentions de Paoli. Ne partageant par les unes, il ne pouvait pas seconder les autres. Il saisissait toutes les occasions pour se récrier contre le projet du général. La France lui paraissait la seule nation qui convint à la Corse. Du reste, il l'aimait par inclination, par habitude ; rien au monde n'aurait pu l'en détacher. A peine était-il de retour à Ajaccio qu'il reçut l'ordre du ministère de la guerre de se rendre à St-Florent, pour dresser les fortifications de cette place. Le ministre attachait beaucoup d'importance à s'assurer de ce golfe, parce qu'il était le plus à la portée du continent et que la puissance ennemie qui s'en emparerait pourrait <Je \k tfim en éc>ie le» encadrer de Toulon. Napoléon ne perdit pas un instant pour se mettre en route ; mais, dès qu'il fut arrivé à Cortè, Paoli, qui ne trouvait pas nécessaire, à ce moment, que St-Florent fût mis en état de défense, lui ordonna de retourner sur ses pas, et de se joindre à l'expédition de Sardaigne qui se préparait dans le golfe d' Ajaccio, Napoléon ne voulait pas obéir à l'ordre du général et disait, qu'il devâit ayant

The text on this page is estimated to be only 29.21% accurate

CHAPITRE DIXIÈME. M7 tout 's'aeppiittêr de It cewas^ⁿ dont le «uciistrQ ïw^ dbargé. Il faUul qoB 9aoiî lakii ordonnât ipâr éorit^ â revint ^dottc à AjaoôÎD ea raèiie iemps quiB les einq|;>c6nqHignia6 de soo bateiHeo, stetxpnaéds k Goctè, dontil fol, ippur ainfii dors, (otcé de cendre 4e eonrattn» dément en rouix^ Offiotens, eoldata, toiia furent Uheo sûses de se trouver. simB les ^leox de ienr/Mcien. soj^fi-rieur, après en avoir étésepairés pendant sapiifneflB,. im 4 capitaine Ortoli, qui était à leur tête, s'empressa de résigner ses pouvoirs entre les mains de leur véritable chef, A Bocognano, on reçut Tordre du général Casabianca de s'arrêter à Mezzana. Les soldats, auxquels il tardait de revoir Ajaccio, restèrent, à cette nouvelle, comme frappés de la foudre; puis, revenant de leur surprise et de leur abattement, ils se plaignirent avec énergie qu'on voulût les humilier et déclarèrent qu'ils sauraient se faire rendre raison d'une telle mesure. Ce fut alors que Napoléou se détermina à ressaisir le commandement, afin d'empêcher la désobéissance et la révolte des soldats. Il ne fallut rien moins que la déférence qu'ils lui témoignaient, pour qu'ils consentissent à s'arrêter à Mezzana. Quenza y arriva le même jour avec le reste du bataillon. En conséquence, Napoléon se rendit le soir à

298 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. Ajaccio, accompagné du capitaine Ortoli. Tous les deux se présentèrent en arrivant au général Gasabianca, qui leur dit qu'il avait placé leur bataillon à Mezzana, dans la crainte que sa présence à Ajaccio ne rallumât la querelle avec les habitants. Napoléon le tranquillisa sur ce point; aussi, le bataillon eut ordre d'avancer jusqu'aux Capucins, ancien monastère situé aux portes de la ville, où il fut provisoirement caserne.

The text on this page is estimated to be only 22.60% accurate

CHAPITRE XI. Expédition de Sardaigne.

Motifs de rexpédition.— -Truquet.— Les sans-culottes à Ajaccio.
— Ils pendront trois soldats corses. — Napoléon irrité contre les sans-culottes. — Conséquences de ces faits. — Truquet séquestré. — Napoléon et Colonna di Leca apaisent le tumulte. — Les bataillons corses destinés à faire une fausse attaque. — Colonna-Cesari choisi pour les commander.— Motifs d'un pareil choix. — Napoléon à Bonifacio. ~ Il manque d'être lanterné. — Marinaro tue un marin.— Force de rexpédition.— Regrets de Napoléon.— Départ de la flottille. — On aborde le rivage.— Napoléon débarque le premier, chasse l'ennemi et fait cinq prisonniers. — L'artillerie commence à jouer. Intentions de Napoléon. — Son entretien avec Colonna-Cesari. — Il jette une bombe dans l'église de la Madeleine. — Signal du départ. — Une compagnie de grenadiers abandonnée.— Conseil généreux de Napoléon.— Retour à Bonifacio. La cour de Turin, fidèle à ses vieilles habitudes, avait tenu depuis l'ouverture des états généraux une conduite équivoque à l'égard de la France. Elle donnait à entendre que ses intentions étaient pacifiques, qu'il était

302 MÉMOIRES SUR NAPOUËON. dans son plan comme dans ses intérêts de garder une parfaite neutralité, dans le cas où l'Europe ébranlée voudrait courir aux armes. Cependant, à travers cette profession de foi perçaient son aversion pour les idées nouvelles, son penchant pour l'arbitraire, ses craintes, ses désirs. Alarmée de l'incendie qui embrasait la France, elle sentait son impuissance à empêcher de franchir les Alpes, si l'Autriche s'empressait pas de l'arrêter sur la Seine. Elle voyait avec une secrète joie les progrès de l'émigration et les armements du Nord. Elle ignorait que, malgré toutes ses tergiversations, elle devait être la première à tomber sous les coups de la liberté naissante. La France désirait conserver la paix avec la cour de Turin. En effet, libre de ce côté, elle pouvait porter toutes ses forces dans les Pyrénées, en Belgique et sur le Rhin (elle avait, par cela même, un grand intérêt à pénétrer la politique d'une puissance qui pouvait tout à coup lui tomber sur le flanc, pendant qu'elle portait ailleurs ses efforts. On lui demanda satisfaction d'une insulte faite à la nation française dans la personne de M. de Semonville. Cette ' satisfaction fut refusée. La guerre fut déclarée sans délai et le sort des combats fut appelé à décider entre la

The text on this page is estimated to be only 24.92% accurate

CHAPITRE ONZIÈME. 303 France et l'Europe. Les préparatifs étaient énormes; la lutte ne pouvait être que longue« rude et sanglante ; mais une grande nation, réduite à la terrible nécessité de défendre sa gloire et surtout son indépendance! ne compte jamais ses ennemis. L'expédition de Sardaigne fut arrêtée^ Eu atten-daQt que les victoires de la Belgique permissent Aè franchir les Alpes, on voulait se venger de la cour de Turin sur ses possessions d'outre-mer. La conquête de la Sardaigne faisait tomber sa couronne, fermait aux Anglais la mer de Provence, et facilitait la surveillance des ports espagnols. Truguet, avec la flotte destinée à cette expédition, arriva dans le golfe d'Ajaccio vers la mi-*novembre. Il avait à bord la légion marseillaise composée de gens sans aveu, de tout ce qu'il y avait de plus mauvais, de plus impur dans la Provence» Chaque soldat était pourvu d'une corde qu'il partait constamment dans sa poche pour lanlernêl^ disait^^it^ eeui qu^il lui plaisait d'appeler aristocrates. Cette légion ffit casernée dand la citadelle, en attendant les pr^ratife du départ. La renommée des ^nsnculMtes n'avait malheureux sèment que trop retenti d'un bout à l'autre du royaume^ i

304 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. Ajaccio fut effrayé de les avoir dans son sein pour quelques jours : les rues, les places furent désertes. En effet» à peine avaient-ils mis le pied dans la ville qu'ils coururent danser une carmagnole autour de Tarbre de la liberté. Dans leur féroce impatience, ils auraient voulu faire, à Ajaccio, ce que leurs compagnons avaient fait à Paris ; mais les prisons étaient vides, les habitants sur leurs gardes. Irrités de ce que la contenance ferme et pndente des Ajacciens les empêchait d'accomplir les massacres qu'ils avaient projetés, ils déchaînèrent toute leur fureur contre trois soldats, dont un du bataillon Grimaldi et Colonna-di-Leea, les deux autres du bataillon de Quenza et Bonaparte. Ces trois malheureux avaient eu la curiosité d'aller se promener dans la citadelle ; les sans-culottes, qui ne respiraient que carnage, les avaient aussitôt entourés, saisis, pendus, sous prétexte qu'ilsélaient des aristocrates. Les deux bataillons corses, informés de la barbarie des sans-culottes, prennent les armes, se précipitent furieux vers la citadelle pour venger la mort tragique de leurs camarades. Napoléon est à leur tête, Tépée à la main ; il veut mettre en pièce les sans-culottes, ces monstres qui souillent et déshonorent la Révolution : mais les

CHAPITRE ONZIÈME. 305 Marseillais, n'ayant pas le courage de se mesurer avec eux, avaient fermé les portes. On les provoque, on les traite de bourreaux, on les insulte de toutes les façons pour les décider à sortir ; mais ils tremblent dans leur caserne et n'osent se montrer. Les Corses assiègent la citadelle, se tiennent toute la nuit sous les armes et se préparent à escalader, le lendemain, les remparts. Le général Casablanca eut soin de déjouer leur projet. Profitant de la nuit et d'une porte secrète qui donne sur la mer, il fit passer la légion marseillaise à bord des frégates. Le jour venu, les portes furent ouvertes ; on courut, on fouilla partout, on se répandit en menaces, en injures contre les misérables qui s'étaient sauvés. La vengeance fut ajournée. Cet incident ne contribua pas peu à faire échouer l'expédition. L'inconduite des sans-culottes avait irrité les bataillons corses, qui, dans leur juste ressentiment, soupiraient après une rencontre. Aussi, étaient-ils toujours aux aguets pour visiter les chaloupes qui venaient à terre. Vigilance inutile : les meurtriers ne quittaient plus les frégates. Il aurait été impossible d'empêcher une catastrophe, si les deux bataillons et la légion se fussent rencon20.

The text on this page is estimated to be only 27.26% accurate

306 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. iréB. Il fallait donc aviser aux moyeos de le& tenir à di3tapciç les uns des autres* Mais commeot fairâ lorsqu'on aurait abordé eu Sardaigne? La jooc tioa de ces deux eprps pouvait deveoir nécessaire pour attaquer ou repousser Tennemi. Les circonstances pouvaient être t^Ues que F un eût besoin de Tautre pour se couvrir, se soutenir ou se renforcer. Pour Napoléon, son opinioD était qu'il fallait renvoyer à Toulon la légion marseillaise et avec elle toute laflotte, « L'expédition, disattil, avait manqué son but. On ne pouvait plus espérer de sprprendre Vennemi; on avait mis trop de lenteur, trop d'appareil dans les prépara tifs ; de plus, on n'avait pas les moyens nécessaires pour réussir. Il fallait se dispo^r à combattre : on manquait de forces suffisantes pour vaincre. Dans le cas même ce, par un coup de main, ou par un tout autre événement, on s'ieiupaterait de Cagliari, on ne pouvait se flatter de le garder contre le gré des Sardes, contre les troupes du roi. Otq ne pouvait compter sur les preQiieis, on devait s'attendre à avoir les autres sur les bras. Un peuple, quelque mécontent qu'il soit de son gouvernement, ne voit pas avec satisfaction que l'étranger intervienne d'autorité dans ses affiûres. Il fallait donc avoir plus

The text on this page is estimated to be only 22.45% accurate

CHAPITRE ONÎtlÊtiE; 307 et motidey dioisir mieux son temps, pour conî^uét'fî^ ia Sardaigne, surtout pour s'y maiDteàir. » D'^Àoftres étaient d'arvis que nos attnes auraient une meilleure fortune en Sardaigne ; mais qu'il falhiit, soUé peime dt voir une mêlée, empêcher b réunîol^ des Corses et des saûsMîâlottes.' Dans' ce but, ii feHait déà^ tiner les un^ ou les atAres pour lime fausse attaquée du côté de la Madeleine. De cette manière,' on' mettrait Ténnemi dans la nécessité de parts^er ses forces; tes Corses et les sans-culottes, en combattant les uns loin des autres,' concourraient néano»oins à un seul et même succès. Le général flottait entre ces deux' avis ; il n'osait pas prendre^ sur lui de suspendre l'expédition, ni dé changer \& plan qu'on lui' avait tracé. Un second incident, survenu dans ces entrefaites, fixa Cependant ses incei^litudtss: Truguet, ' ayant des malades parmi les mWins de sod éqitipage, lesfirmettre à terre dans un canip quMlfttrr-^ ma au jardm des Capueinsl Les bataillons corses n'avaient jamais cessé de demander le châtiment légal des sans-culottes, ou du moins leur débarquement : dans ce dernier cas, ils se chargeaieût eux-mêmes de les

308 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. punir. Toutes leurs réclamations, toutes leurs démarches avaient été infructueuses. Voyant qu'on ne voulait, qu'on n'osait peut-être pas leur accorder la juste satisfaction qu'il sollicitaient et que le massacre indigne de leurs frères d'armes restait sans expiation, les gardes nationaux rôdaient continuellement sur les bords de la mer. Là, tout en faisant des gestes de mépris, ils proféraient des défis et des menaces, dans l'espoir que quelques sans-culottes, las d'endurer lâchement les injures, se décideraient enfin à venir à terre pour se mesurer corps à corps et pour vider leur querelle. C'était, peut-être, le meilleur parti à prendre; mais les sans-culottes n'étaient pas de cette trempe; d'ailleurs, les chefs ne l'auraient pas permis. Dans ces circonstances, Truguet descend un jour pour visiter ses malades; il se fait débarquer sur la grève de la Cbarabola (1), d'où il se dirige avec ses officiers vers les Capucins. Quelques soldats corses le reconnaissent, forment aussitôt le projet de se saisir de sa personne et de le retenir jusqu'à ce qu'il fasse mettre à terre les (i) Aux portes de la ville.

CHAPITRE ONZIÈME. 309 sa'J S- culottes. Concevoir, mettre à exécution ce projet ii'est que l'affaire d'un moment. Truguet, avec sa suite, est entouré, arrêté, sommé, s'il veut sa liberté, de faire débarquer la légion marseillaise. En vain cherche-t-il à calmer les soldats et aies dissuader; ils ne se portent à aucune autre violence contre lui, protestent même de leur respect pour sa personne ; mais ils n'en persistent pas moins dans leurs demandes. Peu s'en fallut que la ville ne fût rasée. Les frégates, qui avaient aperçu l'arrestation de l'amiral, manoeuvre** vraient pour se mettre en ligne. Heureusement le gé* néral Casablanca tenait conseil dans ce moment. Des gens de bien lui donnèrent avis de ce qui se passait. Napoléon et Colonna-di*Lecca furent envoyés sur-lechamp pour veiller à la sûreté de l'amiral et le faire délivrer, s'il était possible. La présence des chefs en imposa aux mutins; Truguet et sa suite furent relâchés. Cet incident amena le projet d'envoyer les bataillons corses, faire une diversion à l'île de la Madeleine. L'expédition se trouva ainsi doublement affaiblie : elle compta 1 ,800 hommes de moins et ne put s'aider

The text on this page is estimated to be only 14.34% accurate

310 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON.. des talents de Napoléon, qui valait à lui seul toute l'armée d'expédition. Il fut décidé que les deux bataillons iraient s'embarquer à Bonifacio, afin de pouvoir plus facilement aborder la Sardaigne. Mais il fallait un chef à cette petite armée. Le choix appartenait à Paoli ; il le fit tomber sur la personne de Colonna-Césari, ex-constituant, colonel de gendarmerie en retraite. On se doutait bien que la conquête de la Sardaigne contrariait les vues de Paoli, qu'il n'en souhaitait pas la réussite, mais le choix d'un tel chef en était une preuve, car il avait contre lui la loi et son opinion. Colonel de gendarmerie en retraite, il ne pouvait être appelé à l'activité par un simple général; d'ailleurs on ne lui reconnaissait pas les talents nécessaires pour faire réussir une pareille entreprise. Il avait, en revanche, la confiance de Paoli, Les commissaires protestèrent contre cette nomination. Napoléon ne voulait pas de ce chef; mais, quoiqu'il en parût, il ne put le soutenir. Napoléon proposa de ne pas le reconnaître en toute qualité et de donner le commandement à GoIouQfi-di Leça, celui-ci était plus méritant. Mais il s'en fallait beaucoup.

CHAPITRE ONZIÈME. SU par uête défiance peut-être excessive de lui-même. Il proposa au contraire de reconnaître Colonna-Cesari, après avoir toutefois vainement tâché d'amener Napoléon à prendre lui-même le commandement ; car, selon lui, Napoléon était le seul qui le méritât et qui pût inspirer de la confiance et de la subordination aux sôldâtâ. Napoléon refusa à son tour, parce qu'étant le plus jeune, il ne voulait ni risquer un coup d'autorité, ni être accusé d'une ambition déplacée. Toutes ces incertitudes amenèrent la reconnaissance de Colonna-Cesari. Napoléon se rendit le premier à Èonifacio avec son bataillon. Celui de Colonna-di-Leca (1) fut placé à Sartène en attendant le moment du départ. Soit insouciance natu* relie, soit inexpérience, soit qu'il eût des instructions secrètes, le chef ne se donnait aucun mouvement pour accélérer l'expédition, ni pour se pourvoir de vivres, d'ambulances et d'hôpitaux; en un mot, de tout ce qui était nécessaire à la guerre. Cependant, on assurait <)u'on avait mis à sa disposition des fonds suffisants pour couvrir les dépenses. 'i)&riinalai, chef àc bataillon eD premier, s'était retiré chez lui.

312 • MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. Le bataillon Colonna-di-Leca se trouva tout à coup dans la détresse : point de vivres, point de solde. On écrit à Ajaccio pour en avoir, et la réponse qu'on reçoit donne l'assurance que Colonna-Cesari était pourvu de tout. Le capitaine Rocca, de Vico, est alors détaché à Bonifacio afin de réclamer la solde et les vivres pour son bataillon. Ses démarches restèrent sans effet. ColonnaCesari lui répond qu'il n'a que ce qu'il faut pour les troupes qui sont à Bonifacio. Napoléon était dans un coin de la salle , assis auprès d'une table^ se soutenant le front des deux mains. Absorbé dans l'étude de quelques cartes qu'il avait sous les yeux, il ne s'était point aperçu de l'arrivée du capitaine, ni de son entretien avec Ccjonna-Cesari. On causait depuis une demi-heure, lorsqu'il se leva en fredonnant, et plia les cartes. Appre-* nant alors de quoi il s'agissait, il garda un morne silence pendant tout le reste de la conférence. Ensuite, il emmena Rocca dîner avec lui. Cet officier ne pouvait se rendre raison des refus de Colonna-Cezari. < Cepen^ dant, dit Napoléon, on les explique assez facilement : « notre commandant veut garder l'argent pour un « meilleur usage (1)... » (i) On doit à la vérité de dire que Colonoa-Césari était un homme

CHAPITRE ONZIÈME. 313 Une frégate et d'autres bâtiments sont envoyés à Bonifacio ; mais rien n'est préparé pour le départ. On doit encore attendre qu'on envoie d'Âjaccio les vivres, les autres objets nécessaires. Dans cet intervalle, Napoléon faillit être tué. Les marins de la frégate venaient souvent à terre. Un jour que plusieurs de ces marins couraient les rues comme des furieux, dansant la carmagnole, chantant le fameux refrain ça ira^ Napoléon sort pour se promener accompagné du capitaine Ortolani. Il a l'air de désapprouver ces clameurs sanguinaires : aussitôt les marins se tournent contre lui, l'accusent d'être un aristocrate et le menacent de la lanterne. En vain cherche-t-il à leur parler raison, ils l'entourent pour se saisir de sa personne. Il ne lui reste plus de salut alors que dans son courage ; la présence du danger redouble ses forces et son agilité. Il se jette sous un portique, met l'épée à la main, prêt à donner honorablement, qui jouissait d'une grande considération dans l'île. Incapable de trahir, incapable de forfaire à l'honneur, patriote zélé, il est descendu dans la tombe entouré de l'estime de ses concitoyens. Il faut croire que sa conduite, dans le cours de cette expédition, ne fut que le résultat des instructions secrètes qui lui avaient été données par Paoli, pour lequel son dévouement était sans bornes.

The text on this page is estimated to be only 18.53% accurate

àl4 MÉMOFFIES SUR NAPOLÉON. la tnôrt au premier qui osera
approcher. Ortôli en fait autant; mais on persiste à les assiéger. Sur ce&
ebtrefâites, vient à passer dans là rue un soldat du bataillon ; Napoléon
l'aperçoit, lui crie A moi^ Mairinarà(A). Gelui-ci n'est pas sourd à la voix de
son chef; ils^élance dans la foule, frapt)e d'un coup de stylet et irenversè le
marin le plus près de là porte ; il se jette sur les autres, ihais les lâches ne
l'attendent pas. Effrayés de tant d'audate, ils se sauvent & toutes Jambes,
ctoy^ant rèS^ feeiitir les atteintes de l'arme meurtrière. Délivré de ce
danger, Napoléon n'eut rien de plus pi^ssé ijue d'apporter du secours au
tnarb qtîi*fl croyait seulement blessé ; mais le coup avait porté AtiM au
cœur. Napoléon était èncbrie à Bonifadio, tersqu'oti contitiit le décret de là
Convention du 3 décembre 1792, qui ordonnait la mise efi jugement de
Louis XYI. En le M^ sàit, il s'écria : « Pauvre Frantce, le malheur t'a ffâp«
pée ! Ton sang va couler par torrents. » Il tint d'autres propos qui, rapportés
à PaoU^ lui ûve^ pour Ha (i) Gë MM'rnar6 J^tMt natif de B^stelf(ïa a itfliltt
'âàtft là emtip*gnie Cd^à.

The text on this page is estimated to be only 22.96% accurate

CHAPITRE ONZIÈME. 315 moment, espérer de pouvoir le ramener 4<in« 9on parti; mais il fut bientôt désabusé. Napoléon aimait le roi comme son bienfaiteur, mais il n'aimait pas l'ancienne monarchie. Tout ce qu'il té» moigna de chagrin et d'indignation n'était que l'effet de l'attachement, de la reconnaissance qu'il avait pour le roi personnellement. Pour le fond des idées, il était ravi de se trouver tout à coup membre d'une répubU^ que redoutable par ses ressources. La carrière quis'ou-t vrait devant lui était plus brillante, plus conforme à ses principes, à son ambition. Tout en s'affligeant sur h sort d'un roi qu'il aimait, il était bien aise de voir de gon vivant les Gaubis reconquérir leur ancienne indépendaQce sur les Francs. Enfin, tout est prêt pour le départ. Les vivres, les munitions viennent d'arriver dans le port* Les ordres sont pressants. Le bataillon Quenza^Bonaparte est embarqué avec une compagnie d'artilleurs, àenx compagnies du régiment limousin, dont une de grenadiers. Le bataillon Colonna-di^Leca , mandé d'abord, est renvoyé à Sartène mus prétexte qu'il n'y a pas asse^^debâtimenta pour le transpwter. Du reste, Colonna-Cesari prêtent dait avoir asa^s de inonde pour s'aequitter de m mi»^

316 * MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. sion. Cependant il avait tout au plus 1 ,200 hommes de débarquement. Napoléon prévoyait le sort de l'expédition et s'en affligeait. Il en était d'autant plus désolé qu'il perdait, disait-il, un temps précieux. Les victoires de Dumouriez retentissaient dans son âme, l'embrasaient tout entière. Il regrettait de n'avoir pas été insensible aux larmes de sa sœur. S'il eût rejoint l'armée comme il en avait eu le désir, il aurait assisté sans doute aux journées de Yalmy, de Jemmapes. Un faible rayon de la gloire de Kellermann, de Dumouriez serait arrivé peut-être jusqu'à lui. Il aurait été charmé d'avoir pris part à la conquête de la Belgique... Infortuné grand homme! il ne prévoyait pas alors que son naufrage y était marqué !.... Il ignorait qu'après avoir noyé dans sa propre gloire celle de Kellermann, de Dumouriez, il devait venir se briser dans les plaines de cette Belgique qui échauffait tant alors son imagination ! ! Il épanchait son cœur dans le sein de quelques-uns de ses capitaines. Ses camarades, disait-il, allaient se couvrir de gloire dans la campagne de Hollande que préparait alors Dumouriez, tandis que lui courait les chances des combats sans espoir

CHAPITRE ONZIÈME. ' . 317 d*en acquérir, li était vraiment contristé de se trouver loin du théâtre de la guerre, lorsque de grands faits d'armes s'y préparaient. La Sardaigne ne pouvait donner l'immortalité à ceux qui Taur^ièrent conquise. Le théâtre était trop petit pour se flatter que l'Europe y assistât. Au commencement de février 4 793, à huit heures du soir, on mit à la voile contre l'avis des marins. A peine eut-on pris le large que l'on rencontra une mer houleuse et un vent contraire. Le temps devint mauvais* On essaya de rentrer dans le port ; mais plusieurs bâtiments furent obligés de courir jusqu'à Portonovo. La frégate sur laquelle était Colonna-Cesari resta en pleine mer, pendant deux jours, sans pouvoir gagner le rivage. Le troisième jour le vent se calma ; le signal du départ fut donné, mais on attendit jusqu'à huit heures du soir; alors on cingla vers la Madeleine par un vent favorable. Napoléon montait un chebek avec les compagnies Bonelli et Ottavi : il souffrait beaucoup des effets de la mer ; néanmoins il voulut se tenir constamment sur le pont pour donner l'exemple du courage dans les souffrances de la traversée. Deux heures avant le jour, la petite flottille côtoyait

The text on this page is estimated to be only 13.52% accurate

ii8 MEMBRES àUR NAPOLEON. nié de U Madelefmé.
Ndpoléoi foulaît i^lâfêtiéf à la^ pointe d'e cette ile pouff tomber à
t'iiâpi^oviké sur la vBte^y qui était Ataée â h poiMte oppésée (f)';^ âiais
Gol^imaGesibfi ût signal dé cdAtinuei^ à foire r6ut^ vêts'l'ile de St-
Étienne, où led habitanti)' de' la Madetoine avaient cSoûduit, les jéurâ
précédékit&r, quantité' de po6>' e^ iiiéiiu bétail. L'expéditi'ou u^âTuraiC
p<^ut^âtre j^as mailM^ si* Ton eût àuiTi l'avis de Nâpoiéou, cat< led*
habitants étaient fort divisé». Il y en avait béafucou^ qurn'eussent pas aimé
mieux: cfue die voir flottei^ sur leur rivsLgë le pavillon républicain de la
France. La Ubet*té, en exaltant l'imaginatioâ des continentiautv avait'
édhauffé celle des insulaires. Une apparition aussi brusque ne pouvait
manquer de produit«e son' effet. Les Uns^ encoui'âgés dans letira vHsax, se
seraient réunis aux Français, bien loin de faire résistanoo.' Les au^ très, eu
se voyant assaillis à la fois par terre et par mer, et stbàdonnéi^ par une
partie notable de leun(*oompatrioreS; n'a'ur2dient'(nème'pa& o»é te^iter dô
repôbdse^ TinVasitim Ufbisait'edoorènuît^qnôrid on* mouilla dans (i)
C'était aussi l*avis de Bonelli père que Napoléou avait amené comme ayaut
une parfaite connaissance des hommes et des parages de la Mftdétêinei

The text on this page is estimated to be only 8.41% accurate

CHAPITRE onzième; 91» une ^pse ^n fa^ci 4'un^ tour qui la
dpipinait. A|Ji9sitôt Napo)f|on se pr<^are à débarquer ^nveq pes di^u^
Qpm^ pagfiica. Il brûlait dia se vair à terre, {^s jour coiurpep*!çfdi H peiue
à poûp^f ^ qu'U mopte pur upe chaloupe, et s'^¥\$iQ(;^ vers le rivagiç, giiiyi
des plus bl^9VÇ3 de seç \$ql d9ts, qui tous, aq res^ç, riyîi\^eolt dç ?Alç, de
co^It r^ge, eu\^ voyaat à leur tête. On âtait à une dcipoi-portée de fusil du
rivage ; un gp^n^ 9ilenfte régnait dans Ifi tour p\ aux environs. Tçut à qppq
VP^C) dé^})argp part de cette position, où plusieurs sardes ^teičint
apoat^^. Qp se presse ; on aiçfive. NapoléoQ, r^Qpe à l^ uiaiii, a' élance
cl^u? la mer, gaguç le premi^ le vi^agf^ au milieu ^'we grille de balles. Sçs
bjrayes ^u^yeut sop e^f emple ; la fusille s'engage. Venijiemi, quoique
retranché derrière dça rochçrs et protégé [i^r dea luuraijli^, ne pçu^t garder
ses poster cojpti^e i|)iQ attaque aussi vigoureuse. H est fpi;cé de lâcher
piçd:poiVir se r^éfugier dans Tintçvieur de Tédifiçe, mais, poiirsuivi l'épie
dan^ les r«ps, ij, ^e débaude çt ae dispense dans Ti^. La to^r, les vivras, les
ipunitions sont au pouvoir de Napoléon. Pendant qu'oi^ débarquait le reste
du bataillon et les ^rtiUeurs, Napoléon \$e mit à paccourir \e rivage ,
acçgrnpagqé seu,li|a)ent

320 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. du capitaine des grenadiers du régiment du Limousin, qui avait eu soin de prendre ses pistolets. Cinq hommes, qui se tenaient cachés dans des rochers, les apercevant venir croient pouvoir s'emparer d'eux. Ils quittent leur grotte et tombent brusquement sur les deux officiers. Napoléon ne les a pas plutôt vus qu'il arrache un pistolet à son camarade, et fond sur eux Tépée d'une main, le pistolet de l'autre, en s' écriant: « Soldats, à « nous ! » Le capitaine en fait autant. Les ennemis n'ont pas le courage de faire feu et regagnent leur position. Napoléon et le capitaine les font prisonniers et les emmènent au camp. Ils repartent accompagnés d'un détachement, et s'arrêtent sur un mamelon en face de Pile de la Madeleine, d'où l'on pouvait aisément bombarder la ville. Les ordres sont aussitôt donnés pour faire débarquer l'artillerie et les munitions. En attendant, on travailla^ avec activité à ouvrir un chemin. Les artilleurs, aidés par les soldats, sous la direction immédiate de Napoléon qui, après avoir tracé la ligne, se tenait constamment sur les lieux, ne tardèrent guère à venir à bout de rendre praticable un chemin de la mer au mamelon. Dans l'après-midi, un mortier et deux canons furent

CHAPITRE ONZIÈME- 341 poiotés contre la Madeleine. On plaça le mortier der* rière le mamelon, les deux canons sur les côtés. Quelques boulets furent envoyés le soir même et jetèrent l'alarme parmi les habitants de la Madeleine. Le débarquement des soldats eut lieu dans la journée même; mais tous restèrent sur le rivage, à l'exception de la compagnie des grenadiers du régiment du Limousin, qui, avec les compagnies Bonelli et Ottavi, fut destiné à couvrir les batteries. Le lendemain, l'artillerie commença à donner sans interruption contre la Madeleine ; mais les boulets ar-* rivaient amortis sur le rivage et ne faisaient presque aucun mal aux habitants. Quant aux bombes, Napoléon avait la précaution de les envoyer dans les alentours de la ville, afin de causer le moins de dommage possible. Il voulait intimider les habitants pour les amener à capituler, mais il n'avait nulle envie de leur faire du mal. Presque tous ces habitants tirent leur origine de la Corse; aussi ne voulait-on que les rattacher à la mère patrie. Cependant, ces fiers insulaires conservaient encore le courage de leurs pères. Un sentiment d'honneur, qui n'est jamais éteint chez un peuple qui a la gloire de ses ai

The text on this page is estimated to be only 25.94% accurate

39» MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. aieox à défandro t ou l'impossibilité de se réunir aux Français sans s'exposer à de grands malheurs, fit taire tou^l^s partis pour ne sooger qu'à la défense commune. L'ennemi prêtait occupé pendant la nuit à transporter des canons à la pointe de Tile de la Madeleine» précisément à l'endroit où Napoléon avait proposé d'aborder ; de là, il dominait en écharpe Tanse de Saint-Etienne, où la flo tille se tenait à Tancre. On en avait transporté également sur la côte de la Sardaigne, vis*à-*vis et à peu de distance de l'anse. Ces deux batteries répondirent à celle que Napoléon avait placée sur les penchants du mamelon : quoiqu'elles ne fussent pas aussi bien servies, elles obligèrent néan-moins les bâtiments à s'embosser. On remarqua que presque tous les boulets étaient dirigés contre une grosse polacre, qui était chargée de munitions de guerre, comme si l'on eût pu savoir ce qu'elle contenait. La batterie établie sur la côte de la Sardaigne tirait à boulets rouges. On crut remarquer pareillement qu'on épargnait la frégate, quoiqu'elle fût plus à portée d'être battue « Cependant, elle eut la précaution de s'embosser auési

CHAPITRE ONZIÈME. 333 bien que les autres bâtiments, pour ne pas rester à la discrétion des ennemis. Le premier coup de canon tiré par les Sardes fut dirigé contre la tente de Napoléon. Il prenait alors son repas avec le capitaine Costa. Tous les deux étaient debout. Costa, en entendant passer le boulet près d'eux, se baissa ; Napoléon resta immobile à sa place et se prit à rire du mouvement de son camarade, en lui disant : « Est-ce que tu aurais peur ? » Colonna et Cesari, voyant que la canonnade était engagée, quitta un instant la brèche pour descendre à terre : Napoléon, qui ne bougeait pas des batteries, fut mandé sur le rivage, où il eut un long entretien avec lui et Quenza. La discussion fut des plus chaudes. Les officiers et les soldats, qui se tenaient à quelque distance, purent s'apercevoir que Colonna et Cesari et Napoléon n'étaient point d'accord. Ce dernier paraissait s'opposer avec beaucoup de vivacité à ce que l'autre proposait. Quenza semblait n'avoir d'autre rôle que celui de spectateur. On a pensé plus tard que Colonna et Cesari proposait d'abandonner l'entreprise, pour se retirer de nouveau à Bonifacio. Le conseil se termina sans qu'on eût pu s'accorder.

324 MEMOIRES SUR NAPOLEON. Pour Napoléon, c'était son premier fait d'armes ; il voulait réussir à tout prix. Colonna-Cesari, qui avait peut-être toute la pensée de Paoli, s'en souciait fort peu. On lui supposait, au contraire, le projet de faire échouer l'expédition. L'un regagna le bord de sa frégate, l'autre se rendit à ses batteries, qui commencèrent alors à donner avec plus de force. Quenza continua à se tenir sur le rivage avec le reste des soldats. Le lendemain, la canonnade recommença avec plus de vigueur que les jours précédents. Les bombes étaient envoyées plus près de la ville, où l'on commença à craindre qu'une plus longue résistance n'eût des suites fâcheuses : d'ailleurs, l'ennemi n'avait point d'espoir d'être secouru de sitôt. Dans ces circonstances, les habitants s'assemblent dans l'église pour délibérer sur les mesures à prendre. Napoléon, qui épiait tous leurs mouvements, conçoit aussitôt l'idée de les effrayer par un coup d'adresse. Ses gens sont prévenus qu'il va jeter une bombe vide dans l'église. Chacun a l'œil fixé sur cet édifice pour voir s'il réussit. Le projectile part, tombe juste dans l'église et s'enfonce dans un sépulcre souterrain. On pense bien

CHAPITRE ONZIÈME. 345 que ce fut à qui gagnerait le premier la porte. Tous se précipitèrent sur la place ; répouvante et la consternation se répandirent dans la ville. Napoléon, qui avait prévu la frayeur qu'il jetterait parmi les délibérants, rit beaucoup de les voir sortir avec tant de désordre. Les habitants de la Madeleine conservent religieusement la bombe qui tomba sans éclater, miracle qu'ils attribuent au saint patron de leur église. Ils ignorent sans doute qu'elle était vide. Tout paraissait assurer la reddition de la place avant qu'il fût nuit; mais quels furent Tétonnement et la douleur de Napoléon, lorsqu'on vint lui dire que la frégate prenait le large ; que tout le monde s' embarquait à la bâte; que les bâtiments avaient déjà levé l'ancre, et se disposaient à partir. Il ne voulut pas d'abord y ajouter foi, mais s'en étant assuré de ses propres yeux, se voyant pressé par les soldats, qui craignaient avec raison d'être abandonnés sur un rocher, à la merci de l'ennemi, il consentit à lever le siège et à suivre les autres. En attendant, il envoya Bonelli père avec une dizaine de soldats pour retenir des bateaux jusqu'à son arrivée. Il était temps, car Bonelli arriva au moment où tous les bâtiments quittaient le rivage. Par bonheur, ils

3t6 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. n'étaient pas encore loin. On les somma d'approcher de terre, mais ce ne fiit qu'à coups de ftisil que Ton parvint à en faire revenir quelques-uns. Un marin des plus mal disposés tomba criblé de balles ; les autres, intimidés, devinrent plus humains. Napoléon fit ramener l'artillerie sur le rivage ; mais il fut impossible de l'embarquer. Les bateaux qu'on était parvenu à retenir ne suffisaient pas pour le trans*port des soldats. Les compagnies Bonelli et Ottavi, étant arrivées les premières, s'étaient emparées des deux seuls bateaux qui restaient. Il n'y avait pas de place pour la compagnie de gre* nadiers du régiment du Limousin. Napoléon est furieux contre Golonna -Gesari, et mécontent de Quenzà qui ne l'a pas attendu. Il s'embarque avec le capitaine des grenadiers sur l'un des deux bateaux, dans Fespoir de pouvoir décider quelques-uns des patrons des autres bâtiments à venir chercher les grenadiers ; mais il s'épuisa en vain à crier, à fhire des signaux. Tout le monde foit la sourde oreille, car la frégate s'éloignait et des demi-galères paraissaient dans le lointain;

CHAPITRE ONZIÈME. 327 Lm ^enadiers, de croyant abandonnés, faisaient retentir la plage et la mer de leurs cris. Ils longeaient le rivage en proie au plus affreux désespoir^ La nuit approchait^ le danger était imminent. Napo-^ léon ne se possède pas de colère» en voyant des braves abandonnés à la vengeance des Sardes. Leur capitaine, désespérant de pouvoir les secourir, se saisit d'un pistolet et veut se brûler la cervelle. Napoléon Tarrête en lui criant : « Faisons un meilleur « usage de la vie ; gagnons la frégate, reprochons à « ceux qui commandent leur cruauté, et, si nous ne « pouvons rien obtenir, revenons ensemble combattre € et mourir avec vos soldats. » Il s^élance sur un petit esquif, le capitaine le suit. Ils accostent bientôt la frégate, et après une chaude altercation, un chebek, commandé par un certain Ghibba» de Bastia, marin courageux et expérimenté, reçoit Tordre de faire passer sur la frégate les soldats qu'il avait sur son bord, et d'aller prendre les grenadiers, dont les cris commençaient à se perdre dans les airs et dans les ténèbres de la nuit. Ghibba brave tous les dangers de sa mission; passe près d'une batterie sardfe, lui lâche deux bordées en al

3S8 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. 4 lant et deux ea revenant, fait taire le feu ennemi et sauve une compagnie de braves. Toute la nuit fut employée à tourner les Iles SaintEtienne et de la Madeleine. Un peu avant le jour, pendant que le chebek, où étaient enfin remonté Napoléon, Costa et une partie de leurs soldats, côtoyait la Sardaigne, une décharge de coups de fusil partit soudain des rochers et des maquis qui bordent la mer. Les soldats voulaient riposter ; mais Napoléon le leur défendit. Il chargea en un clin d'œil un canon à mitraille, le braqua contre les rochers et y mit le feu. Dès lors on n'entendit plus que quelques coups de fusil, qui ne portaient même pas. Le lendemain, on se trouva en pleine mer par un temps orageux. Napoléon souffrait jusqu'à rendre le sang et ne pouvait se tenir debout. On remarqua que son uniforme était criblé de balles. On manœuvra pour gagner Booifacio ; mais les marins du chebek, moins habiles peut-être que les autres, s'épuisaient en efforts inutiles en vue du port. La frégate n'était pas plus heureuse. Un certain Oletta, de Bastia, sortit sur une grosse

CHAPITRE ONZIÈME. 329 chaloupe avec de bons marins pour leur donner du secours ; mais, au lieu d'aller droit au chebek, qui était le plus près et le plus en danger, il se dirigea vers la frégate. Napoléon, en ayant été averti, reprend tout à coup ses forces, monte sur le tillac, braque deux pièces de canon contre la chaloupe et menace de la couler bas si on ne prend pas le chebek à la remorque. Les soldats et l'équipage courent aux armes. Oletta est obligé de céder à la force, mais il proteste contre la violence qu'on lui fait. On prétend même qu'ils portèrent plainte l'un contre l'autre, sans que cela eût aucune suite. En attendant, la frégate alla se réfugier à Portovecchio, où l'on assure que Golonna-Cesari avait de bonnes raisons pour la faire relâcher.

The text on this page is estimated to be only 9.78% accurate

CHAPITRE XII. Dugws de Napoléon et sod départ d'^cdo.

I Mission des Commissaires de la Convention.— La Corse divisée en trois factions.— Enthousiasme des Corses pour Paoli.— Saliceti.— Joseph à Bastia.— Licenciement du bataillon Bonaparte.— Remets de Napoléon à la mort du roi.— Ses pressentiments^— Mission de Bonelli.— Napoléon nommé inspecteur.— Sa mission et ses projets pour s'emparer de la citadelle d'Ajaccio.— Golonna-di-Leca.— Ornano.— Un guet-apens.— Bagaglino.— Napoléon part pour Bastia.— Son arrestation à Bocognano.— Napoléon dans une grotte.— On le cache dans une alcôve.— Présence d'esprit de Jean-Jérôme Levie.— Napoléon s'embarque pour Bastia.— Paoli.— Pozzo*di-Borgo. Sur ces entrefaites, la Convention avait envoyé en Corse les commissaires Saliceti, Lâcombe-'St- Michel et Delcher pour surveiller de plus près la conduite de Paoli, dont les intentions étaient suspectées. Ils étaient chargés de le destituer et de le faire conduire à la

334 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. barre de l'Assemblée ; mais cette mission n'était pas facile à remplir. On ne pouvait guère compter sur la ruse, moins en* core sur les forces que la République avait dans File. Paoli se défiait des unes, et ne craignait pas les autres. Pour arriver jusqu'à lui, il aurait fallu marcher sur le corps de trente mille patriotes. Pozzo-di-Borgo, alors procureur général syndic, se trouvait frappé par le même décret que Paoli et faisait cause commune avec lui. La Corse était divisée en trois partis : les républicains, ou les Français; les Paolistes, ou les Anglais; les GafToristes, ou les Espagnols. Ces derniers étaient les moins forts ; ils n'avaient point de racine, et se trouvé • rent bientôt en dehors de la nation. La lutte s'engagea entre les deux premiers, les seuls qui pussent se mesurer avec plus ou moins de chances de succès. Le nom de Paoli était un talisman pour les Corses ; ils se précipitaient avec confiance dans le parti qu'il Voulait. Les vieillards, qui avaient combattu sous ses or^ dres, quoique courbés sous le poids de l'âge, oublièrent leur faiblesse, leurs infirmités 6t leurs malheurs ; dé«^ airant vivement seconder les vues de leur génend, \\h

The text on this page is estimated to be only 23.09% accurate

CHAPITRE DOUÎfiMi. 338 «taient heureux de répondre encore à son appeU Les républicains, qui, par intérêt, par ioalination ou par politique, suivaient le parti de la France, correspondaient ensemble et tâebaient de m réunir. Joseph s'était rendu k Bastia, sur l'invitation secrète de Saliceti ; de là, il s'effçrçait de tenir en baleine son parti. Paoli avait dissous le bataillon Quenza*Bonaparte, ^n d'ôter à ce dernier toute sorte de pouvoir ; mais il aurait voulu, le réorganiser, pour n'y placer que des hommes de son choix. Â cet effet, il avait envoyé l'or^dre à Bonifacio de faire partir pour Cortè plusieui^a capitaines du bataillon avec leurs compagnies. Bonelli et Orsoni étaient du nombre, car Paoli croyait pouvoir compter sur leur dévouement* Ces deux officiers étant de Bocegnano^ il voulait apparemment s'assurer par eux du passage de Yizzavona. Bonelli ne répondit pas à son attente. Il avait appris à ses dépens combien il était dangereux d'embrasser une autre cause quti eelle des Français. D'ailleurs, il était trèfr^ttaché à Bonaparte; Napoléon, en débarquant à Bonifacio, n'apprit pas sans peine le licenciement de son bataillon. Il vit que c'était un coup porté plutôt contre lui que contre son parti;

336 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. mais il s'en consola vite.

Les journaux le mirent bientôt au courant des affaires du continent . Il déplora sincèrement la mort d'un roi qui se plaisait à regarder comme le bienfaiteur de sa famille ; mais il ne put se défendre d'une émotion de joie, en voyant la guerre allumée de toutes parts. Dans un de ces premiers mouvements qui électrisent les âmes ardentes et font sentir le besoin de s'épancher, il dit à Ortolani, un de ses capitaines : — « Si tu pouvais lire au fond de mon cœur, et voir de quoi s'enivre mon âme, tu me traiterais de téméraire ou d'insensé. Je m'abstiens de te le dire, parce que j'ose à peine me l'avouer moi-même. » Avant de quitter Bonifacio, il congédia le bataillon. Bonelli cependant fut chargé de se rendre à Corte, pour dire à Paoli que ses soldats avaient refusé de le suivre au delà des monts, et que, s'il voulait le mettre en garnison à Ajaccio, à Vico ou à Cargèse, il se faisait fort de les rallier. Napoléon se rendit ensuite chez lui, d'où il ouvrit une correspondance secrète, mais active, avec les représentants du peuple. Ceux-ci étaient au moment de rompre ouvertement avec Paoli ; aussi, auraient-ils voulu s'assurer de toutes les places maritimes. Ne pouvant

The text on this page is estimated to be only 29.12% accurate

CHAPITRE DOUZIÈME. 337

compter sur Colonna-di-Leca que Paoli avait nommé provisoirement commandant de place à Ajaccio les représentants chargèrent Napoléon de s'emparer de la dtaddle ou par force ou par ruse. Pour lui faciliter cette entreprise, on le nomma inspecteur général del'artil-* lerie de la Corse. Mais, comment faire ? Colonna-di-Leca était partisan dévoué de Paoli; il n'était pas homme à trahir la confiance que celui^i avait placée en lui. Il fallait donc le vaincre, ou le surprendre. Napoléon avait un fort parti dans la ville, une nom-» breuse clientèle que son père avait laissée dans les vil-* kges environnants ; oti aurait pu risquer un coup de main. C'est ce qu'il voulait faire ; mais Colonna-di-> Leca tenait constamment plusieurs pièces de canon bra-« quées sur la ville, et plus particulièrement contre le faubourg où était le plus grand nombre des partisans de Bonaparte. Il avait déjà déclaré, qu'au plus léger mouvement, il raserait la ville. Ces menaces ne pouvaient rien sur Napoléon, mais elles ne laissèrent pas que de faire impression sur les habitants de la ville « Ses partisans les plus dévoués reculèrent devant le danger. En vain chercha-t-il à rappeler à Ajaccio la compagnie 22

The text on this page is estimated to be only 9.88% accurate

336 MÉli(ffîUE8 SUR NAPOUSON. BonelU. Paoli n'arait pas été «otîàMMeiH dupe 4w ruses de ce dernier. Il kâ w(àt pemÛB de rallier m coaipagnie à Vico; bmb il y avait placé anaai Oraon avec la aleone-OreMi hn était eotièreoMut dévoyé. U eMyast pouvoir cooaipter sûr lui« pour compriaMT an besoin les mouvements hostiles de Bofiteli. GeliMi était cependant d'une grande utilité à Bonaparlf» car il lui fâci}it«y^ sa correspondance avec les représd»» tants par te <ebemin de Vico et du Niolo. Dans ces circonstances, N apoléoB eut recoim à lOl atratagème qui faillit le mettre en posaeaaioa de la ettaadélie. Lorsque Truguet avait mouillé dans le golfe d'Â«> jacioio, le Kmfmtr, grc» vaisseau de guérie, avait échoué en arrivant. On avait sauvé presque toutes ies muM** taons, les «grès et on les avait déposés dans le séflM<* Baire. Plusieurs pièces de canon étaient restées sotia ^ee de la Sciarabola. Un dimanche^ au sortir de la messe paroissiale, Napcdéon se présente ; il s'adresse mi peaple ^ haï déasioatre Timpnideacè de Iseser das canons sur la plage. Dans une émeute, les payssfis pemvaimit s'en emparer ot les tfmm&r contre la vHle. 9im n'est ijdos capafaie d'eiÉraiaer les habitants de» villes m Corse que lUdée de se mettre k Vsim des

The text on this page is estimated to be only 6.73% accurate

CBAPITRS DOUmim* ^^ 4(4<^«» dds pay69i^. Q^pi^an^H
Tiprateur } on OQurt f^ttolçr aw oaQOQS [^our l^s'b^aBspoj^te^ 4c^ ^
citadelle. §ê prépare à en tirer plortî. Il poaBQi»ui|i({^e mn plaa à «es
affidés, assigne à ebacuo \$an rôle et 00a poste» râMerfaût pour liû tout ce
c(u'il y à da plus hardi e|t de plus pâ*Uleitx. ,Dès qu'on aurait péoétpé dans
la place, il <tevait le premier se saisir da comoia&daai ; les uns aiurt edunt
oans les flaserA^i s emparer des amies , les astres m porter m% oaneoe» qui
étaient kraqués sur ia villei 4as tourner centre la eiU(ielle et faire feu si Ton
opposait de la résistance. Les chtosee akisi disposées , oo j^'approehait de la
citaddte. La foule é^itimmei^e : lacurioûté, lai)o^ vtauté avairat attiré
presque toute la ville. Le eommanr dant, homme d^honneur, mais par trop
confii»3\$t av^ donné dans le piège. Il avait consenti k recevoir les disiOBs
et la finile qui y étak attelée. Pour endormir davantage la vigilance de ses
adver9aâ>es, Kapotéon s'arréAa dms la rue^ à causer avec tMie de ses
t^iâmi ^^ 4^^ fut ^l'i'i^^ ^ Fontanaccia, 4iomîM firil«i'e6t pas
euriutatition dee'av&ncer jusqu'à

340 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. la citadelle. Cependant il était à portée de voir, lorsque la foule aurait dépassé les portes pour y accourir aussitôt. Tout paraissait aller à souhait; on touchait presque au glacis, lorsque le capitaine Colonna-di»Leca, frère du commandant, attiré par le bruit sur les remparts, voit la foule, se doute de quelque stratagème, se précipite « vers les portes sans consulter son frère, arrive à temps pour faire dresser le pont-levis. Les portes sont fermées, les remparts sont couronnés de soldats en armes, les canons pointés, et la foule effrayée de cet appareil de guerre s'écoule sur-le-champ devant les sommations qu'on lui fait. Cette tentative manquée, Napoléon tâcha de persuader aux siens de hasarder un coup de main sur la place ; mais il ne put les y déterminer. Il proposait deux moyens, dont l'un était dangereux pour la ville, l'autre périlleux pour ceux qui devaient le mettre à exécution. Le premier consistait à élever pendant la nuit, dans la rue à Fontanaccia, un rempart de sacs de sable, haut et épais de quinze pieds. Derrière ce boulevard. Napoléon voulait pointer des canons en guise de mortier et envoyer ainsi dans la place assez de boulets pour faire

CHAPITRE DOUZIÈME. 344 I écrouler tous les bâtiments ; ce qui aurait amené la capitulation de la garnison composée en grande partie de recrues. Mais on ne voulait rien entendre. Les ca« nons braqués sur la ville avaient frappé les esprits d'une terreur panique. L'autre moyen consistait à placer, pendant le silence de la nuit» quatre pièces de canon devant les portes, à se tenir cachés dans les maisons jusqu'à ce que le pont-levis fût abaissé. On devait alors mettre le feu aux canons qui auraient infailliblement enfoncé les battants, s'élancer ensuite dans la citadelle, et exterminer la troupe, si elle résistait. On ne s'arrêta pas non plus à ce moyen. Ne pouvant pas compter sur le courage des siens, Bonaparte voulut essayer d'arriver à son but par la défection de ses adversaires. La garnison se composait d'une compagnie de troupe de ligne du régiment de Limousin, commandée par le capitaine Arcamont, d'une compagnie de canonniers français sous les ordres d'un lieutenant, dont on ignore le nom, enfin du bataillon Colonna-di-Leca. Napoléon n'eut pas de peine à mettre dans ses intérêts la troupe de ligne et les canonniers, mais il n'en fut pas de même des soldats du bataillon.

The text on this page is estimated to be only 21.52% accurate

3tt MÉMOIRBB SUR NAPOULON. Ils él6tit tous i^éptiUicaind par principes et par intArèt, plus attachés à la France qu'à T Angleterre ; mais il fat impossible de leur faire comprendre qu'il n'y arait pas de honte pour eux à seconder les intentions des com^ missaires. Le capitaine Rocca, sur lequel Napdéoo comptait le plus, comme ayant épousé depuis peu mademoiselle Ternano, d'une famille dévouée aux Bonaparte, rejeta toute proposition et déclara qu'il combattrait jusqu'à la mort pbur défendre son poste. La troupe de ligitie et les artilleurs n'osèrent pas se mesura avec le hatdltlon ; ainsi l'espoir de s'emparer de la placé s'évanouit. D'ailleurs, toute tentatîTe à force ouverte aurait été inutile, car le commandant était résolu, s'il se voyait poussé à la dernière extrémité, à mettre le feu au magasin à poudre et à s'ensevelir avec ses ennemis sous les ruines de la ville. Napoléon faisait souvent des courses dans les alentours d'Ajaccio, tantôt pour se distraire, tantôt pour lever le plan des fortifications de la ville. Un jour de grand matin, accompagné de Micbel-Ange-Omanô, il se rendit aux îles des Sanguinaires potor lever le plan des vieilles tours qu'on y remarque encore. En revenant, il aperçoit de loiù, le Ibng de là route, uù hotnme J

The text on this page is estimated to be only 9.95% accurate

CHAPITRE DOUMME. 343 qui mârdiskit «reo précaotÎMi d^ns les broussailles, et paraissait eraindre d'dtre vo. Se doutant de quelque embuscade^ il met fûed à terre, arme sok fusil, et se dirige de manière à tomber à revers sor FassaSlaiit. SdD eompagnon en foit autaiil. Mais comme ils appro^ eliaimt de Fhomonie qu'ils avaient aperçu, eelnii-^ei se lève, jette son fosA et va à leur rencontre. Cétaît m habitant de Calcabog^o^ qui leur dit qu'il y avait des lK>iiinie» postés! but la route pour leiS' assassiner; qu'il s^étail réum à eux dans V espoir èe déjover le complot; et que, pw le conseil du fameux Trenlmo9U^ il &'è|#l l^aeé tu point le plus avancé, pour leur en donner aviau Napoléon ju|^ alors prudeoÉ de rebrousser ehemia : son conqpAgnoii et lui ficeat le tour des Saikiguûnaîres, prirent le ckcmift des SI-^Antoine où était un œriain Bag^ino de Bocognatto, b^ger de fat femiUie Bonaparte fm,. airee les siens, leii escorta jusqu'à Ajaccio {\). Persuadé qu'il n'y a plus rien à faire à AjaeGvo, Napo*Mon prend la résolution de se rendre h Bastia. Il part, (f)i IMlipoléciii a toajoup» conservé un boa sovrrenir pour cette fk» mille ; il lui a fait des cadeaux en argent et en biens im«ieables(» Loa| même qu'il était à l'île d'Elbe, Bagaglino étant allé lui offrir ses ser▼icesy en reçut une ibrte somme d'argent.

344i MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. mais il ne veut avec lui qu'un certain Frate de Boc<^ar^ no, homme de main, qui» armé de pied en cap, lui sert de guide. Dans les défilés de Vizzavona, il rencontre Marins Peraldi et €auro revenant de Cortè ; pendant qu'il cause avec ce dernier, Frate arme son fusil et lui demande la permission de brûler la cervelle à Peraldi qui venait de passer devant eux sans rien dire : il le lui défend et continue son voyage. Entre Vivario et le pont de Vecchio, il rencontre Jean-PapI Meuron qui se rendait à Ajaocio. Celui-ci apprend que, s'il s'avance jusqu'à Cortè, il sera infailliblement arrêté et lui donne le conseil de retourner sur ses pas. Napoléon méprise d'abord cet avis ; mais plus il s'avance, plus il en reconnaît la sagesse. Après une heure de fluctuation, après avoir bien réfléchi sur la possibilité et sur les suites de son arrestation, il se détermine à rentrer à Ajaccio. Hais, il n'est pas plutôt arrivé à Bocognano, qu'il se voit arrêté par une foule de paysans. Peraldi en passant avait, à tout hasard, enjoint à ceux de son parti de se saisir de Napoléon, si jamais il revenait, et d'en donner aussitôt avis à Paoli. Le parti républicain se décide aie sauver à tout prix.

CHAPITRE DOUZIÈME. 348 Oii l'avait mis dans une chambre, presque au rez*de* chaussée : des factionnaires en gardaient la porte. Par bonheur, une croisée donne sur la grande route; les républicains trouvent le moyen de l'avertir de se tenir prêt à la chute du jour. L'heure arrivée, on l'aide à franchir la croisée on l'accompagne jusqu'à une cer* taine distance du village, où l'on fait parvenir d'avance son guide avec son cheval. Ses geôliers, s'apercevant presque aussitôt de son évasion, veulent courir après lui, mais ses libérateurs, postés sur la route, s'y opposent. Paoli reçoit en même temps l'avis de l'arrestation de Napoléon et celui de sa délivrance. Dans la nuit même, Napoléon rentra à Ajaccio; mais la scène de Bocognano lui donnait des inquiétudes. Il ne pouvait plus douter que son arrestation ne fut décidée ; aussi, se félicitait-il d'avoir suivi le conseil de MeuroD. Ses adhérents étaient aux aguets pour empêcher qu'on l'arrêtât, si l'ordre en arrivait. On savait que la place n'oserait pas mettre à exécution une telle mesure, sans l'avoir préalablement communiquée à la municipalité. On espérait donc être informé * en temps utile. Cette prévision ne fut point trompée. Deux jours après, on voit sortir tout à coup de la cita

The text on this page is estimated to be only 6.95% accurate

SM MÉMOQUEB 8UR NAPOLÉON. deUe un gros détachement de MiUats» avec des gmdar^ me« qui vimnent se ranger en bttaiUd devant k œu* nicipalUéf à vingt paa de U waiseo Boo^^e. Ua eapitaine monte à la salle pour commiiniquer o» pren* 4re dea ordreSé Les evrieux s'^ifurodateit dea soldats et les queatÎQiiBeat pour aavoir Y^A^t de cette aortie. lean^i^tiate Teroano^ homme rosé, devînafe secret; il court à la rnsnaoci Bonaparte^ mm Napoléoa n'y est pasj ilvadieaParavisini» il n'y estp«B Mttplus^ Alors il témoigne ses inquiétudes. Paravisini aecourt chez fiamoUne ûk il venait de le laisser i)irareusemeiit« il y était encore. U F emmène par dea rues détournées hors de la ville, dans sao jardin do StrFradaf ais% Ca attendant la nuit, on la fait caeher daos une grotte couvarie de broussaiUet, pour le so»straÀr€^ à tnntea perquisitions. Ses partisans avûent couru aux armeft» craigoant qu'il n0 fut chtt lui; rasis, syant 9ûffm qn'il était ea lieu do sûreté, ils se retirèrent. La troupe# dememrs pendant deux keiireB sous les armes et rentra ensuite dans la citadelle^ peu satisfaite de sa sortie, fille n'avait paa osé faire dea recdhorches dam la maison Bonaparte, aoît par eraiiite d'uneeoUîsien> soit peut-être OMora pap

The text on this page is estimated to be only 17.07% accurate

CHAPITRE DOUZIÈME. 347

c'est qu'il avait acquiescé la certitude que toutes les déceptions seraient inutiles. Napoléon resta dans sa grotte jusqu'à la nuit; alors son oncle alla le trouver pour veiller sur lui ; mais quelle ne fut pas sa surprise en le voyant plaisanter sur sa mésaventure ! Parvisini était encore ému du danger qu'il venait de courir. Napoléon, au contraire, riait aux éclats de la bêtise de ses ennemis. ^^ « Ces gens-là, mon oncle, sont trop formalistes } mais, cette fois-ci, la forme a emporté le fond. Les imbéciles ! Ils peuvent «t vaient m'arrêter avec moins d'appareil, mais la providence veille sur les républicains. Ailes dire à ma « mère qu'elle m'envoie mes effets et de l'argent oh^ « Jean-Léon Levie. Qu'elle se tranquillise, car je « me sauverai dans la nuit. » Il embrassa son oncle et partit. La gendarmerie irritée d'avoir manqué son coup et •.j. menacée par les soi-disants patriotes, était au désespoir. Elle aurait voulu pouvoir deviner l'asile du fugitif pour donner une preuve de son zèle et de son savoir-faire. Quelqu'un va jusqu'à soupçonner la maison de Jean-Jérôme Levie. On décide qu'on y fera une perquisition*

348 MÈMOmEB SUR NAPOLÉON. Napoléon était à peine entré dans la maison que la porte retentit de coups. On reconnût de suite que ce sont des gendarmes. Napoléon veut sauter par la croisée ou se défendre, persuadé que les siens ne tarderont pas à venir le dégager ; mais Levie, plus calme et plus accoutumé à conjurer l'orage, lui conseille de passer dans une alcôve, et de se tenir là tranquillement, sans crainte, comme sans colère. Napolécm n'ose pas résister à un homme dont l'amitié, le bon sens et la prudence lui sont connus. La p(H*te est ouverte : Levie, son bonnet de nuit sur la tête, se promène lentement dans la salle. A peine aperçoit-il les gendarmes qu'il marche à leur rencontre d'un air empressé. — « Eh bien ! me demandez^vous « le pot de vin pour l'arrestation de ce cOquin de Bo-* « naparte ! Vite, ajouta-t-il ens'adressantà sesgens, « apportez du vin de quinze ans pour ces patriotes. J'ai ^ été son ami, tant que j'ai pu croire qu'il était celui «^ dePaoli; mais aujourd'hui je veux être son plus cruel « ennemi. Où était-il 7 qu'a-t-il dit, lorsque vous l'a« irez arrêté? Citoyen, nous le cherchons encore. M C'est égal, buvez toujours à la santé de Paoli, 4 « l'honneur de la patrie. Mes amis, Bonaparte doit être

CHAPITRE DOUZffIME. â|A c encore en ville chez quelqu'un de ses parents. Cher*« chez^Iebien» venez me le dire, lorsque vous l'aurez « arrêté. Je promets, de la part de Paoli, cent gros « écus à celui qui l'aura saisi le premier. Buvez encore. » Cet accueil dérouta les gendarmes, les fit rougir de leuns soupçons. Ils se retirèrent honteux d'avoir porté leur défiance sur un homme qui était entièrement dévoué au parti insulaire ^ Après que les gendarmes furent sortis, Conti et Po furent mandés, avec les principaux de ses partisans, qui habitaient le faubourg. Un bateau fut préparé sur-le-champ, monté par des marins habiles et dévoués à sa personne. Il s'embarqua précipitamment pour se soustraire à toute recherche ultérieure. 11 débarqua à Maginajo, dans les premiers jours de mai, après une heureuse traversée. Il partit immédiatement pour Bastia, où il arriva à la nuit tombante. Le soir même, il vit les représentants qui le reçurent à bras ouverts. Le rapport qu'il fit sur la situation des affaires à Ajaccio ne fut certainement pas rassurant. Il montra lin commandant qui tenait bon, des habitants peu disposés à soutenir la cause de la République, quoiqu'au fond ils fussent tous républicains. Ce fut à Bastia qu'il apprit que Paoli et Pozzodi

The text on this page is estimated to be only 6.28% accurate

IVII i> flim NAVOLÉON. fioif 0 wmoi larkoié lu piTlUoii d« ia ré?oUt, qu'as fiiiikin(auTirtement d'obéir à la Caayûwtioù^ iqpîi 1m «iqpelait à la bam. il fut vifemeiit afficté dé at voir ftaur totijiNmi séparé du héroa da aon enfasea tt da aa prabière jaunetia. Il saoUit aneoro pour liû un atta-^ chênent bim sinoère, ^ dépit des oiroonstancas» « dépit de laars positions respectif es« Paoli a'éta pas OKDÎns peioa que lui de leor séparatioa; niais leur {^iva» plus «Bciora que leurs intérêts personnels, Isa wdit mtff^ée d&ns des routas opposées ; ik devaisiit les paroourir juequ'au boni. La destioéa du tnoada y était al>taobée« On s'asseaable plusieurs £Dis pour délibérer sur l'état delà ville d'Ajaccio* U importait à la cause de la République d'enlever cette place aux révoltés» afin qu'ils se pusseut pas la céder aux Anglais qm croisaient dans nos mero. U fut arrêté qu'on ferait une expédition. On afl|)ératque la présence d'une flotte dans le gol&ra^ .ttmrait le courage des répuWcaiiis et iatimiderait leua «dveiMias.

The text on this page is estimated to be only 16.25% accurate

CHAPITRE XIII La maison Bonaparte livrée au pillage.

On iQtrigue contre la famille Bonaparte.— Ordre do l'arrêter«—
Madame Bonaparte se retire à Milelli.— Sa maison livrée au pillage, ra
fuite à traven les champs et sa retraite dans un bois. GependâDt madame
Bonaparte et sa famille étaient menacée^. La jalousie , l'envie , toutes les
passions étaient en mouvement. On parlait de saccager leur maison et de les
faire jeter dans un cachot. Une irruption de paysans paraissait inévitable.
Les meneurs d*Ajaccio la sollicitaient vivement auprès de Paoli qui sous
différents prétextes en ajournait la permission. Il repu* gnait à son cœur de
sévir contre une famille, qu'il avait aimée, qui lui avait toujours donné des
preuves d'atta23 V.

3U MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. chement et de patriotisme ; mais enfin il se détermina à donner un exemple, à effrayer les républicains» et à satisfaire un parti qui ne cessait de l'importuner de ses instances. L'ordre esl donc donné de marcher contre Ajaccio pour arrêter la famille Bonaparte, pour en saccager la maison. Tartaroli et Ugo Peretti sont chargés ou se chargent de cette mesure de rigueur. En apprenant cette nouvelle, madame Bonaparte se décida à opposer aux agresseurs une résistance opiniâtre et à périr sous les ruines de sa maison, plutôt que d'en ouvrir les portes. Elle rejette le conseil qui lui est donné de se réfugier quelque part avec sa famille et se prépare à une défense courageuse et désespérée. Résolue à mourir , elle peut tout entreprendre , tout hasarder. Des jeunes gens de Bocognano et de Bastelica sont là pour la seconder de tous leurs efforts; ils jurent de succomber avec elle et de vendre chèrement leur vie; ils vont même, dans un premier élan d'indignation et de fureur, jusqu'à lui proposer de prendre les devants sur ses ennemis et de faire main basse sur ceux qui sont à Ajaccio. Elle refuse d'y consentir, en s' écriant : « Non, « mes enfants; combattons avec honneur, et, s'il le

CHAPITRE TREIZIÈME. 355 « faut, mourons ; mais sans honte et sans remords. » Enfin, la nuit tombait et la crise devenait imminente. Un exprès, envoyé de Bocognano en toute hâte, vient annoncer qu'il précédait de peu d'instant une colonne de paysans animés des plus mauvaises intentions. Alors Costa, dont Tintrépidité et le dévouement étaient fort connus de madame Bonaparte, prend la liberté de lui faire des observations pour l'engager à changer d'avis : il va jusqu'à en supplier. Ne pouvant vaincre son courage, il se replie sur ses affections. Il lui représente combien les suites d'un assaut, qu'accompagnerait probablement un incendie et auquel on ne pourrait résister longtemps, seraient affreuses pour sa famille; il peint la douleur, le désespoir de Napoléon et de Joseph, si elle périssait, comme tout portait à le craindre ; il s'étend sur les angoisses et sur les dangers auxquels se trouveraient exposées ses filles Marie- Anne et Pauline , il la conjure d'épargner tous ces malheurs à ses enfants. Ces considérations remportèrent. « Gagnons du « temps, dit la noble mère de famille ; cédon's à la nécessité. » Et après avoir fait rapidement quelques préparatifs de départ, elle quitta la ville à la faveur des ténèbres pour se rendre à sa terre de Milelli.

356 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. Fesch, Louis, Marie-Anne et Pauline partent avec elle; Jérôme et Caroline restent cachés dans la maison de leur aïeule maternelle. Lucien était déjà parti, dès le mois de janvier, pour Toulon. Les clefs de la maison sont remises à Braccini, homme de confiance de la famille qui pendant la nuit enlève, comme on l'en avait chargé, quelques effets et une grande quantité de papiers. Les gens de Bastelica et de Bocognano, qui suivent la famille à Milelli, prennent toutes les précautions pour éviter une surprise. La maison venait à peine d'être évacuée qu'un gros détachement de troupes sort de la citadelle et vient la cerner, dans l'espoir d'arriver à temps pour empêcher l'évasion de la famille ; mais, instruit de l'inutilité de cette démarche, il se retire. Le lendemain, 25 mai 1793 , Tâtaroli et Peretti firent leur entrée à Ajaccio, où ils apprirent bientôt que le but principal de leur expédition était manqué : la famille Bonaparte avait disparu. La journée se passa en conjectures et en projets, en recherches et en perquisitions dans l'intérieur de la ville. Le soir, l'abbé Coti, procureur syndic du district,

CHAPITRE TREIZIÈME. 3B7 craignant d'être arrêté comme partisan des Bonaparte, se rend secrètement à Milelli où il jette l'alarme. On craint d'être assailli pendant la nuit; on voit que la mai* son de Milelli, quoique remplie de jeunes gens décidés à repousser la force par la force et qui y montent la garde * comme dans une place de guerre, n'est pas une position ténable; on se souvient que les représentants avaient résolu de faire une . expédition contre Ajaccio, et^ après quelques minutes de délibération, on se détermine à gagner la côte au delà de la tour de Capitello, pour y attendre la flotte française; pour y pren* dre conseil des circonstances. Cette côte est entrecoupée de creux assez profonds et embrasse à droite le beau golfe d' Ajaccio. Des bois surmontés d'un rempart de montagnes la dominant au loin et lui donnent un aspect à la fois pittoresque et imposant. Des nappes de ronces, de hautes bruyères, des massifs d'arbrisseaux épineux, qui forment ça et là un épais taillis, la recouvrent dans toute son étendue. Le vent de la mer et le cri des oiseaux de proie sont les seuls bruits qui animent la solitude de ces maquis. C'est vers cet endroit que s'achemina la fa-^ mille de Napoléon pour y chercher un asile.

The text on this page is estimated to be only 22.44% accurate

358 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON. La fuite de madame Bonaparte avait quelque chose d'une retraite militaire : à TavaDt'^garde étaient les jeunes gens de Bastelica; ceux de Bocognano fermaient la marche^ Entre ces deux troupes, armées de carabines et de stylets, s'avavançait la famille proscrire. Madaoïe Bonaparte tenait par la main sa petite Pauline , tandis que Marie^Anne et Louis ne s'éloignaient pas de l'abbé Fescb, leur oncle, qui ne pensait guère alors qu'il de* viendrait un jour cardinal. Les amis les plus dévoués se tenaient constamment à leurs côtés et cherchaient à guider leurs pas. La nuit était profondément obscure ; pas une étoile ne brillait au firmament. Les chemins qui sont étroits, tortueux, presque impraticables pendant le jour, échappent à l'oeil au milieu des ténèbres. Aussi, le voyage devenait-il singulièrement difficile. Ici, on était arrêté par un ravin, là par un massif de broussailles; tantôt c'était un torrent qu'il fallait traverser, tantôt c'était un mur ou un fossé qu'on avait à frsnohir. Ceux-ci étaient accrochés par un arbuste, ceux*-là dé-lîhirés par des ronces. Les soupirs étouffés qui échappaient aux fugitifs, interrompaient seuls le silence de la nuit et en augmentaient l'horreur. Les enfants

The text on this page is estimated to be only 26.20% accurate

CHAPITRE TREIZIÈME, 359 surtout, plus gênés que les autres, donnaient un libre cours à leurs gémissements et chaque plainte retentissait cruellement dans le cœur de leur mère, dont cependant le courage paraissait s'accroître par la multiplicité même des obstacles et des souffrances. Après des détours incroyables, on arriva sur les hauteurs d'Aspreto où Ton se reposa un instant. L'horloge de la ville sonnait minuit, et ces sons lointains, lents, cadencés, ressemblaient à de tristes adieux. A quelque distance, la mer brisait sur la plage avec ses lamentations infinies. C'était une scène morne et désolée comme le groupe qui l'animait, Le cortège de la famille fugitive resta debout, appuyé sur ses armées; les enfants accablés de lassitude se couchèrent sur l'herbe autour de leur mère, qui s'assit elle-même et qui, en reposant sa tête sur ses mains, tomba dans une profonde rêverie. Une foule de souvenirs tendres et mélancoliques viennent assaillir à la fois son âme si fortement émue. Le passé se déroule à ses yeux et la comparaison qu'elle en fait avec son état actuel lui montre l'affreuse gravité de ses maux. Errante, sans fortune, à la merci des événements et du sort, que va-t-elle devenir? que vont devenir ses enfants? Malgré sa

360 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. force d'âme si bien prouvée, son cœur se brise et elle se prend à verser en silence un torrent de larmes. A une heure, le voyage est repris dans le même ordre. On traverse la plaine de Campodiloro, toujours loin du chemin et en faisant encore de nombreux détours. Quoique le terrain soit inégal, glissant et couvert de blé, on croit marcher sur un tapis après la pénible traversée de Milelli à Aspreto. Enfin, ils arrivent harassés par la fatigue et l'insomnie sur les bords de Capitello. Il faut se jeter à Teau pour passer le torrent. Madame refuse de soumettre ses enfants à cette dernière épreuve. On n'ose pas monter un chétif cheval qui avait été amené chargé de provisions; il en faudrait un accoutumé à Teau ; car le torrent est rapide et profond. On ne peut pas attendre le jour dans cet endroit, sans courir le risque d'être découvert par les paysans, qui de toutes parts accourent à Ajaccio. Il faut passer à tout prix. Costa se rappelle fort à propos que, dans un de ses enclos, non loin de là, se trouve le cheval de son ami, le capitaine Rocca. Il court le prendre, fait passer la mère et les filles sur la rive opposée. Fesch, Louis et Coti fraticchissent pareillement le torrent ; tous les autres sont congédiés, remerciés et priés de gagner

CHAPITRE TREIZIÈME. 361 les salines avant le jour, afin de répandre la nouvelle qu'ils ont accompagné la famille jusqu'à Sagonà, où elle s'est embarquée pour Saint-Florent. Costa les conduit par des sentiers peu connus dans l'intérieur des maquis. Tous sont mouillés, mais dans la crainte d'être aperçus, ils n'osent allumer du feu pour sécher leurs habits. Les souffrances de l'esprit rendent moins sensibles celles du corps. Madame Bonaparte et ses filles, accoutumées à Paisance et aux commodités d'une vie délicate, et quoique en proie aux plus vives inquiétudes, s'endorment au milieu des privations de tout genre. Celles que la Providence appelait à coucher dans les palais des rois se trouvent heureuses alors de pouvoir enfin s'étendre dans un bois, à la belle étoile. Etrange retour de la fortune humaine ! ' Le jour vint éclairer toute l'horreur de leur position. Chacun voit dans l'autre l'image de ce qu'il est lui-même; les vêtements sont en lambeaux, les meurtrissures, les contusions, les piqûres sans nombre. Les femmes surtout sont abattues et souffrantes. Cependant, il faut se tenir caché et renoncer à toute espèce de secours. Un incident vint augmenter leurs appréhensions, ranimer leur courage et déterminer leur constance.

362 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. Dans raprès**midi, on entend une bande de paysans traverser le bois, en suivant un sentier qui, de la côte, mène à Gampodiloro. Ce sont des habitants de Zevaeo, ennemis de Goti, qui vont à Ajaccio se joindre à Tartaroti. Ils s'entretiennent de ce qu'ils se proposent de faire à leur arrivée, « Ck)ti doit périr sous leurs coups; ils veulent piller la maison Bonaparte et vaincre de vive force la résistance qu'on pourrait leur opposer. » Ma«* dame Bonaparte et ses filles, furent effrayées par des propos si cruels et faillirent s'évanouir. Mais, reprenant bientôt leurs forces, elles crurent ne plus sentir leurs souffrances; elles oublièrent qu'elles étaient dans un bois, dénuées de tout, pour se consoler d'avoir échappé à de plus grands malheurs. Madame se félicita d'avoir suivi le conseil de Costa, lui en fit des remerciements et rendit grâce au ciel de l'avoir soustraite, avec ses enfants, à la fureur de ces forcenés. Le jour même, jour de dimanche, la maison Bona« parte fut livrée au pillage. On enleva jusqu'aux gonds des portes et des fenêtres. On l'aurait même incendiée, sans la crainte d'endommager les maisons voisines qui appartenaient aux soi-disant patriotes.

The text on this page is estimated to be only 12.22% accurate

CHAPITRE XIY. Napoléon et sa fiunille quittent b Corse.

Expédition des oommiBBaires contre Ajaccio. — Napoléon à ProTenzale. — Il est sur le point d'être arrêté ou tué. — Il rencontre sa mère et la fait embarquer pour GalTi. — Napoléon à la tour de Gapitello, et son départ pour le continent. Pendant que la famille Bonaparte était ainsi persécutée, la flotte partie de Bastia s'avavançait vers Ajaccio. Dans les premiers jours de juin, quelques bâtiments parurent aux Sanguinaires, entrèrent dans le golfe et furent bientôt suivis du reste du convoi. Napoléon, qui montait un chebek bon voilier, avait pris les devants et relâché à Provenzale où étaient ses bergers. Il voulait avoir des nouvelles de sa fa

366 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. mille et s'informer de l'état de la ville. En apprenant que sa mère et ses sœurs avaient pris la fuite; que sa maison était entièrement saccagée, il fut ému jusqu'aux larmes. « Ma pauvre mère, s'écriait-il souvent, ma « pauvre mère, que je te sub à charge ! n'aurais-je « donc reçu la vie, que pour remplir la tienne d'amer« tûmes ! que ne puis-je verser tout mon sang pour te c consoler, pour te faire oublier toutes les peines que c je te cause ! mes pauvres sœurs ! vous voilà donc er« rantes, et votre frère, votre tendre frère, impuissant « pour vous prêter main forte, pour vous secourir! » Les bergers furent chargés de courir les campagnes, de pousser jusqu'à Bastelica , de savoir à tout prix ce qu'étaient devenus les siens et de le lui apprendre sans délai. Il passa la nuit en proie aux plus terribles agitations : il comptait les heures et suivait de la pensée les jeunes pâtres, qui, dans son impatience, lui paraissaient trop lents à revenir» A A jaccio , on avait appris que Napoléon venait dé débarquer à Provenzale. Ses ennemis se mettent aussitôt en mouvement ; ils demandent un détachement de la gard^ nationale soldée. Colonna-di-Leca le refuse, sous prétexte que tout son monde lui est nécessaire

CHAPITRE QUATORZIÈME. 367 pour défendre la place contre les frégates qui viennent de mouiller dans le golfe. On menace, on proteste contre ce refus; mais le commandant tient ferme. Il craignait que l'on ne se portât à quelques excès contre Napoléon, si on parvenait à l'arrêter; il ne voulait ni directement, ni indirectement se souiller d'un crime. Les exaltés, ne pouvant pas avoir un détachement de la garde nationale soldée, en forment un de paysans, de prolétaires ; on le dirige le lendemain vers Provençale, avec ordre de se saisir de Napoléon et de l'amener mort ou vivant. Ce détachement semble avoir des ailes aux pieds; il s'avance en silence pour ne pas éveiller l'attention sur son passage. Napoléon était descendu à terre, dès Taurore, et attendait toujours avec anxiété les nouvelles de sa famille : assis à l'ombre d'un rocher, il ne se doutait pas que son fut à sa poursuite* Un berger aperçoit tout à coup des hommes armés courir sur le sable, et il lui crie : « Sauvez- vous, sauvez-vous. » Napoléon se lève, voit que l'on marche à sa rencontre ; seul et sans armes, il se jette à la mer. Les prolétaires hâtent le pas et font une décharge sur lui, presque à bout portant. Quelques-uns veulent même le suivre à la nage ; mais le chebek, qui

368 MÉMOIRES SUR NAPOLÉON voit le danger de Napoléon, riposte par une décharge * à mitraille. Heureux d'avoir échappé à la première volée y les paysans se sauvent à toutes jambes. Napoléon gagne son bord ; il fait aussitôt mettre à la voile pour rejoindre la flotte. Paoli aurait bien désiré que l'on eût arrêté Napoléon ; il écrivit à Colonna-di-Leca, qui l'avait informé de cet événement, qu'il approuvait son refus, vu que son monde lui était indispensable pour défendre la place ; mais qu'il était à regretter pour la nation qu'on eût laissé échapper cette occasion de se saisir de Bonaparte. Le chebek entra le jour même dans le golfe d'Ajaccio. En suivant la côte, on aperçoit des gens sur le rivage qui font signe de venir à eux. Napoléon se jette sur la chaloupe pour reconnaître qui ils sont ; mais quelle n'est pas sa surprise, sa joie, lorsqu'on approchant, il voit sa mère, ses sœurs, qui, le reconnaissant à leur tour, lui tendent les mains. Dans son émotion, ne pouvant pas attendre qu'on cherche un lieu propre à débarquer, il se précipite à la mer et court les embrasser, en fondant en larmes. La famille Bonaparte fut conduite sur-le-champ à bord du chebek et partit dans la nuit pour Calvi, où

The text on this page is estimated to be only 21.71% accurate

Î^' CHAPITRE QUATOIIZI^'. 369 elle fut reçue pair Ciulîdga'. Costa voulut se retirer à Bastelica, son payl natal; if fut tendrement remercié de toutes les péînes qu'il s'était données (4). Goti rut reçu sur là flotté é(A ^ëtM à l'ancre dans lé goije. Napofèdn» l'ass'uré sut* le sort de sa famille, monta sur une frégate, resohi ^ tout entreprendre pour s'empai^ir dé là vUte. Il s'ë diti^ék' vers'Capitellô, se ûtàescenfdre a terré et occupa la tour, n'ayant aveè Im que quelques soMatI; é^ dné piède de cahoù. Oh avait pr<>mis de lui'eàVi&yèJr Wn i^ènfort et des munitions, car il se prdposaif d'^^àilltàqueàr là vitife par ierre, tandis que ïes frégates fattaqueraient pâ^ mer. Mis le temps devint mauvais et les embaircàtions né purent approcher de la côte : là sftuatiô^À de Napoléon ^ut critique pëndànt déui jdûrà. Ses adversaires, s' étant aperçus qu'il avait péù de ttiànde aVec lui, qu'il ne pouvait recevoir aucun sefCôuVd de la'fiotte et qu^il lui etaît impossible de ^ se rembarquer, couruiféM'Im ^îtâi^der des injures. ji Ils auraient voulu s'avancer jusqu'à la rivière de Gapi)i; tello et serrer de près la tiftir/ pour forcer Napoléon à f(i) Napoléon s'en est souvenu dans son testament et lui a légué ^ cent mille francs. U

370 MÉMOIRES SUR NAPOLEON. se rendre ; mais ils n'osaient pas le faire. La mitraille les intimidait et les tenait k distance • Napoléon se flattait de recevoir du secours, aussitôt que le temps permettrait de lui en envoyer, de chasser alors de poste en poste les ennemis et de s'emparer de la ville presque sans coup férir. Le bruit du canon devait tout faire. Mais il fut trompé dans son attente. A peine put-on descendre à terre qu'on lui envoya l'ordre de regagner la flotte, avec armes et bagages. En vain s'efforça*-t-il de prouver que rien n'était plus facile que de prendre la citadelle : il suffisait d'une démonstration énergique. Le représentant St-Michel, qui commandait en chef, ne voulut rien entendre. Effrayé par les boulets rouges que la place lançait par milliers , il fit mettre à la voile pour Calvi. C'est de cette ville que Napoléon partit pour le continent. Peu de temps après, il paraissait au siège de Toulon et désormais il appartenait à l'Histohre. FIN,

The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate

APPENDICE

The text on this page is estimated to be only 3.84% accurate

î DfôOORSO raONQIXlAprO ÛA CARLO BONAPARTE IN
OCdASIONB DELLA ÇanSUUTA PILU RAZIOIIB, IN IIAG0IO 1768.
VALOfTOSA 6I0VENTÙ DI CORSIGA, stîjtç sogjaçttç aile gra^^^i
Ticipsiitudini» le qjui^U fwmaao U trio^fo dçU^ mç^qsime. ye:ne sono
st^^ délie a^çod' T^rQi^e, dçllfi iQevo p9£isçnti di noi; eippv^e. cojl'
mt]çeipjde:59a dejraflinw h^mo m^t^t^ iJ gw» iwrto. Se l^ Piertà
siJiotteve^ cpldes^^^io^, tnttçi il m^Qçlo ^.el^bç libe^'Q ; qna yiv|ii<
çQst^te, 8U(^M>re. a tutte le difficoltà» chQ ooa .si paççç 4'^P»rew^ m^t
di «ostana^a, ^ trpvsì di rado e|^lî uoiQiHJi; eppepeiè qjui^lli

The text on this page is estimated to be only 17.76% accurate

314 APPENDICE. che la posseggioDO sono considerati coine tante divàità. Lo stato e le prerc^ative d' un popolo libero sono un oggetto troppo grande per potersi adeguatamente esprimere, e per6 degno dell' ammirazione e deU' invidia degliuomimpiù grandi delmondo. Oh! cosi non fosse, corne la mag^or parte ci piomba sopra le spalle, per togliersi dagli occlij una nazione che, avendo piîi ^^nde il cuore delta di lei fortuna, sotto rundi panni, rimprovera quasi tutta l' Europa, e le fa vedere corne essa giace vilmente oppressa daquelle catene che la circondano. Valorosa gioventù, ecco Tepoca fatale : se non à supera l'imminente tempesta, finiscono, ad un tempo stesso, il nostro nome e la nostra gloria. Invano abbiamo vantalo 6nora senUmenti d'eroïsimo; invano i nostri maggiori hanno sparso taoto sudore, tante faticlie e taoto sangue. Ombre onorate de' nostn antichi che, per lasciarci la libertà, a costo délia vita, trasportati vi siete ne) tenipio immortale délia gloria , non temete , nô, d'arroBsirvi che i vostri nepoti son ri8oluti,û di viver Uberi, 0 di seguire il voatro esempio glorioso. I nostii nemici ci fanno apprendere che noi dovremo

APPENDICE. 375 combattere colle truppe di Francia. Noi non possiamo persuaderci che il Re Cristianissimo , che è stato mediatore delle nostre differenze coi Genovesi, voglia al présente divenirci nemico» e sposare V ingiusto impegno della repubblica di Genova, per distruggere un popolo che ha sempre sperato nella di lui protezione. Tuttavia, se è scritto in cielo che il più gran monarca della terra debba combattere col popolo più piccolo del mondo, noi abbiamogiusto motivod' insuperbirci, mentre siamo sicuri di vivere egualmente e di morir gloriosi. Quelli che non si sentono in petto un cuore capace di tanta virtù non si sgomentino che non si parla con loro. Sì, giovani valorosi, con voi soli si parla : questo è il tempo di conoscere che non siete indegni di tal nome. Per promuovere gl' interessi e sostenere l'ingiusto impegno della repubblica, si prétende che gente straniera venga a mettere in dubbio la sua vita; e noi, che combattiamo per promuovere gP. interessi di noi medesimi e dei nostri nepoti, per sostenere il giusto impegno dei nostri antenati, non esporremo lanostri? Valorosi giovani, ognuno è persuaso che la vostra virtù è incapace di sopravvivere alla perdita della libertà. Fa te dunque che la vostra prontezza superi la co*

The text on this page is estimated to be only 10.17% accurate

y 37« APPENDICE. mune aspettazione, e che i^nostri nemici si
[>en|ua^ano « ... che non è così lieve l' impresa, Qh* ^ ssi van çie^it^ci^.
Vivete lungamente felici alla DS^tna, ed a ^^ ^^desiini.

The text on this page is estimated to be only 19.80% accurate

II SONNET C[^]ORIPOSÉ PA,B CnAatlil» BOWAPAlITE (1),
SiONETTO IN OGCASIONE DELLE FELIGIfilMB NOZZE DI S. S. IL
8IG1I0R CONTE DI BIÂRBOEUP y ETC. Yincitor delF invidia e éella
morte, Fortunata di Cirno alooa fenice. Se i fiiasti eventi prevf^{^^}ir mi lice,
Yivi contente di si bella sorte. E giusto è ben cbe goda e si conforte Tua
stirpe Illustre, a cui 'l destin predice (i) Pour I intelligence de cette pièce, il
est bon de dire que M. de Marbceuf rdevait de maladie et venait d[^]obtenir
la préférence sur M. de Narbonne, qui lui avait disputé le commandement
de la Corse.

The text on this page is estimated to be only 23.81% accurate

378 APPENDICE. Di figli e di nepoti un stuol felice, Sempre uguale allô sposo e alla consorte. Si, si vedrà ben presto un gentil figlio, Che, mostrando di te V imagin vera, Farà bagnar per allegrezza il ciglio. E seguendo de' suoi Talta carriera, Sarà di lustro al triplicato giglio, A voi di onore, o nobil coppia altéra.

m MORT DE GMBLES BONAPARTE. « L'an 1785, et le Si
février est décédé messire « Charles Bonaparte, mari de dame Laetitia de
Ramo< lino, ancien dépulé de la noblesse des états de Corse, c à la cour,
âgé de trente-neuf ans à peu près. « Registre de la paroisse de Saint-Denis à
Montpel« lier, dont copie. « Signe HaxtijUj curé. Et plus bas^ ^ Joseph
Bonaparte, Fbsgh. » Rapport présenté au premier consul de la République
par le ministre de Vintérieur^ le ii messidor an X, S juillet 1802. CITOTEM
PREMIBR CONSUL, « Vous n'avez pas voulu que vos contemporains
consacrassent par des monuments publics votre gloire

The text on this page is estimated to be only 17.67% accurate

^ 360 APPËNIHCE. ^ et leur recoDDaissance ; mais la postérité, que votre moH ilestie De saurait contraindre à se taire, acquittera cette deUe de la génération présente. En atteodant, la commune de HoD^p^Uier tous preste u^ hommage que ^ ta piété filiale tous interdit de refuser; il s'adresse à l'aateur de vos jours dont les restes reposent dans le sein de cette commune. ■ J'ai l'honneur de soumettre à votre approbation la délibération du Conseil mumdpal de cette ville. 9 « Salut et respect. « Chaptal. * I Exhmt rfu regiilre des dél^térattont du Congeil mimietpal f de ta ville de Montpellier, I « Lé Conseil muoidpal de l» ville de Montpellier, • extraordinairement assemblé dans une des salles de l'Hôtel commun, et les membres qui le composent se trouvant réunis au nombre exigé par la loi. Un membre a dit : « Le père de Bonaparte est décédé k > dans cette commune le H fertier 11ift5. Uy a été I inhumé. Je propose de saisir cette intéressant çirI constance ^9(^1- élever un p^onumçI^^ à la gl^ife ^u (yr

The text on this page is estimated to be only 25.19% accurate

APPfeNDIGE. 381 « (irefnié'r consul. Voici dèl Quelle iàuahière
je Voudrais « rendre mon idée : à gauchë; uii piéide&àl; àù tiiillèù, « ta
vÛle dé lUontpétlier, accompàghëe de la ftéligion « et èi\xitek figubéb,
hibntraht de la méin droite le piis« tféstàl et soulevant de 1^ liiaiû gauche le
couvercle « du tombeau ; au -dessous celtte iloiscrptiota : « 80B8 DU
TOMBEAU, « TON FILS, NAPOLEON, t'ÉLÈVE A l'iOIOHTALITÉ.)*
« Le Conseil municipal a accueilli avec empressement cette heureuse idée^
qui, déjà communiquée par le mèiné membre à ses collègues, avait fait
naître vive* ment dans leurs cœurs le désir de son exécution. « Il à pensé
que ce monument serait à Ta fois celui de tk gloire pateirnelle, de la piété
âtiatie et de là reconnaissance publique, et que c'était un avantage de
clrconstance, j^récieûik p'diir !à VilFe de Montpellier, que d'avoir occasion
de rendre à la mémoire du père d'un grand homme un hommage que lui
mérite le bonheur . dont son iHusâre fils fait jouir les Fl*ançms. € Il a pensé
que, quoique là plus haute élévation de gloire ne dut être que personnelle,
tous les cœurs déYàient éprouver un sentiment de respect et de recon

The text on this page is estimated to be only 21.86% accurate

382 APPENDICE. Daissance pour Fauteur des jours de BoDaparte. de ces jours si précieux à la Frauce. < Il a pensé qu'honorer la cendre du père, c'était parler au cœur du héros, et lui donner un toudiant témoignage du respect, de l'amour et du dévouement des habitants de cette ville. ■ Le Conseil municipal a ad<^té à l'unanimité le projet d'un monument à élever aux mânes du père de Bonaparte, a ajourné la discussion du plan et de l'exécution, et a délibéré que le vœu qu'il vient d'émettre serait transmis, dans le plus court délai et dans les formes légales, au gouvernement pour obtenir son autorisation. « Fait et délibéré en Conseil municipal de la ville de Montpellier, le 5 prairial an X de la République française. » Napoléon ne crut pas devoir accéder à ce vœu ; il dit à ce sujet : * Ne troublons point le repos des morts; laissons leurs cendres tranquilles. J'ai perdu aussi mon grand-père, mon arrière-grand-père;.

APPE3«DIGE. 383 « pourquoi ne ferait-ou rien pour eux ? Gela
mène c loin. Si c'était hier que j'eusse perdu l'auteur de « mes jours, il serait
convenable et naturel que j'ac« compagnasse mes regrets de quelque haute
inar« que de respect ; mais il y a vingt ans ; cet événe« ment est étranger au
public, n'en parlons pas. » Louis Bonaparte fit postérieurement exhumer le
corps de son père, auquel il consacra un monument privé, à Saint-Leu.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

V

The text on this page is estimated to be only 24.34% accurate

IV «• MANIFESTO DSL GOBPO mmiGIPALB DBIXA CITTÀ
d' AIAGCIO. L'opiniene pubblica è il Palladio délia libertà délie oaziom : le
sue censure umiliano, e le sue lodi glorificano i priocipi e i magistrati ; essa
non fu mai impuneraente disprezzata dagli uomini potenti. L' esempio del
Governo il più dispotico soccombente sotto i suoi propij coipi e quello dell'
aagusta assemblea, cbe da se sola trionfa de' pregiudiz} e de' tiranni,
devono far tremare colore, che ai&dati agli sforzî di una fazione, l' hanno
oltraggiata senza riguardo e non hanno fatto mostra di giustificarsi cbe per
insultarla. La nostra città , cbe dette sempre V esempio del più
disinteressato patriottismo e fu la prima a ricono3cere le virtù e la ^aviezza
deir uotïio grande cbe ci

The text on this page is estimated to be only 12.88% accurate

386 APPENDICE. guidé 8l rapidamente alla libertà ; la nostra città tanto maltrattata dair amministrazione, che per 20 anni ci ha desolati, sedotta dair iptrigo, è caduta in errori che forse hanno indisposto contro di let la pubblica opinione. L' opéra di pochi e la seduzione di alcuni interes • sati nella proscritla amministrazione, esagerate in Iontanàn^à da' loro éoopefatori, sônb state capad di far dubitare un momento de' nostri senlimenti. Pertali riflessi i legitlimi rappresentanti del popolo si sono risolutv ad abbcKzare, eoUa franeliesza conTeniente olla loro digoità, la série dei fiaiti cbe n sono aoeceduti^ meae di agosto a qaesta {}arte. Vi era lotta via ignoCa, cari «ompatriotli, b fiifíee rivotuzione ehe «i opemva nel ContHient^, e noi wbVfrmo giti orgaoizzQte le Gimrdie ttazionali ed i^attMruta h^occarda per it so&t^gfio della CùMtimione. Tm erâate sempre softdj^dti a) caèsdî u&a atnmîHistrezione, ora beti eoDodciuta, ed i menriM di tin Comité legalmente eletti erano qui gli érgarii èd pe^lo. Se fo^e slato îmitato il nestro «sempîo^ se «Uora ft^se seguka la tarda rivolnssione di Bastî», f unidne sarebbe stala facile, nessun ostacolo vi st si^êbbeoppos

The text on this page is estimated to be only 3.46% accurate

APPENDICE. 387 to) et) i progetti înuMgîMti ftaletenebre delta
ca^nl», erippodotti soltaiaflki divf r\$î awspetlî dâ' fi^ de\ (aiQrmiîstrazione
si ixâjenamtaL ml no^tiio iyyilinieito, o nrdbbero statL sveDlatî al hn
spuQkfluse» o sî savdbfaeso ^ssipoti prima dr jKtsaare. Non ayreMMoaci
yad^iti i jsuoi pvtvigiaai uniraiy oorÎApMKterài, prodîgfr^ T oro e le
mfiizogie par 9oAùntf guadagaar^ \$offîaf6 la dîvir aione, tue ovunque
pro^eUU e crpare fra noi, par vergo^a etftriia del »^mi^iim\$^ un corpo
d'arUtoeratîci. Nouai sarabbe yodutQ îl 0gUd di W grau patriotta predieane
per (utto il daspot^rao, riy^lirsi del suo ille» gittimapot^re^ diaaripsr^ i
cittadinii ooQvoope ans^q^ blee, parcorrerQ le Vkvî alla t^il» àe\\» m» tf
upp«, ^ baitere^ te tl^ooe de' Slari^na 0 d^ I^otUI^ ; la taie Ga\$^ ei
BaremiDo ciq#doUi con lo apir^ che ci è statp fluppesta; padrcmi di tutts l'
isola, uniû a armati ayremmo eon fierassia attesÀ î d^cr eii delF Âssemblea
nazipnale : gli ayremia^ acocJU 9e» epme è a^cadu|o, ci ayesacffofcsala
libertà; egliavren(taorigett»tise il partito i«ale asiease dominaio, ^e invtce
di tin' Asseo^blea nazionale<1a FraiMsia pao %ym^ avuli ob^gU «lati
geiiaa'ralî; a^taioimo 9^pn iye))iam»(9 q^eil' wmo. graade, r iia»ttand0l
naijtipo €^iHwna\$qi(% cbe sok> 40«oaO bam

The text on this page is estimated to be only 27.93% accurate

388 APPENDICE. nette, e disgraziate circostanze hanno potuto strapparci ; noi gli avremmo detto : c 0 tu il solo in cui il Corso ccmc fidi, riprendi il timone di un naviglio, che tu sapesti c si ben condurre ; il nostro amore, inalteralnle corne € le tue virtù, si è aumentato per mezzo délie tue dis* « grazie ; degli scellerati ci hanno comandati.... il no^ < tro suolo è coperto délie loro vittime, ma non hanno « potuto avvilarci : comparisci ; siamo ancora degni € di te. » Ecco corne il diparttmento di Corsica avrebbe dovuto condursi, ecco corne si sarebbe condotto se Bastia avesse imitato Ajaccio, e se le due capitali unité non avessero lasciato aperto asilo veruno a' nostri nemici. La cosa andô altrimenti : Bastia, e il restp délia Corsica rimasero sepolti nel silenzio; tutti gli sforzi délia cabala, i di cui motori erano a Parigi, si volsero contre di noi; resistemmo per molto tempo, ma convenne finalmente soccombere; la Guardia nazionale lascio il suo servizio ò fu distrutta sotto il peso de' pregiudizj di ogni specie; la moltitudine abbagliata era in una incertezza, che la rende va suscettibile di (jualuoque impressione, quando yi giunse il signer Gaffori per spiegare tutto V apparato délia forza militare. I suoi discorsi, e la sua condbtta furono quelli di un satellite

APPENDIGE I 389 della tirannia e sorpresero i patrioti, i quali .
presenteodo che si macchinava qualche cosa contro la causa comune, si
riunirono per dirigere all' Assemblea nazio* nale la prima memoria che
conteneva, e le nostre lagnanze contro l' amministrazione sotto la quale
gimevamo, e i nostri voti. In tale stato di cose i nostri fratelli di Bastia
spezzarono in mille parti la catena, con cui si pretendeva avilupparci ; gli
spiriti erano prevenuti, il partito era unito, e la cabala troppo potente e
troppo appoggiata da non permetterci di partecipare a' loro s movimenti.
Finalmente la municipalità fu organizzata , e tutti prestarono oma^o alla
saviezza del législature ; la trama, tessuta dall' interesse privato con tanta
arte e fortificata dall' ignoranza, non poté più restare alle commozioni del
patriottismo, al sentimento della libertà innato ne' cuori corsi, dal punto che
fu permesso al popolo di vedere che sarebbe stato aiutato a dissipare le nubi
che oscuravano la verità ; d* allora poi la Costi^ tuzione è divenuta l'
oggetto delle universali soUecitudini. Vigorosamente secondati dal
Consiglio générale, abbiamo senza dubbio contribuito, per quanto era in

The text on this page is estimated to be only 6.60% accurate

3M AK>E»GiCE. noMrd potèrè^ a tjuesta felicitàè iKftilat'Kme ;
abbiaiiiio iluminati i noèlri Miteittadkii, « gS àbbfamo fatte eVitirè le îitMie
tese alta I^o Mmprieità : è questo il più essetiziale de' taostri ^verf ed il più
câto a^ iiostri cubri. Bovemmo superare ûstaeoli di ûgni apeeie; sul bel
pfîndpio conveDoe sfwezzare a fisj^ttarci fiberi qoeffi che ti eteval^o
disprezzati sehavi; impiegammo la ftrza detta le^e contro F aitogànta, V
oiçogfto ed i pregiucKq : beûchè fremendo, divèniiero più umilîe aï
avvezzarono a rispettare ed obbedire il magisftato fap«prei^enlante del
popoto. Lo i^tato del di qâà da* Monti ^gava che fifi prendess(efô
dellerisoluzioBi; ne farofîô adunate leèofiliuai^ ta, liia con somme
rintrescSmento iû aeno de* iiostri compatriotli defla moÀtagna noâei
vedénmmo m>aieurèKza confro la maligna iiifluenza dietta cabala
esecrabîle ; IU fomentato qualunquie progetto per stabilir^ladisumone fra le
due pariS deir isola ; eoloro c^e si erane eppo^ti ad ogni sorte di noVità,
qilando si pcHef a sfperare Si titenerci nella letargia, si fermarono
principalmente air idea di stabilire un eomitato net di quà da^ Monti. Ma la
dttà di Ajacciô par6 il colpb ^imfù nella

The text on this page is estimated to be only 4.27% accurate

sue «oxiséGidlize, e «adilãoè dlof a b vatiità di esaétt eapitflte id
Yaat&ggio dellâ eoda ^ubblica. L*âbate Perelti , deputâto, iivviè una stafnpâ
iû^ eendtaf ia, 6 sedizidsa ne' 6uoi 6nit adsurdk m' sâoi mezzi, tiltimo^ ma
Tantoto sforzo deila spiranto aristo^ «ràzia ; ogBuno n% fu sdegtiato. Il
CsfHtolo peo^trata ds' r«ri prtMÎpj del Yangelob rigettè oor înd^na»HH
B«; ii CoAsigilo géniale délia comuiiUà } a€ORDaiind ad tseere brueiata^
enelâuo diseorso ail' Assemblea Dazie^ aale si kmentè vivamente de'
i^gaori DaUaftiooo e Pe** relti dât V av€Taiio sottoscrilta.

OtUbli^ialsilenzioiiiieiHici délia Costituziotie, dissh patî i loro intrigin, non
si tandé a seatire la Becessità dalla Guardia nazioiude ; le dasst del popolo,
ultime per fai loro sostaoze^ ma non le sMino zelaâM per la patr ia» ftsrono
le prîœe a dare Teeeinpio : if^deoMiMi eon téra gioîa qaesti felid effetli de'
lunii e del buoo spirîto. Per <)Ofnpîme»to de' nosirî v^ti Don €i réi^tata pià
a desiderare cbe vedere proataftiente ultlmata la Costitas zione^ e rivedere
il Padrci délia nostra liberiâ. Noi erâ^ vamo iatimamente convinti clie, al
suc aspeUo^ i eaUivi o •eaodMerebbero condotta) o naseonderebberd ûel
pro* Smào de' lof o euori i loro per îeoleei pi^gelti e il loro

The text on this page is estimated to be only 21.13% accurate

392 APPEL detestabile fiele, quando venerdì, 85 corrente, il popolo si commuove, prede le armi e costituisce prigionieri i signori Raquiae giudice reale, Cadeuol iagegnere de' ponti ed aiuoli, Lajattle maggiore d'artiglieria, Souins stdddelegato, e Deacamps direttore dell'ospedale. Pensate quali perplessità dovettero agitarci; da un canto vedevamo de' cittadini, che V opinione accusava e denotava da gran tempo come i fautori dell' aristocrazia ; ma gli vedevamo dall' altro canto arrestati per forza, senza che la decisione del magistrato fosse stata intesa ; vedevamo una générale cospirazione : cittadini di ogni classe, ricchi, e poveri erano uniti. Era questa una potentissima ragione, e poteva legittimare ogni passo ; ma le conseguenze da temersi, e gli accidenti che potevano sopravvenire erano tali da inquietare altamente coloro, che la legge denota per protettori della pubblica sicurezza. Tutto passò tranquillamente : V ordine, e la fermezza caratterizzarono tutti i passi di quel giorno ; i prigionieri furono trasferiti al convento de' Cappuccini, e immediatamente li prendemmo sotto la protezione della legge. Oltre le ragioni, che da molto tempo indisponavano la pubblica opinione contro i detenuti, ne esistevano

The text on this page is estimated to be only 26.38% accurate

APP^DIGE. 393 délie nibmeotaiee ed oecasionali» che
riscaldar<Hio il popolo, e fecero rinnuoYàre de' laoïenti» che la loro umî^
liazioQe gli aveTa fotti scordare. Il sigûor Cadenol incaricato delta
eôstriizione del ponte d' Ucciani^ ha ceoûnciata in qaesto villaggio la
divîsione, parlando e opérande contre la Costituzione ; da qualche tempo-
cercava di fuggire, come consta dal passaporto domandatoci ; egli aveva in
sua custodia i * fogli, materiali, ferramentii ed altri utensili ; interessava
percidsottD diversi rapporti, la Pieve, V assicurarsi délia sua persona ;
conseguentemente le varie municipalità dl Gelavo si unirono per presentarci
a taie effetto unamemoria ; nel tempo stesso costui rendevasi reo d'
infrazione al regolamento di polizia : il corpo municipale fu costretto a
ordinargli la carcere. Il signer, de Raquine, di cui tutti conoscono Tinezia, e
contre di cui fine dal 1 778 la giurisdizione non ha mai cessato di
esclamare, fino a proporre di bonificargU i suoi appuntamenti purchè si
ritirasse ; per capriccio, spiegabile soltanto col sue carattere, le pose in
libertà senza processo, senza interrogatorj e senza sentenza légale; il corpo
municipale mando a rappresentargU r inconseguenzîa délia sua côndotta e a
prendere délie

The text on this page is estimated to be only 4.45% accurate

3M APPKnXOL ktmsîioi ma motivi che V aveviiiio înAotto sd
um A erroaea deterttinaaioûe : mt il tignor de Baquiiiie nipoM al deputato
chmdend^U la porta in fiiooîa. Tutto <ib dîûulgAtosi nel pubUieo aeorebbe
U maleoDtMto tante voile manifeatato conlro queato maffistrato; il po(M4o
allora corae air àriu, coftTuito ohe nea ¥i era pMi ci» r alteruativa, o di
aostenere eea vigoni e oea totti I neazi V onore ed il rispetto doyoto ai 4Niti
rspppeaen-»' taoti, 0 di Yiaderli aTviKë oon ogsi sorte di mtt^ eiDta« Il
sfDor de Ldjaille, maggîere d' artiglieria di teà^ denza^ era aocusale di
dîteorai sedisiosif ^a' qiÊS& ia
anaoondottadttrwalebti^slaakmede'prigioaitfiQUfloeatikw la oredeoea : ci
€OSlô molla iaticft l' impedira cite non si giangesse aile uUime estrMiîtà.
ta quanto al sîgnor SouiKs, taroppé îiiteraesato alla eènservaitone deir
anlica amminietaozinne, giaeefaè riimifa nave impieghi suUa sua tdMa, «ra
sUtofiodd mese di agoslo ¥ oggetto délie reclaiBaaionidel popolo; era
âllora accuaalo di avère cooperato alla perdita drf tftraïossô, e semhra ehe \é
sue giwratificawwnï ao»ahH. bianco pr^dotto fiel pubblico Y ïmfMssAam
ehe egli ai ai^MttSrva : qualche dilaiiofte mW ^aaisMW del de

The text on this page is estimated to be only 8.38% accurate

creto ralla gâbella éé isale ha eompito di mohare^U apirti.
QD'é^to de(sfet^, f egistrato & Biastia il 3 di tnd^o, <fijà don to era «neora
jl 910 giugnô ; sapcmdoâ ehe M sale si vendeva ritMve {mbbU<^fnetit€ fèi
pemiesso a* negô2ianti di andareu pft^uraf&rem, assictiraiidd Idro la
13)«irtà délia vendita ; gll amfiiitrâtfatei^, visto ad, affissero
predipitatamente questo décrets sen2à a?¥i\$ai^ ne 9 corpo municipale ; fù
alBsso il martedì ; si dieeva comunemente : « Corne mai è possibile che H
decrelo sia stato se settimanie pér venire da BaMia iû Ajaeck)?» *é nelP
ipotesi la più favoretc^e qttesto décrète deTara essere giunto al più tardi
coHa posta del sabâto, e non S stato affisso clie H inartedi, mentre il lunecfi
è une de^ giorni detta settimana in cm è più eonsiderabile la f en* dita di
taie derrata ; cosi ragionando il popolo accusava il signer de Souiris di
conoussione. Soddisfatto il popolo, tutti ritornarono aile lo^e case, e Y
ordine successe rapidamente al primiero tuntulto. Durante questo affare, il
signer de ta Ferandière ci sdHecitô di pubbKcarela lcgge marziale ; ma
^^avame bene lontatii da adottare le sue premure. Il signer de la Ferandière,
che senza ddl>bio«^ ion

The text on this page is estimated to be only 25.07% accurate

39e APPENDICE. luaginava di essere a' tempi ne' quailapptenza militare nel nostro sfortunato clima, faceva tremare sotto il peso délia sua atrocità, adund nella notte del venerdi on consiglio di guerra, in cui fti proposto di liberare per forza i prigionieri posti sotto la salvaguardia délia municipalità ; fu tentato ogni mezzo per indurre . la truppa m una colpevole ribellione, ma il patriotûsmo iUuminato de' bassi ufiziali salvd la città e la .guarnîgione da' mali che avrebbero seguito un passo irr^olare ; un giovane sargente che si è principalmente distinto per il suo zelo, in sostenere in quel consiglio di guerra i decreti delF Âssemblea nazionale>ha meritata la nostra riconoscenza ; voi vedrele cou indignazione, cari compatriotti, che si lengano dei consigli di guerra, nei quali si tratti délia nostra sorte; non possono altrimenti ctuamarsi che complolti infami contre la legge, e principj di una ribellione pericolosa nelle sue conseguenze. In questo nuovo stato di cose non era piii possibile che i signori de Raquine e de Lajaille restassero fra noi ; il primo, oltre aile sue mancanze, è assolutamente privo di talenti; noi lo abbiamo indotto ad andarsene. Lastessarisoluzione sarebbe stata presaper il signer de

The text on this page is estimated to be only 23.78% accurate

APPENDK3E. 397 Lajaille, ma credemmo di dover eedere ai «gnori ufiziali e bassi ufiziali délia guarnigione, che vennero apregarci dirimetterlo sottola loro custodia ; non influl poco suUa noBtra decisione tVoratore che era il medesiino sargente che aveva saputo cosi ben difendere i nostri dirltti : eiè non ostante, temendo che il popolo non fosse malcontento, e non trovasse inopportuna una indulgenza, di qui non vedeva il motivo, il corpo municipale lo adunè, e benchè a fatica aderì aile prese risoluzioni. In quanto alsignor Cadenol, abbiamo convocate le municipalità délia Pieve di Celavo per sentire la loro risoluzione, e le loro doglianze. Il signer Souiris fu subito trasferito alla cittadella : ma avendo di poi fatto osservare al popolo che le man* canze, délie quaU era aecusato, erano di natura da poterle processare tranquillamente, ristabilito T ordine e organizzato il dipartimento, lo abbiamo reso alla di lui famiglia. Taie è, o compatriotti , Tesposto che c' incombeva di porvi sotto gU occhi; in questi momenti soprattutto, ne' quali uomini superbi e venduti alla tirannia procur.mo di oscurare la verità, e di accreditare de' rumori die favoriscono i loro rei progett'u ibuoni cittadini de*

The text on this page is estimated to be only 7.22% accurate

3M APVESBKM. TOBO ceraare di dinparlL Possano i loro
iatarighi e lé tom niepsogM volgeiltt ia loro daaiio : poâia k diwom riimita
hf loro emoscM» la kuro debolenai : mmél sareiM Doi dehni da aloum
ambûmai, da aleam uomaî aorroUîY la loro impoatara potra «lia
ingaaaarvi? IA oêoeri de* palrîotti aono qualdie voki pro&K *atê\$laiBiig|bo
iUuatPÎ per knjiimaî aaorifizj aoio istaii* taieaineiite disonoiate dalle
iodegne asiaoî di un figlio, di un fratelb, di on nîpote : queali gpand' «oauin
do* mandano aUora alla paUiain nome délia loroinrlù, oontto questi
iniegni diseendenti, vendetta, il più dolce ÎDcenso da bruciarsi su' loro
aepolcri. Cari compatriotti , permctteteci nell' effuaione del Bostro cuore
una riQessioiie da oui râmo penetratî : volgete gU ocobi tul noatro
dtagraziato paese : mdo, apogliaino, spopolato^ bagnato dal sangue de' suoi
mar* Uri, lo rimiriamo coperlo di ooœini cbe nella loro esaltazione tutto
sacriticarono air acquisto detia Ubertà ; vdgete gH occh} au' nostri anaali n
vedr ete perpétuamente qu popolo che lotta con enéu^iasmo coatro aforzi
stranierii» eaaere sempre vinto dalla aua disunioDe, e tradito da' auoi %1) :
d ritroveremo noi dunque in aiaile mtiia&ona? Noi, cbe aiamo ebiamati i
proeoraori

The text on this page is estimated to be only 25.90% accurate

APPENDICE. 399 délia libertà? ci lasceremo impunemente tradire da coloro che vivoDO fra noi? da quelle anime vili che furono le prime a gettarsi in braccio a' Francesi, quando questa illustre nazione non poteva tutto al più ofTrirci elle una cima délia catena che la violentava? da quelle anime vili, che prosperarono nell' universale avvilitamento e che detestano adesso una Costituzione che ci rende a noi stessi, ci permette di vivere senza arrossire e ci restituisce finalmenle V uomo creato per la comune consolazione? no, n6 : fremano costoro : si avvicina il momento, in cui sarà scoperto il loro complotto : il loro castigo consolidera la rigcnerazione della nostra sfbrlunata patria. Sottoscritti cocrentemente alP originale : Tàyera.. BUONÀPA&TI. GUITEEA.. Skbàstiàno Colonnà. robaglià. Frassktto. CONTI. Meuron. Levu, Mimi. RiGCO , Procuratore della comunità.

The text on this page is estimated to be only 19.31% accurate

; TABLE DES SOMMAIRES. Pages. Dédicace . . . ^ v Préface ix
I CHARLES BONAPARTE ET SA FAMILLE AVANT LA CONQUÊTE
DE LA CORSE PAR LES FRANÇAIS (n69). Charles. — Ses études. —
Ses mœurs. — Son mariage. — Son voyage à Rome. — Son retour ; sa
visite et sa promesse à Paoli. — Son séjour à Corte. — Un de ses discours.
— Sa retraite sur le Mont-Rotondo. ~ Son retour à Ajaccio. ~ Dangers de sa
femme. — Il veut suivre Paoli dans son exil 3 II CHARLES BONAPARTE
DEPUIS LA CONQUÊTE DE L'ÎLE DE CORSE JUSQU'À SA MORT
(1784). Charles, assesseur. — Une de ses chansons. — Ses relations avec
Marheuf. — On lui donne des bourses pour ses enfants. — Succession
Odone. — 26

The text on this page is estimated to be only 20.59% accurate

402 TABLE DES SOMMAIRES. Charles nommé député. ^ Il conduit Napoléon à Brienne. — Une lettre de recommandation pour la reine. — Senrice qu'il rend à Marboeuf. » Sa maladie. • — Il rentre en Gorge. — Charles contrarié pour la Succession Odone. — - Il part pour Paris. — Il meurt à Montpellier. — Son mémoires. — Deux lettres de Napoléon. — Madame Bonaparte. — L'archidiacre Lucien Bonaparte.••••• 27

CHAPITRE I. NAPOLÉON JUSQU'À SON ARRIVÉE À BRIENNE.

l'naissance de Napoléon. ^ Circonstances. — Sa première enfance. — Sa nourrice. — Sa grand'mère. — Il reçoit le baptême. — Son parrain, sa marraine. — Circonstances. — Sa passion pour les militaires. — Il se fâche contre un grenadier. ^ Ses promenades militaires. — Querelle des enfants. — Napoléon part pour Brienne. ...••••• 53

CHAPITRE II. Napoléon à Paris ^ à Valence ^ En Comté, JUSQU'À LA RÉVOLUTION DE 1789. Napoléon à Brienne. - ^ On veut lui faire subir le sort des nouveaux venus* — Il met bientôt un terme aux mauvaises plaisanteries. — On le punit. — Sa réponse au maître de quartier. — > Le père Patraut. -- Le portrait du duc de Choiseul. — Progrès de Napoléon. — Bienveillance de la maison de Brienne. — ^ Une lettre de Napoléon. — De Kéralio. — De Regnault. ~ Napoléon à Paris. — Ses nominations de cadet gentilhomme et de lieutenant. — Il va à Valence. — Idem. > - ^ Il concourt à l'Académie de Lyon. — Il travaille à l'histoire de la Corse. — L'abbé Raynal. — Napoléon dirige l'éducation de ses frères et sœurs. — Anecdote sur la bombe. — Cabinet de Milelli. — Le chêne antique «...••••• 67

CHAPITRE III. NAPOLÉON JUSQU'À LA FIN DU MOIS DE FÉVRIER 1791. Connaissances de Napoléon en politique. — Son Jugement sur Louis XVI «i sur la révolution. — La prise de la Bastille. - ^ Ajaccio iaita Paria. — Le

The text on this page is estimated to be only 29.18% accurate

TABLE DES SOMMAIRES, 403 général Barrin. -* Gafibri à Ajaccio. — Adresse à la Constituante. «- Napoléon embrasse le parti de la rétoluUon»-^ Municipalités. — Jean- Jérôme Levie. — Le comte Ferri-Pisani. — Joseph, officier municipal. — Gonti, — Po. — La garde nationale. — Peraldi, colonel. — Maximes de Napoléon. — Paoli ; ses projets. — Masseria. — Paoli à Paris. — Emeute d' Ajaccio. — Anecdote. — Madame Bonaparte. ~ Madame Souiris. — Napoléon fait un mémoire. • — Joseph. — Ferri-Pisani. — Paoli en Corse. — Le Clergé. — L'abbé Recco. — Trentacoste. — Une réponse de Joseph. •^ Une autre de Napoléon. — Assemblée d'Orezza.— Paoli et Napoléon. «— Joseph.— Fesch.— Napoléon à la tribune.— Pozzo-di-Borgo.— Joseph, président. — Pronostic de Paoli sur Napoléon. — Club d'Ajaccio. — Lettre au comte Buttafooco 89 CHAPITRE IV. NAPOLlto» P6PUIS FÉVRIER JUSQU^U MOIS D'OCTOBRE 1791* Napoléon part pour Valence. — Une de ses lettres. — Le général Bouille. — Louis XVI. — L'Assemblée constituante. — Napoléon après la déclaratiMi de Pilnitz. — Garde nationale soldée • • iM CHAPITRE V. r«APOLÉOP) NOMMÉ COMMANDA^: EN SECOND DE hk GARDE NATIONALE SOLDÉE. Napoléon aspire à être chef de bataillon. — Cuneo. — Ornano. ^ Pouo-dlBorgo.— Peretti. — Quenza. — Peraldi. — Napoléon à la tête d'un parti. — Une de ses réponses. — Napoléon appelle en duel Peraldi.— Dépeniw de la famille Bonaparte.— Napoléon et sa mère.— Napoléon harangue ses partisans. — Projet du parti contraire. — Les conmiissaires. — Napoléon inquiet.— Il conseille un coup de main. — Bonelli.— Peraldi.— Les deux partis en présence. — Ouverture de l'Assemblée. — Le beau-frère de Pozzo-di-Borgo chassé de la tribune.— Quenza et Napoléon nommés commandants. — Admiration de Napoléon pour les grands hommes de Vrbtiqulté. — César. — Alexandre. ...,.,•.*•• |69

The text on this page is estimated to be only 24.63% accurate

404 TABLE DES SOMMAIRES. CHAPITRE VI. 4 combat eivtre le bataillon quenza-bois'aparte et les habitants d'ajaccio. Réciprocité d'estime entre Paoli et Napoléon. — Progrès des soldats. — Napoléon les harangue. — Effets des punitions qu'il leur inflige. -^ Rixe avec les habitants de la ytUe, — Napoléon accourt. ^ Son eqtretien aYeo sa mère. ^ Il se rend au quartier. ~ Un officier tombe à ses otites. — Rapport de Napoléon sur cette affaire. 1^ CHAPITRE Vn. napoléon a cortê et pontenovo. Les commissaires Golonna-Gesari, Arrighi, Geroni. — Le bataillon de Bonaparte part d'AJaccio. ~ Quenza à Bonifacio. — Napoléon à Gortfe.— Froideur entre Paoli et Napoléon.— Opinion de Napoléon sur le fort tfe Cortê — Sa course à Pontenovo. — Ses observations sur la Stretta d'Omessa et Ltiminanda.— Un vieillard lui raoûote la bataille de Pontenovo. — Son avis sur le château deSerravalle.-^Il propose d'ériger on monument aux martyrs de la liberté 251 CHAPITRE VIII. voyage de napoléon a paris. Napoléon va prendre sa sœur à Paris. — Maillard.— Serran. — Lagarre. — Napoléon est sur le point Me passer devant un conseil de guerre. «~ Ses démarches et ses relations avec les Girondins.— Le 20 juin.-* Le 10 août. — Napoléon nommé capitaine d'artillerie. — Sa sœur Toblige à rentrer en Corse. — Une de ses lettres 273 CHAPITRE IX. retour de napoléon en corse. Danger et présence d'esprit de Napoléon. — Son départ de Toulon et nou

TABLE DES SOMMAIRES.: 405 velle qu'il apporte* — Un guet-apens, — Rupture entre Paoli et Napoléon. — Rôcca et Golonna-di-Leca. — Conseils du général Casablanca. ^ Napoléon, quitte Cortè. — Ses apostrophes aux Naïades de la Rustonia. — Son opinion sur la position de Yizzavona. — Regrets de Paoii. •• 285

CHAPITRE X. NAPOLEON ENCORE UNE FOIS A CORTÈ. Motifs de la rupture entre Paoli et Napoléon. — Napoléon est chargé de lever le plan des fortifications de St-Florent. — Paoli lui ordonne de retourner à Ajaccio. — Il reprend le commandement de son bataillon. .29& . ^

CHAPITRE Xi. EXPÉDITION DE SARDAIGNE. Motifs de Texpédition.— Truguet. — Les sans-culottes à Ajaccio.-^ Ils pendent trois soldats corses. — Napoléon irrité contre les sans-culottes. — Conséquences de ces faits. — Truguet séquestré. — Napoléon et Colonna-di-Leca apaisent le tumulte. — Les bataillons corses destinés à faire une fausse attaque.— Colonna-Cesari choisi pour les commander.— Motifs d'un pareil choix. — Napoléon à Bonifado. — Il manque d'être /an^^m^.— Marinaro tue un marin.— Force de Texpédition. — Regrets de Napoléon.— Départ de la flottille. — On aborde le rivage.- Napoléon débarque le premier, chassa l'ennemi et fait cinq prisonniers. — L'artillerie commence à jouer. Intentions de Napoléon. — Son entretien avec Colonna-Cesari. — Il jette une bombe dans l'église de la Madeleine. — Signal du départ. — Une compagnie de grenadiers abandonnée.— Conseil généreux de Napoléon.— Retour à Bonifado 301

CHAPITRE XII. DANGEHRS DE NAPOLEON ET SON DÉPART d'aJACCIO. Mission des commissaires de la convention. — La Corse divisée en trois factions. — Enthousiasme des Corses pour Paoli. — Saliceti. — Joseph à Bastia. — Licenciement du bataillon Bonaparte. — Regrets de Napoléon à la mort du roi. — Ses pressentiments. — Mission de Bonelli. — Napoléon

406 TABLE DES SOMMAmBS. nomm4 linptotMir. ••« 8a
mlnlDii el mi pto]ela pour ^mipêHt di la «M»dtUt d'AJiooio* -*
GolMinaHll^Leca.-*- Ornuia. «>» Un gu«t»apeiit.-«>]kgagUno. —
Napollbn part poor Baitia* -* Son arrestation à dogogttaM. •^ NapoMoft
dam une grotte. — On le eaeHo dana une akOto. ^ Prémnee d'esprit de
Jean*Jérôme Lerie. •— Napoléon e'embarque pour Bastia. — Paoli. —
Pozzo-di-Borgo ,322 cHAprrRE xnL LA MAIIION BOFiAPAm U^mÈK 49
PILUIGI. On intrigueontro la famille Bonaparte, — Ordre de l'arrêter* ^
Hadane Bonaparte se retire à Milelli. — Sa maison livrée an pillage, sa fuite
à travers les champs et sa retraite dana un Ma* • , , 953 CHAPITRE xnr.
I«APOI<ÉO!f ST BK FAVItLE QUITnSNT U flORSBt Expédition des
oommissairea contre AJaeio. •* Napoléon à Prvroniala* •«l1 manque
d'être arrêté ou tué. -^ Il rencontre sa mère et la (bit embarquer pour Galvl.
«- Napoléon 4 1« tour de Gapltello et aon départ pour le eontiaenk •••••*
••••• S66 APi^Ejn)!» , , ;;;,.....;,:: 37t FIN DE u TÀBU.

The text on this page is estimated to be only 0.64% accurate

.tr ^^^ :^ C il r I M l l 4

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

/

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

] >^A

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

•"«n ^0 ici4J

